






*RB15i, 755*



Library  
of the  
University of Toronto



Digitized by the Internet Archive  
in 2010 with funding from  
University of Ottawa







Faint, illegible text or a signature located below the illustration, possibly a title or a name.



*Vos cinq fils ont été tués ! vil esclave, je ne  
te demande pas cela .*

PENSÉES

DE

J. J. ROUSSEAU.

1000

1000

1000

# PENSÉES

DE

J. J. ROUSSEAU.

---

TOME SECOND.

---



A PARIS,

Chez LEPRIEUR, Libraire, rue de  
Savoie, n°. 12.

---

*L'an II de la République française.*

283 - 1132

1132

INTERNATIONAL

---

CONFERENCE

---

1952

1952

TO THE MEMBERS OF THE CONFERENCE  
AND TO THE MEMBERS OF THE  
CONFERENCE ON THE  
CONFERENCE ON THE

# P E N S É E S

D E

J. J. R O U S S E A U.

---

P L A I S I R S , A M U S E M E N S .

**L** E S plaisirs exclusifs sont la mort du plaisir

L art d'assaisonner les plaisirs, n'est que celui d'en être avare.

S'abstenir pour jouir, c'est l'épicuréisme de la raison.

Le plaisir n'est légitime, même dans le mariage, que quand le desir est partagé.

Jamais les cœurs sensibles n'aimèrent les plaisirs bruyans, vain et stérile bonheur des gens qui ne sentent rien, et croient qu'étourdir la vie, c'est en jouir.

La variété des desirs vient de celle des connoissances, et les premiers plaisirs qu'on connoît, sont long-temps les seuls qu'on recherche.

Le plaisir qu'on veut avoir aux yeux des autres, est perdu pour tout le monde : on ne l'a ni pour eux ni pour soi.

Les vrais amusemens sont ceux qu'on partage avec le peuple ; ceux qu'on veut avoir à soi seul , on ne les a plus.

Le ridicule que l'opinion redoute sur toute chose , est toujours à côté d'elle pour la tyranniser et pour la punir. On n'est jamais ridicule que par des formes déterminées ; celui qui sait varier ses situations et ses plaisirs , efface aujourd'hui l'impression d'hier ; et il est comme nul dans l'esprit des hommes , mais il jouit ; car il est tout entier à chaque heure et à chaque chose.

Tout ce qui tient aux sens , et n'est pas nécessaire à la vie , change de nature aussitôt qu'il tourne en habitude. Il cesse d'être un plaisir , en devenant un besoin ; c'est à la fois une chaîne qu'on se donne , et une jouissance dont on se prive. Prévenir toujours les desirs , n'est pas l'art de les contenir , mais de les éteindre.

Changeons de goût avec les années , ne déplaçons pas plus les âges que les saisons ; il faut être soi dans tous les temps , et ne point lutter contre la nature ; ces vains efforts usent la vie , et nous empêchent d'en user.



## T H É A T R E.

C'EST au théâtre qu'il faut aller étudier ; non les mœurs , mais le goût ; c'est-là surtout qu'il se montre à ceux qui savent réfléchir. Le Théâtre n'est pas fait pour la vérité ; il est fait pour flatter , pour amuser les hommes : il n'y a point d'école où l'on apprenne si bien l'art de leur plaire et d'intéresser le cœur humain.

L'étude du théâtre mène à celle de la poésie ; elles ont exactement le même objet.

Le mal qu'on reproche au théâtre , n'est pas précisément d'inspirer des passions criminelles , mais de disposer l'ame à des sentimens trop tendres qu'on satisfait ensuite aux dépens de la vertu. Les douces émotions qu'on y ressent , n'ont pas par elles-mêmes un objet déterminé , mais elles en font naître le besoin ; elles ne donnent pas précisément de l'amour , mais elles préparent à en sentir ; elles ne choisissent pas la personne qu'on doit aimer , mais elles nous forcent à faire ce choix. Quand il seroit vrai qu'on ne peint au théâtre que des passions légitimes , s'ensuit-il de là que les impressions en sont plus

foibles , que les effets en sont moins dangereux ? Comme si les vives images d'une tendresse innocente étoient moins douces , moins séduisantes , moins capables d'échauffer un cœur sensible , que celles d'un amour criminel , à qui l'horreur du vice sert au moins de contre-poison. Quand le praticien Manilius fut chassé du sénat de Rome pour avoir donné un baiser à sa femme en présence de sa fille , à ne considérer cette action qu'en elle-même , qu'avoit-elle de reprehensible ? Rien , sans doute : elle annonçoit même un sentiment louable. Mais les chastes feux de la mère en pouvoient inspirer d'impurs à la fille. C'étoit donc d'une action fort honnête , faire un exemple de corruption. Voilà l'effet des amours permis du théâtre.

Si les héros de quelques pièces soumettent l'amour au devoir , en admirant leur force , le cœur se prête à leur foiblesse ; on apprend moins à se donner leur courage qu'à se mettre dans le cas d'en avoir besoin. C'est plus d'exercice pour la vertu ; mais qui l'ose exposer à ces combats , mérite d'y succomber. L'amour , l'amour même prend son masque pour la surprendre ; il se pare de son enthousiasme ; il usurpe sa force , il af-

fecte son langage , et quand on s'apperçoit de l'erreur , qu'il est tard pour en revenir ! Que d'hommes bien nés , séduits par ces apparences , d'amans tendres et généreux qu'ils étoient d'abord , sont devenus par degrés de vils corrupteurs , sans mœurs , sans respect pour la foi conjugale , sans égards pour les droits de la confiance et de l'amitié ! Heureux qui sait se reconnoître au bord du précipice , et s'empêcher d'y tomber ! Est-ce au milieu d'une course rapide qu'on doit espérer de s'arrêter ? Est-ce en s'attendrissant tous les jours qu'on apprend à surmonter la tendresse ? On triomphe aisément d'un foible penchant ; mais celui qui connut le véritable amour et l'a su vaincre ; ah ! pardonnons à ce mortel , s'il existe , d'oser prétendre à la vertu.

S'il est vrai qu'il faille des amusemens à l'homme , il faut convenir au moins qu'ils ne sont permis qu'autant qu'ils sont nécessaires , et que tout amusement inutile est un mal , pour un être dont la vie est si courte et le tems si précieux. L'état d'homme a ses plaisirs , qui dérivent de sa nature , et naissent de ses travaux , de ses rapports , de ses besoins ; et ces plaisirs d'autant plus doux , que celui qui les goûte a l'ame plus saine , rendent quiconque en sait jouir peu sensible

à tous les autres. Un père, un fils, un mari, un citoyen, ont des devoirs si chers à remplir, qu'ils ne leur laissent rien à dérober à l'ennui : mais c'est le mécontentement de soi-même, c'est le poids de l'oisiveté, c'est l'oubli des goûts simples et naturels, qui rendent si nécessaire un amusement étranger. Je n'aime point qu'on ait besoin d'attacher incessamment son cœur sur la scène, comme s'il étoit mal à son aise au dedans de nous. La nature même a dicté la réponse de ce barbare, à qui l'on vantoit la magnificence du cirque et des jeux établis à Rome. *Les Romains*, demanda ce bon-homme, *n'ont-ils ni femmes ni enfans ?* Le barbare avoit raison. L'on croit s'assembler au spectacle, et c'est-là que chacun s'isole ; c'est-là qu'on va oublier ses amis, ses voisins, ses proches, pour s'intéresser à des fables, pour pleurer les malheurs des morts, ou rire aux dépens des vivans.

L'homme ferme, prudent, toujours semblable à lui-même, n'est pas facile à imiter sur le théâtre ; et quand il le seroit, l'imitation, moins variée, n'en seroit pas agréable au vulgaire ; il s'intéresseroit difficilement à une image qui n'est pas la sienne, et dans laquelle il ne reconnoitroit ni ses mœurs ni ses passions. Jamais le cœur hu-

main ne s'identifie avec des objets qu'il sent lui être absolument étrangers. Aussi l'habile Poète, le poète qui sait l'art de réussir, cherchant à plaire au peuple et aux hommes vulgaires, se garde bien de leur offrir la sublime image d'un cœur maître de lui, qui n'écoute que la voix de la sagesse; mais il charme les spectateurs par des caractères toujours en contradiction, qui veulent et ne veulent pas, qui font retentir le théâtre de cris & de gémissemens; qui nous forcent à les plaindre, lors même qu'ils font leur devoir, et à penser que c'est une triste chose que la vertu, puisqu'elle rend ses amis si misérables. C'est par ce moyen qu'avec des imitations plus faciles et plus diverses, le poète émeut et flatte davantage les spectateurs.

Cette habitude de soumettre à leurs passions les gens qu'on nous fait aimer, altère et change tellement nos jugemens sur les choses louables, que nous nous accoutumons à honorer la foiblesse d'ame sous le nom de sensibilité, et à traiter d'hommes durs et sans sentiment, ceux en qui la sévérité du devoir l'emporte en toutes occasions, sur les affections naturelles. Au contraire, nous estimons comme gens d'un bon naturel ceux qui vivement affectés de tout, sont l'éter-

nel jouet des évènements ; ceux qui pleurent comme des femmes la perte de ce qui leur fut cher ; ceux qu'une amitié désordonnée rend injustes pour servir leurs amis ; ceux qui ne connoissent d'autre règle que l'aveugle penchant de leur cœur ; ceux qui , toujours loués du sexe qui les subjugue et qu'ils imitent , n'ont d'autres vertus que leurs passions , ni d'autre mérite que leur foiblesse. Ainsi l'égalité , la force , la constance , l'amour de la justice , l'empire de la raison , deviennent insensiblement des qualités haïssables , des vices que l'on décrie. Les hommes se font honorer par tout ce qui les rend dignes de mépris ; et ce renversement des saines opinions est l'infailible effet des leçons qu'on va prendre au théâtre.

De quelque sens qu'on envisage le théâtre , dans le tragique ou le comique , on voit toujours que , devenant de jour en jour plus sensibles par amusement et par jeu à l'amour , à la colère , et à toutes les autres passions , nous perdons toute force pour leur résister quand elles nous assaillent tout de bon ; et que le théâtre animant et fomentant en nous les dispositions qu'il faudroit contenir et réprimer , il fait dominer ce qui devrait obéir ; loin de nous rendre meilleurs et plus

heureux , il nous rend pires et plus malheureux encore , et nous fait payer , aux dépens de nous-mêmes , le soin qu'on y prend de nous plaire , et de nous flatter.

Il n'y a que la raison qui ne soit bonne à rien sur la scène. Un homme sans passions, ou qui les domineroit toutes , n'y sauroit intéresser personne ; et l'on a déjà remarqué qu'un stoïcien dans la tragédie seroit un personnage insupportable ; dans la comédie , il feroit rire tout au plus.

L'amour est le règne des femmes ; ce sont elles qui nécessairement y donnent la loi ; parce que , selon l'ordre de la nature , la résistance leur appartient , et que les hommes ne peuvent vaincre cette résistance qu'aux dépens de leur liberté. Un effet des pièces où l'amour domine , est donc d'étendre l'empire du sexe , de rendre des femmes et de jeunes filles les précepteurs du public , et de leur donner sur les spectateurs le même pouvoir qu'elles ont sur leurs amans. Pense-t-on que cet ordre soit sans inconvénient , et qu'en augmentant avec tant de soin l'ascendant des femmes , les hommes en seront mieux gouvernés ?

La même cause qui donne dans nos pièces tragiques et comiques , l'ascendant aux fem-

mes sur les hommes, le donne encore aux jeunes gens sur les vieillards ; et c'est un autre renversement des rapports naturels, qui n'est pas moins reprehensible. Puisque l'intérêt y est toujours pour les amans, il s'ensuit que les personnages avancés en âge n'y peuvent jamais faire que des rôles en sous-ordres ; où, pour former le nœud de l'intrigue, ils servent d'obstacles aux vœux des jeunes amans, et alors ils sont haïssables : où ils sont amoureux eux-mêmes, et alors ils sont ridicules : *Turpe senex miles*. On en fait dans les tragédies, des tyrans, des usurpateurs ; dans les comédies, des jaloux, des usuriers, des pères insupportables, que tout le monde conspire à tromper. Voilà sous quel honorable aspect on montre la vieillesse au théâtre ; voilà quel respect on inspire pour elle aux jeunes gens. Remercions l'illustre auteur de *Zaïre* et de *Nanine*, d'avoir soustrait à ce mépris le vénérable *Lusignan*, et le bon vieux *Philippe Humbert*. Il en est encore quelques autres ; mais cela suffit-il pour arrêter le torrent du préjugé public, et pour effacer l'avilissement où la plûpart des auteurs se plaisent à montrer l'âge de la sagesse, de l'expérience et de l'autorité ? Qui peut douter que l'habitude à voir toujours dans



les vieillards des personnages odieux au théâtre , n'aide à les faire rebuter dans la société , et qu'en s'accoutumant à confondre ceux qu'on voit dans le monde avec les radeurs et les Gêrontes de la comédie , on ne les méprise tous également.

---

### TRAGÉDIE.

LA plus avantageuse impression des meilleures tragédies est de réduire à quelques affections passagères , stériles et sans effet , tous les devoirs de la vie humaine ; à peu près comme ces gens polis qui croient avoir fait un acte de charité , en disant à un pauvre : *Dieu vous assiste.*

Pourquoi le cœur s'attendrit-il plus volontiers à des maux feints qu'à des maux véritables ? Pourquoi les imitations du théâtre nous attachent-elles quelquefois plus de pleurs , que ne feroit la présence même des objets imités ? C'est parce que les émotions qu'elles nous causent sont sans mélange d'inquiétude pour nous-mêmes. En donnant des pleurs à ces fictions , nous avons satisfait à tous les droits de l'humanité , sans avoir plus rien à mettre du nôtre ; au lieu que

les infortunés en personnes exigeroient de nous des soins , des soulagemens , des consolations , des travaux qui pourroient nous associer à leurs peines , qui coûteroient du moins à notre indolence , et dont nous sommes bien-aise d'être exemptés. On diroit que notre cœur se resserre de peur de s'attendrir à nos dépens.

Il ne faut pas toujours regarder à la catastrophe pour juger de l'effet moral d'une tragédie ; et à cet égard l'objet est rempli , quand on s'intéresse pour l'infortuné vertueux , plus que pour l'heureux coupable. Ainsi , comme il n'y a personne qui n'aimât mieux être Britannicus que Néron , je conviens qu'on doit compter pour bonne la pièce qui les représente , quoique Britannicus y périsse. Mais par le même principe , quel jugement porterons-nous d'une tragédie , ou bien que les criminels soient punis , ils nous sont présentés sous un aspect si favorable , que tout l'intérêt est pour eux ? Où Caton , le plus grand des humains , fait le rôle d'un pédant ? Où Cicéron , le sauveur de la république , Cicéron de tous ceux qui portèrent le nom de pères de la patrie , le premier qui en fut honoré , et le seul qui le méritoit , nous est montré comme un vil rhéteur , un lâche ;

tandis que l'infâme Catilina , couvert de crimes qu'on n'oseroit nommer , prêt à égorger tous ses magistrats et à réduire sa patrie en cendres , fait le rôle d'un grand homme , et réunit , par ses talens , sa fermeté , son courage , toute l'estime des spectateurs ? Qu'il eût , si l'on veut , une ame forte , en étoit-il moins un scélérat détestable , et falloit-il donner aux forfaits d'un brigand le coloris des exploits d'un héros ? A quoi donc aboutit la morale d'une pareille pièce , si ce n'est à encourager des Catilina , et à donner aux méchans habiles le prix de l'estime publique due aux gens de bien ?

J'entends dire que la tragédie mène à la pitié par la terreur ; soit : mais quelle est cette pitié ? Une émotion passagère et vaine qui ne dure pas plus que l'illusion qui l'a produite , un reste de sentiment naturel étouffé bientôt par les passions ; une pitié stérile , qui se repaît de quelques larmes , et n'a jamais produit le moindre acte d'humanité. Ainsi pleuroit le sanguinaire Sylla , au récit des maux qu'il n'avoit pas fait lui-même. Ainsi se cachoit le tyran de Phèdre au spectacle , de peur qu'on ne le vit gémir avec Andromaque et Priam , tandis qu'il écou-

toit , sans émotion , les cris de tant d'infortunés qu'on égorgéoit tous les jours par ses ordres.

---

## C O M É D I E .

LA comédie doit représenter au naturel les mœurs du peuple pour lequel elle est faite , afin qu'il s'y corrige de ses vices et de ses défauts , comme on ôte devant un miroir les taches de son visage. Térence et Plaute se trompèrent dans leur objet ; mais avant eux Aristophane et Ménandre avoient exposé aux Athéniens les mœurs Athéniennes ; et depuis , le seul Molière peignit plus naïvement encore celle des Français du siècle dernier , à leurs propres yeux. Le tableau a changé , mais il n'est plus revenu de peintre. Maintenant on copie au théâtre les conversations d'une centaine de maisons de Paris : hors de cela , on n'y apprend rien des mœurs des Français.

Molière osa peindre des bourgeois et des artisans , aussi-bien que des marquis ; Socrate faisoit parler des cochers , menuisiers , cordonniers , maçons. Mais les auteurs d'aujourd'hui , qui sont des gens d'un autre air , se

croiroient déshonorés s'ils savoiient ce qui se passe au comptoir d'un marchand , ou dans la boutique d'un ouvrier ; il ne leur faut que des interlocuteurs illustres , et ils cherchent dans le rang de leurs personnages , l'élévation qu'ils ne peuvent tirer de leur génie.

Heureusement la tragédie , telle qu'elle existe , est si loin de nous , elle nous présente des êtres si gigantesques , si boursoufflés , que l'exemple de leurs vices n'est guère plus contagieux que celui de leurs vertus n'est utile , et qu'à proportion qu'elle veut moins nous instruire , elle nous fait aussi moins de mal. Mais il n'en est pas ainsi de la comédie , dont les mœurs ont avec les nôtres un rapport plus immédiat , et dont les personnages ressemblent mieux à des hommes. Tout en est mauvais et pernicieux , tout tire à conséquence pour les spectateurs ; et le plaisir même du comique étant fondé sur un vice du cœur humain , c'est une suite de ce principe , que plus la comédie est agréable et parfaite , plus son effet est funeste aux mœurs.

On convient , et on le sentira chaque jour davantage , que Molière est le plus parfait auteur comique dont les ouvrages nous soient connus ; mais qui peut disconvenir

aussi que le théâtre de ce même Molière , des talens duquel je suis plus l'admirateur que personne , ne soit une école de vices et de mauvaises mœurs , plus dangereuses que les livres même où l'on fait profession de les enseigner ? Son plus grand soin est de tourner la bonté et la simplicité en ridicule , et de mettre la ruse et le mensonge du parti pour lequel on prend intérêt. Ses honnêtes gens ne sont que des gens qui parlent , ses vicieux sont des gens qui agissent , et que les plus brillans succès favorisent le plus souvent ; enfin l'honneur des applaudissemens rarement pour le plus estimable , est presque toujours pour le plus adroit.

Examinez le comique de cet auteur ; partout vous trouverez que les vices de caractère en sont l'instrument , et les défauts naturels le sujet ; que la malice de l'un punit la simplicité de l'autre , et que les sots sont les victimes des méchans ; ce qui , pour n'être que trop vrai dans le monde , n'en vaut pas mieux à mettre sur le théâtre avec un air d'approbation , comme pour exciter les ames perfides à punir, sous le nom de sottise , la candeur des honnêtes gens.

*Dat veniam corvis , vexat censura columbas.*

Voilà l'esprit général de Molière et de ses imitateurs. Ce sont des gens qui , tout au plus , raillent quelquefois les vices , sans jamais faire aimer la vertu ; de ces gens , disoit un ancien , qui savent bien moucher la lampe , mais n'y mettent jamais d'huile.

Voyez comment pour multiplier ses plaisanteries , cet homme trouble tout l'ordre de la société , avec quel scandale il renverse tous les rapports les plus sacrés sur lesquels elle est fondée ; comment il tourne en dérision les respectables droits des pères sur leurs enfans , des maris sur leurs femmes , des maîtres sur leurs serviteurs ! il fait rire , il est vrai , et n'en devient que plus coupable , en forçant par un charme invincible , les sages mêmes de se prêter à des railleries qui devoient attirer leur indignation. J'entends dire qu'il attaque les vices ; mais je voudrois bien que l'on comparât ceux qu'il attaque avec ceux qu'il favorise. Quel est le plus blâmable d'un bourgeois sans esprit et vain , qui fait sottement le gentilhomme , ou d'un gentilhomme frippon qui le dupe ? Dans la pièce dont je parle , ce dernier n'est-il pas l'honnête homme ? N'a-t-il pas pour lui l'intérêt ? et le public n'applaudit-il pas à tous les tours qu'il fait à l'autre ? Quel

est le plus criminel d'un paysan assez fou pour épouser une demoiselle , ou d'une femme qui cherche à déshonorer son époux ? Que penser d'une pièce où le parterre applaudit à l'infidélité , au mensonge , à l'impudence de celle-ci , et rit de la bêtise du manant puni ? C'est un grand vice d'être avare et de prêter à usure ; mais n'en est-ce pas un plus grand encore à un fils de voler son père , de lui manquer de respect , de lui faire mille insultans reproches , et quand ce père irrité lui donne sa malédiction , de répondre d'un air goguenard qu'il n'a que faire de ses dons ? Si la plaisanterie est excellente , en est-elle moins punissable ; et la pièce où l'on fait aimer le fils insoient qui l'a faite , en est-elle moins une école de mauvaises mœurs ?

La comédie du *Misanthrope* nous découvre mieux qu'aucune autre la véritable vue dans laquelle Molière a composé son théâtre , et nous peut mieux faire juger de ses vrais effets. Ayant à plaire au public , il a consulté le goût le plus général de ceux qui le composent : sur ce goût il s'est formé un modèle , & sur ce modèle un tableau des défauts contraires , dans lequel il a pris ses caractères comiques , et dont il a distribué les divers traits dans ses pièces. Il n'a donc point



prétendu former un honnête homme , mais un homme du monde ; par conséquent , il n'a point voulu corriger les vices , mais les ridicules ; et il a trouvé dans le vice même un instrument très-propre à y réussir. Ainsi voulant exposer à la risée publique tous les défauts opposés aux qualités de l'homme aimable , de l'homme de société , après avoir joué tant d'autres ridicules , il lui restoit à jouer celui que le monde pardonne le moins , le ridicule de la vertu : c'est ce qu'il a fait dans le *Misanthrope*.

Vous ne sauriez nier deux choses ; l'une , qu'*Alceste* dans cette pièce est un homme droit , sincère , estimable , un véritable homme de bien ; l'autre , que l'auteur lui donne un personnage ridicule. C'en est assez , ce me semble , pour rendre Molière inexcusable. On pourroit dire qu'il a joué dans *Alceste* , non la vertu , mais un véritable défaut , qui est la haine des hommes. A cela je réponds qu'il n'est pas vrai qu'il ait donné cette haine à son personnage. Il ne faut pas que ce nom de *Misanthrope* en impose , comme si celui qui le porte étoit ennemi du genre humain. Une pareille haine ne seroit pas un défaut , mais une dépravation de la nature , et le plus grand de tous les vices ,

puisque toutes les vertus sociales se rapportant à la bienfaisance , rien ne leur est si directement contraire que l'inhumanité. Le vrai misantrope est un monstre. S'il pouvoit exister , il ne feroit pas rire , il feroit horreur. Vous pouvez avoir vu à la comédie italienne une pièce intitulée : *La vie est un songe*. Si vous vous rappelez le héros de cette pièce , voilà le vrai misantrope.

Qu'est-ce donc que le misantrope de Molière ? un homme de bien , qui déteste les mœurs de son siècle et la méchanceté de ses contemporains ; qui , précisément parce qu'il aime ses semblables , hait en eux les maux qu'ils se font réciproquement , et les vices dont ces maux sont l'ouvrage. S'il étoit moins touché des erreurs de l'humanité , moins indigné des iniquités qu'il voit , seroit-il plus humain lui-même ? Autant vaudroit soutenir qu'un père aime mieux les enfans d'autrui que les siens , parce qu'il s'irrite des fautes de ceux-ci , et ne dit jamais rien aux autres.

Ces sentimens du misantrope sont parfaitement développés dans son rôle. Il dit , je l'avoue , qu'il a conçu une haine effroyable contre le genre humain ; mais en quelle occasion le dit-il ? Quand , outré d'avoir vû son  
ami

ami trahir lâchement son sentiment , et tromper l'homme qui le lui demande , il s'en voit encore plaisanter lui-même au plus fort de sa colère. Il est naturel que cette colère dégénère en emportement , et lui fasse dire alors plus qu'il ne pense de sang-froid , D'ailleurs la raison qu'il rend de cette haine universelle , en justifie pleinement la cause :

*Les uns parce qu'ils sont méchans ,  
Et les autres , pour être aux méchans complaisans ?*

Ce n'est donc pas des hommes qu'il est ennemi , mais de la méchanceté des uns , et du support que cette méchanceté trouve dans les autres. S'il n'y avoit ni frippons , ni flatteurs , il aimeroit tout le monde. Il n'y a pas un homme de bien qui ne soit misantrope en ce sens ; ou plutôt , les vrais misantropes sont ceux qui ne pensent pas ainsi.

Une preuve bien sûre qu'*Alceste* n'est pas misantrope à la lettre , c'est qu'avec ses brusqueries et ses incartades , il ne laisse pas d'intéresser et de plaire. Les spectateurs ne voudroient pas , à la vérité , lui ressembler , parce que tant de droiture est fort incommode : mais aucun d'eux ne seroit fâché d'avoir affaire à quelqu'un qui lui ressemblât ; ce qui n'arriveroit pas , s'il étoit l'ennemi

déclaré des hommes. Dans toutes les autres pièces de Molière, le personnage ridicule est toujours haïssable ou méprisable ; dans celle-là, quoiqu'Alceste ait des défauts réels dont on n'a pas tort de rire, on sent pourtant au fond du cœur un respect pour lui dont on ne peut se défendre. En cette occasion, la force de la vertu l'emporte sur l'art de l'auteur, et fait honneur à son caractère. Quoique Molière fit des pièces repréhensibles, il étoit personnellement honnête-homme ; et jamais le pinceau d'un honnête-homme ne sut couvrir de couleurs odieuses les traits de la droiture et de la probité. Il y a plus : Molière a mis dans la bouche d'Alceste, un si grand nombre de ses propres maximes, que plusieurs ont cru qu'il s'étoit voulu peindre lui-même. Cela parut dans le dépit qu'eut le parterre à la première représentation, de n'avoir pas été sur le sonnet, de l'avis du misanthrope, car on vit bien que c'étoit celui de l'auteur.

Cependant ce caractère si vertueux est représenté comme ridicule ; il l'est en effet, à certains égards ; et ce qui démontre que l'intention du poëte est bien de le rendre tel, c'est celui de l'ami Philinte qu'il met en opposition avec le sien. Ce Philinte est le sage de ces honnêtes gens du grand

monde , dont les maximes ressemblent beaucoup à celles des frippons , de ces gens si modérés , qui trouvent toujours que tout va bien , parce qu'ils ont intérêt que rien n'aille mieux ; qui sont toujours content de tout le monde , parce qu'ils ne se soucient de personne ; qui autour d'une bonne table , soutiennent qu'il n'est pas vrai que le peuple ait faim ; qui , le gousset bien garni , trouvent fort mauvais qu'on déclame en faveur des pauvres ; qui de leur maison bien fermée , verroient voler , piller , égorger , massacrer tout le genre humain , sans se plaindre ; attendu que Dieu les a doués d'une douceur très-méritoire à supporter les malheurs d'autrui.

On voit bien que le phlegme raisonneur de celui-ci est très-propre à redoubler et faire sortir d'une manière comique les emportemens de l'autre ; et le tort de Molière , n'est pas d'avoir fait du misantropes un homme colère et bilieux , mais de lui avoir donné des fureurs puériles sur des sujets qui ne devoient pas l'émouvoir. Le caractère du misantropes n'est pas à la disposition du poète : il est déterminé par la nature de sa passion dominante. Cette passion est une violente haine du vice , née d'un amour ardent pour la vertu , et aigrie par le spectacle continuel

de la méchanceté des hommes. Il n'y a donc qu'une ame grande et noble qui en soit susceptible. L'horreur et le mépris qu'y nourrit cette même passion pour tous les vices qui l'ont irritée , sert encore à les écarter du cœur qu'elle agite.

Ce n'est pas que l'homme ne soit toujours homme ; que la passion ne le rende souvent foible , injuste , déraisonnable ; qu'il n'épie peut-être les motifs cachés des actions des autres avec un secret plaisir d'y voir la corruption de leurs cœurs ; qu'un petit mal ne lui donne souvent une grande colère, et qu'en l'irritant à dessein , un méchant adroit ne pût parvenir à le faire passer pour un méchant lui-même ; mais il n'en est pas moins vrai que tous les moyens ne sont pas bons à produire ces effets, et qu'ils doivent être assortis à son caractère pour le mettre en jeu : sans quoi , c'est substituer un autre homme au misantrope , et nous le peindre avec des traits qui ne sont pas les siens.

Voilà donc de quel côté le caractère du misantrope doit porter ses défauts , et voilà aussi de quoi Molière fait un usage admirable dans toutes les scènes d'Alceste avec son ami, où les froides maximes et les railleries de celui-ci démontant l'autre à chaque

instant , lui font dire mille impertinences très-bien placées : mais ce caractère âpre et dur , qui lui donne tant de fiel et d'aigreur dans l'occasion , l'éloigne en même-tems de tout chagrin puerile , qui n'a nul fondement raisonnable , et de tout intérêt personnel trop vif , dont il ne doit nullement être susceptible. Qu'il s'emporte sur tous les désordres dont il n'est que le témoin , ce sont toujours de nouveaux traits au tableau : mais qu'il soit froid sur celui qui s'adresse directement à lui ; car ayant déclaré la guerre aux méchants , il s'attend bien qu'ils la lui feront à leur tour. S'il n'avoit pas prévu le mal que lui fera sa franchise , elle seroit une étourderie , et non pas une vertu. Qu'une femme fausse le trahisse , que d'indignes amis le déshonorent , que de foibles amis l'abandonnent , il doit le souffrir sans en murmurer ; il connoît les hommes.

Si ces distinctions sont justes , Molière a mal saisi le misantrope : pense-t-on que ce soit par erreur ? Non sans doute. Mais voilà par où le désir de faire rire aux dépens du personnage , l'a forcé de le dégrader , contre la vérité du caractère.

Après l'aventure du sonnet , comment Alceste ne s'attend-il pas aux mauvais procédés d'Oronte ? Peut-il en être étonné quand

on l'en instruit , comme si c'étoit la première fois de sa vie qu'il eût été sincère , ou la première fois que sa sincérité lui eût fait un ennemi ? Ne doit-il pas se préparer tranquillement à la perte de son procès , loin d'en marquer d'avance un dépit d'enfant ?

*Ce sont vingt mille francs qu'il pourra  
m'en coûter ;*

*Mais pour vingt mille francs j'aurai droit  
de pester.*

Un Misanthrope n'a que faire d'acheter si cher le droit de pester , il n'a qu'à ouvrir les yeux , et il n'estime pas assez l'argent pour croire avoir acquis sur ce point un nouveau droit par la perte d'un procès : mais il falloit faire rire le parterre.

Dans la scène avec *Dubois* , plus *Alceste* a de sujet de s'impatienter , plus il doit rester phlegmatique et froid , parce que l'étourderie du valet n'est pas un vice. Le misanthrope et l'homme emporté sont deux caractères très-différens ; c'étoit-là l'occasion de les distinguer. Molière ne l'ignoroit pas ; mais il falloit faire rire le parterre.

Au risque aussi de faire rire le lecteur à



mes dépens, j'ose accuser cet Auteur d'avoir manqué de très-grandes convenances, une très-grande vérité, et peut être de nouvelles beautés de situation. C'étoit de faire un tel changement à son plan, que Philinte entrât comme acteur nécessaire dans le nœud de sa pièce, en sorte qu'on pût mettre les actions de Philinte et d'Alceste dans une apparente opposition avec leurs principes, et dans une conformité parfaite avec leurs caractères. Je veux dire qu'il falloit que le misantrope fût toujours furieux contre les vices publics, et toujours tranquille sur les méchancetés personnelles, dont il étoit la victime. Au contraire, le philosophe Philinte devoit voir tous les désordres de la société avec un flegme stoïque, et se mettre en fureur au moindre mal qui s'adressoit directement à lui. Il me semble qu'en traitant les caractères en question sur cette idée, chacun des deux eût été plus vrai, plus théâtral, et que celui d'Alceste eût fait incomparablement plus d'effet : mais le parterre alors n'auroit pu rire qu'aux dépens de l'homme du monde, et l'intention de l'Auteur étoit qu'on rit au dépens du misantrope.

Dans la même vue, il lui fait tenir quelquefois des propos d'humeur, d'un goût tout

contraire à celui qu'il lui donne. Telle est cette pointe de la scène du sonnet :

*La peste de ta chute , empoisonneur du  
Diable !*

*En eusses-tu fait une à te casser le nez !*

Pointe d'autant plus déplacée dans la bouche du misanthrope , qu'il vient d'en critiquer de plus supportables dans le sonnet d'Oronte ; et il est bien étrange que celui qui l'a fait , propose un instant après la chanson du roi Henri pour un modèle de goût. Il ne sert de rien de dire que ce mot échappe dans un moment de dépit ; car le dépit ne dicte rien moins que des pointes ; et Alceste , qui passe sa vie à gronder , doit avoir pris , même en grondant , un ton conforme à son tour d'esprit.

*Morbleu ! vil complaisant ! vous louez  
des sottises.*

C'est ainsi que doit parler le misanthrope en cel re. Jamais une pointe n'ira bien après cela. Mais il falloit faire rire le parterre ; et voilà comment on avilit la vertu.

Une chose assez remarquable dans cette comédie , est que les charges étrangères

que l'auteur a données au rôle de misantropes, l'ont forcé d'adoucir ce qui étoit essentiel au caractère ; ainsi, tandis que, dans toutes ses autres pièces, les caractères sont chargés pour faire plus d'effet, dans celle-ci seule les traits sont émoussés pour la rendre plus théâtral. La même scène dont je viens de parler en fournit la preuve. On y voit Alceste tergiverser et user de détours, pour dire son avis à Oronte. Ce n'est point là le misantrope ; c'est un honnête homme du monde, qui se fait peine de tromper celui qui le consulte. La force du caractère vouloit qu'il lui dît brusquement : Votre sonnet ne vaut rien, jetez-le au feu ; mais cela auroit ôté le comique qui naît de l'embarras du misantrope, et de ses *je ne dis pas cela* répétés, qui pourtant ne sont au fond que des mensonges. Si Philinte à son exemple, lui eût dit en cet endroit : *Eh ! que dis-tu donc, traître !* qu'avoit-il à répliquer ? En vérité, ce n'est pas la peine de rester misantrope pour ne l'être qu'à demi. Car, si l'on se permet le premier ménagement, et la première altération de la vérité, où sera la raison suffisante pour s'arrêter jusqu'à ce qu'on devienne aussi faux qu'un homme de cour ? L'ami d'Alceste doit le con-

noître. Comment ose-t-il lui proposer de visiter des juges ; c'est-à-dire , en termes honnêtes , de chercher à les corrompre ? Comment peut-il supposer qu'un homme capable de renoncer même aux bienéances par amour pour la vertu , soit capable de manquer à ses devoirs par intérêt ? Solliciter un juge ! Il ne faut pas être misantrope , il suffit d'être honnête homme pour n'en rien faire. Dans tout ce qui rendoit le misantrope si ridicule , il ne faisoit donc que le devoir d'un homme de bien ; et son caractère étoit mal rempli d'avance si son ami supposoit qu'il pût y manquer.

Si quelquefois l'habile auteur laisse agir ce caractère dans toute sa force , c'est seulement quand cette force rend la scène plus théâtrale , et produit un comique de contraste ou de situation plus sensible. Telle est par exemple , l'humeur taciturne et silencieuse d'Alceste et ensuite la censure intrépide et vivement apostrophée de la conversation chez la coquette.

*Allons , ferme , poussez , mes bons amis  
de cour.*

Ici l'auteur a marqué fortement la distinction du médisant et du misantrope. Celui-ci dans son fiel âcre et mordant ,

abjure la calomnie et déteste la satire. Ce sont les vices publics , ce sont les méchans en général qu'il attaque. La basse et secrète médisance est indigne de lui , il la méprise et la hait dans les autres ; et quand il dit du mal de quelqu'un , il commence par le lui dire en face. Aussi durant toute la pièce, ne fait-il nulle part plus d'effet que dans cette scène ; parce qu'il est là ce qu'il doit être , et que , s'il fait rire le parterre , les honnêtes gens ne rougissent pas d'avoir ri.

Mais , en général, on ne peut nier que si le misantrope étoit plus misantrope , il ne fût beaucoup moins plaisant ; parce que sa franchise et sa fermeté, n'admettant jamais de détours , ne laisseroient jamais dans l'embarras. Ce n'est donc pas par ménagement pour lui que l'auteur adoucit quelquefois son caractère ; c'est au contraire pour le rendre plus ridicule.

Une autre raison l'y oblige encore ; c'est que le misantrope de théâtre , ayant à parler de ce qu'il voit , doit vivre dans le monde , et par conséquent tempérer sa droiture et ses manières par quelques-uns de ces égards de mensonge et de fausseté , qui composent la politesse , et que le monde exige

de quiconque y veut être supporté. S'il s'y montrait autrement , ses discours ne feroient plus d'effet. L'intérêt de l'auteur est bien de le rendre ridicule , mais non pas fou , et c'est ce qu'il paroîtroit aux yeux du public , s'il étoit tout-à-fait sage.

On a peine à quitter cette admirable pièce quand on a commencé de s'en occuper ; et plus on y songe , plus on y découvre de nouvelles beautés. Mais enfin , puisqu'elle est , sans contredit , de toutes les comédies de Molière celle qui contient la meilleure et la plus saine morale , sur celle-là jugeons des autres , et convenons que l'intention de l'auteur étant de plaire à des esprits corrompus , ou sa morale porte au mal , ou le faux bien qu'elle prêche est plus dangereux que le mal même ; en ce qu'il séduit par une apparence de raison ; en ce qu'il fait préférer l'usage et les maximes du monde à l'exacte probité ; en ce qu'il fait consister la sagesse dans un certain milieu entre le vice et la vertu ; en ce qu'au grand soulagement des spectateurs , il leur persuade que , pour être honnête homme , il suffit de n'être pas un franc scélérat.

## COMÉDIENS , COMÉDIENNES.

**Q**U'EST-CE que le talent du comédien ?  
 L'art de se contrefaire , de revêtir un autre  
 caractère que le sien , de paroître différent  
 de ce qu'on est , de se passionner de sang-  
 froid , de dire autre chose que ce qu'on pense ,  
 aussi naturellement que si on le pensoit réel-  
 lement , et d'oublier enfin sa propre place  
 à force de prendre celle d'autrui. Qu'est-ce  
 que la profession du comédien ? Un métier  
 par lequel il se donne en représentation pour  
 de l'argent , se soumet à l'ignominie et aux  
 affronts qu'on achette le droit de lui faire ,  
 et met publiquement sa personne en vente.  
 J'abjure tout homme sincère de dire s'il ne  
 sent pas au fond de son ame qu'il y a dans  
 ce trafic de soi-même quelque chose de ser-  
 vile et de bas. Vous autres philosophes qui  
 vous prétendez si fort au-dessus des préju-  
 gés , ne mourriez-vous pas de honte , si ,  
 lâchement travestis en rois , il vous falloit  
 aller faire aux yeux du public un rôle dif-  
 férent du vôtre , et exposer vos majestés aux  
 huées de la populace ? Quel est donc au fond  
 l'esprit que le comédien reçoit de son état ?

Un mélange de bassesse , de fausseté , de ridicule orgueil , et d'indigne avilissement , qui le rend propre à toutes sortes de personnages , hors le plus noble de tous , celui d'homme qu'il abandonne.

Je sais que le jeu du comédien n'est pas celui d'un fourbe qui veut en imposer ; qu'il ne prétend pas qu'on le prenne en effet pour la personne qu'il représente , ni qu'on le croie affecté des passions qu'il imite , et qu'en donnant cette imitation pour ce qu'elle est , il la rend tout-à-fait innocente. Aussi ne l'accusai-je pas d'être précisément un trompeur , mais de cultiver , pour tout métier , le talent de tromper les hommes , et de s'exercer à des habitudes qui ne pouvant être innocentes qu'au théâtre , ne servent par-tout ailleurs qu'à mal faire. Ces hommes si bien parés , si bien exercés au ton de la galanterie , et aux accens de la passion , n'abuseront-ils jamais de cet art pour séduire de jeunes personnes ? Ces valets filoux , si subtils de la langue et de la main sur la scène , dans les besoins d'un métier plus dispendieux que lucratif , n'auront-ils jamais de distractions utiles ? Ne prendront-ils jamais la bourse d'un fils prodigue , ou d'un père avare pour celle de *Léandre* ou d'*Argan* ? Par-tout la



tentation de mal faire augmente avec la facilité ; et il faut que les comédiens soient plus vertueux que les autres hommes , s'ils ne sont pas plus corrompus.

Un comédien sur la scène , étalant d'autres sentimens que les siens , ne disant que ce qu'on lui fait dire , représentant souvent un être chimérique , s'anéantit , pour ainsi dire , s'annule avec son héros ; et dans cet oubli de l'homme , s'il en reste quelque chose , c'est pour être le jouet des spectateurs. Que dirai-je de ceux qui semblent avoir peur de valoir trop par eux-mêmes , et se dégradent jusqu'à représenter des personnages auxquels ils seroient bien fâchés de ressembler ? C'est un grand mal , sans doute , de voir tant de scélérats dans le monde faire des rôles d'honnêtes gens ; mais y a-t-il rien de plus odieux , de plus choquant , de plus lâche , qu'un honnête-homme à la comédie , faisant le rôle d'un scélérat , et déployant tout son talent pour faire valoir de criminelles maximes , dont lui-même est pénétré d'horreur.

Si l'on ne voit en tout ceci qu'une profession peu honnête , on doit voir encore une source de mauvaises mœurs dans le désordre des actrices , qui force et entraîne

celui des acteurs. Mais pourquoi ce désordre est-il inévitable ? Ah ! pourquoi ? Dans tout autre tems on n'auroit pas besoin de le demander ; mais dans ce siècle où règnent si fièrement les préjugés et l'erreur sous le nom de philosophie , les hommes , abrutis par leur vain savoir , ont fermé leur esprit à la voix de la raison , et leur cœur à celle de la nature.

Comment un état , tel que celui de comédienne , dont l'unique objet est de se montrer au public , et qui pis est de se montrer pour de l'argent , conviendrait à d'honnêtes femmes , et pourroit compatir en elles avec la modestie et les bonnes mœurs ? A-t-on besoin même de disputer sur les différences morales des sexes , pour sentir combien il est difficile que celle qui se met à prix en représentation , ne s'y mette bientôt en personne , et ne se laisse jamais tenter de satisfaire des désirs qu'elle prend tant de soin d'exciter ? Quoi ! malgré mille timides précautions , une femme honnête et sage , exposée au moindre danger , a bien de la peine encore à se conserver un cœur à l'épreuve ; et ces jeunes personnes audacieuses , sans autre éducation qu'un système de coquetterie & de rôles amoureux , dans une parure très-

peu modeste , sans cesse entourées d'une jeunesse ardente et téméraire , au milieu des douces voix de l'amour et du plaisir , résisteront à leur âge , à leur cœur , aux objets qui les environnent , aux discours qu'on leur tient , aux occasions toujours renaissantes , et à l'or auquel elles sont d'avance à demi vendues ! Il faudroit nous croire une simplicité d'enfant pour vouloir nous en imposer à ce point.

Un comédien qui a de la modestie , des mœurs , de l'honnêteté , est doublement estimable , puisqu'il montre par là que l'amour de la vertu l'emporte en lui sur les passions de l'homme et sur l'ascendant de sa profession. Le seul tort qu'on lui peut imputer est de l'avoir embrassée ; mais trop souvent un écart de jeunesse décide du sort de la vie ; et quand on se sent un vrai talent , qui peut résister à son attrait ? Les grands acteurs portent avec eux leur excuse ; ce sont les mauvais qu'il faut mépriser.



## MUSIQUE.

TOUTE musique ne peut être composée que de ces trois choses ; mélodie ou chant , harmonie ou accompagnement , mouvement ou mesure.

L'harmonie n'est qu'un accessoire éloigné dans la musique imitative ; il n'y a dans l'harmonie proprement dite aucun principe d'imitation. Elle assure , il est vrai , les intonations ; elle porte témoignage de leur justesse , et rendant les modulations plus sensibles , elle ajoute de l'énergie à l'expression et de la grace au chant ; mais c'est de la seule mélodie que sort cette puissance invincible des accens passionnés ; c'est d'elle que dérive tout le pouvoir de la musique sur l'ame ; formez les plus savantes successions d'accords sans mélange de mélodie , vous serez ennuyé au bout d'un quart-d'heure. De beaux chants sans aucune harmonie sont long temps à l'épreuve de l'ennui. Que l'accent du sentiment anime les chants les plus simples , ils seront intéressans. Au contraire , une mélodie qui ne parle point , chante tou-

jours mal , et la seule harmonie n'a jamais rien su dire au cœur.

L'harmonie ayant son principe dans la nature , est la même pour toutes les nations ; ou si elle a quelques différences , elles sont introduites par celles de la mélodie : ainsi , c'est de la mélodie seulement qu'il faut tirer le caractère particulier d'une musique nationale ; d'autant plus que ce caractère étant principalement donné par la langue , le chant proprement dit doit ressentir sa plus grande influence.

On peut concevoir des langues plus propres à la musique les unes que les autres : on en peut concevoir qui ne le seroient point du tout. Telle en pourroit être une qui ne seroit composée que de sons mixtes , de syllables muettes , sourdes ou nazales , peu de voyelles sonores , beaucoup de consonnes et d'articulations. Que résulteroit-il de la musique appliquée à une telle langue ? Premièrement , le défaut d'éclat dans le son des voyelles obligeroit d'en donner beaucoup à celui des notes , et parce que la langue seroit sourde , la musique seroit criarde. En second lieu , la dureté et la fréquence des consonnes forceroient d'exclure beaucoup de mots , à ne procéder sur les autres que par

des intonations élémentaires, et la musique seroit insipide et monotone, sa marche seroit encore lente et ennuyeuse par la même raison, et quand on voudroit presser un peu le mouvement, sa vitesse ressembleroit à celle d'un corps dur et anguleux qui roule sur le pavé.

La mesure, la troisième partie essentielle à la musique, est à peu-près à la mélodie ce que la syntaxe est au discours: c'est elle qui fait l'enchaînement des mots, qui distingue les phrases, et qui donne un sens, une liaison au tout. Toute musique dont on ne sent point la mesure, ressemble, si la faute vient de celui qui l'exécute, à une écriture en chiffres, dont il faut nécessairement trouver la clef pour en démêler le sens; mais si en effet cette musique n'a pas de mesure sensible, ce n'est alors qu'une collection confuse de mots pris au hasard et écrits sans suite, auxquels le lecteur ne trouve aucun sens parce que l'auteur n'y en a point mis. La mesure dépend aussi de la langue, et singulièrement de cet attribut de la langue qu'on appelle *Prosodie*; ceci est évident, car il est nécessaire que la mesure suive la combinaison des brèves et des longues qui se trouvent toujours dans une langue. Or, supposons

une nation dont la langue n'eût qu'une mauvaise prosodie , c'est-à-dire une prosodie peu marquée , sans exactitude et sans précision ; que les longues et les brèves n'eussent pas entières , en durées et en nombres des rapports simples et propres à rendre le rythme agréable , exact , régulier ; qu'elle eût des longues plus ou moins longues les unes que les autres , des brèves plus ou moins brèves , des syllabes ni brèves , ni longues , et que les différences des unes et des autres fussent indéterminées et presque incommensurables : il est clair que la musique nationale étant contrainte de recevoir dans sa mesure les irrégularités de la prosodie , n'en auroit qu'une fort vague , inégale et très-peu sensible ; que le récitatif se sentiroit , sur-tout , de cette irrégularité , qu'on ne sauroit presque comment y faire accorder les valeurs des notes et celles des syllabes ; qu'on seroit contraint d'y changer la mesure à tout moment , et qu'on ne pourroit jamais y rendre les vers dans un rythme exact et cadencé ; que même dans les airs mesurés , tous les mouvemens seroient peu naturels et sans précision.

L'homme a trois sortes de voix , la voix parlante ou articulée , la voix chantante ou mélodieuse , et la voix pathétique ou accen-

tuée , qui sert de langage aux passions et qui anime le chant et la parole. Une musique parfaite est celle qui réunit le mieux ces trois voix.

---

#### A S S E M B L É E S   D E   D A N S E .

**J**E n'ai jamais bien conçu pourquoi l'on s'effarouche si fort de la danse et des assemblées qu'elle occasionne : comme s'il y avoit plus de mal à danser qu'à chanter , que chacun de ces amusemens ne fût pas également une inspiration de la nature , et que ce fût un crime de s'égayer en commun par une récréation innocente et honnête. Pour moi je pense , au contraire , que toutes les fois qu'il y a concours des deux sexes , tout divertissement public devient innocent par cela même qu'il est public , au lieu que l'occupation la plus louable est suspecte dans le tête-à-tête. L'homme et la femme sont destinés l'un pour l'autre , la fin de la nature est qu'ils soient unis par le mariage. Toute fausse religion combat la nature , la nôtre seule qui la suit et la rectifie , annonce une institution divine et convenable à l'homme. Elle ne doit



donc point ajouter sur le mariage, aux embarras de l'ordre civil, des difficultés que l'évangile ne prescrit pas, et qui sont contraires à l'esprit du christianisme. Mais qu'on me dise où de jeunes personnes, à marier auront occasion de prendre du goût l'une pour l'autre, et de se voir avec plus de décence et de circonspection que dans une assemblée, où les yeux du public incessamment tournés sur elles, les forcent à s'observer avec le plus grand soin? Eh quoi! Dieu est-il offensé par un exercice agréable et salutaire, convenable à la vivacité de la jeunesse, qui consiste à se présenter l'un à l'autre avec grace et bienséance, et auquel le spectateur impose une gravité dont personne n'oseroit sortir? Peut-on imaginer un moyen plus honnête de ne tromper personne, au moins quant à la figure, et de se montrer avec les agrémens et les défauts qu'on peut avoir, aux gens qui ont intérêt de nous bien connoître avant de s'obliger à nous aimer? Le devoir de se chérir réciproquement n'emporte-t-il pas celui de se plaire, et n'est-ce pas un soin digne de deux personnes vertueuses et chrétiennes qui songent à s'unir, de préparer ainsi leurs cœurs à l'amour mutuel que Dieu leur impose?

Qu'arrive-t-il dans ces lieux où règne une éternelle contrainte, où l'on punit comme un crime la plus innocente gaité, où les jeunes-gens des deux sexes n'osent jamais s'assembler en public, et où l'indiscrète sévérité d'un pasteur ne sait prêcher au nom de Dieu qu'une gêne servile, et la tristesse et l'ennui? On étudie une tyrannie insupportable que la nature et la raison désavouent. Aux plaisirs permis dont on prive une jeunesse enjouée et folâtre, elle en substitue de plus dangereux. Les tête-à-tête adroitement concertés prennent la place des assemblées publiques. A force de se cacher comme si l'on étoit coupable, on est tenté de le devenir. L'innocente joie aime à s'évaporer au grand jour; mais le vice est ami des ténèbres, et jamais l'innocence et le mystère n'habitèrent long-tems ensemble.

---

#### D E S S E I N.

**P**OUR rendre heureusement un dessein, l'artiste ne doit pas le voir tel qu'il sera sur son papier, mais tel qu'il est dans la nature. Le crayon ne distingue pas une blonde d'une brune, mais l'imagination qui le guide doit

les distinguer. Le burin marque mal les clairs et les ombres, si le graveur n'imagine aussi les couleurs. De même dans les figures en mouvement, il faut voir ce qui précède et ce qui suit, et donner au tems de l'action une certaine latitude; sans quoi l'on ne saisira jamais bien l'unité du moment qu'il faut exprimer. L'habileté de l'artiste consiste à faire imaginer au spectateur beaucoup de choses qui ne sont pas sur la planche, et cela dépend d'un heureux choix de circonstances dont celles qu'il rend font supposer celles qu'il ne rend pas.

---

CONVERSATION, POLITESSE,  
ART DE TENIR MAISON.

LE grand caquet vient nécessairement, ou de la prétention à l'esprit, ou du prix qu'on donne à des bagatelles, dont on croit sottement que les autres font autant de cas que nous. Celui qui connoît assez de choses, pour donner à toutes leur véritable prix, ne parle jamais trop; car il sait apprécier aussi l'attention qu'on lui donne, et l'intérêt qu'on peut prendre à ses discours. Généralement les gens qui savent peu, parlent beaucoup,

et les gens qui savent beaucoup parlent peu. Il est simple qu'un ignorant trouve important tout ce qu'il fait, et le dise à tout le monde : mais un homme instruit, n'ouvre pas aisément son répertoire ; il auroit trop à dire, et il voit encore plus à dire après lui, il se tait.

Le talent de parler tient le premier rang dans l'art de plaire ; c'est par lui seul qu'on peut ajouter de nouveaux charmes à ceux auquel l'habitude accoutume les sens. C'est l'esprit, qui non-seulement vivifie le corps ; mais qui le renouvelle en quelque sorte ; c'est par la succession des sentimens et des idées qu'il anime et varie la physionomie ; et c'est par les discours qu'il inspire, que l'attention tenue en haleine, soutient long-tems le même intérêt sur le même objet.

Le ton de la bonne conversation est coulant et naturel, il n'est ni pesant, ni frivole ; il est savant sans pédanterie, gai sans tumulte, poli sans affectation, galant sans fadeur, badin sans équivoque. Ce ne sont ni des dissertations, ni des épigrammes on y raisonne sans argumenter ; on y plaisante sans jeu de mots ; on y associe avec art l'esprit et la raison, les maximes et les saillies, l'ingénieuse raillerie et la morale aus-

tère. On y parle de tout, pour que chacun ait quelque chose à dire; on n'approfondit point les questions, de peur d'ennuyer; on les propose comme en passant, on les traite avec rapidité, la précision mène à l'élégance; chacun dit son avis, et l'appuie en peu de mots; nul n'attaque avec chaleur celui d'autrui, nul ne défend opiniâtement le sien; on dispute pour s'éclairer, on s'arrête avant la dispute, chacun s'instruit, chacun s'amuse, tous s'en vont contens; et le sage même peut rapporter de ces entretiens des sujets dignes d'être médités en silence.

La véritable politesse consiste à marquer de la bienveillance aux hommes. L'honnête intérêt de l'humanité, l'épanchement simple et touchant d'une âme franche, ont un langage bien différent des fausses démonstrations de la politesse et des dehors trompeurs que l'usage du monde exige. Il est bien à craindre que celui qui dès la première vue, vous traite comme un ami de vingt ans, ne vous traite au bout de vingt ans comme un inconnu, si vous avez quelque service important à lui demander. Quand on voit des hommes dissipés prendre un intérêt si tendre à tant de gens, on présume volontiers qu'ils n'en prennent à personne.

En général, la politesse des hommes est plus officieuse, celle des femmes plus caressante. J'entre dans des maisons ouvertes, dont le maître et la maîtresse font conjointement les honneurs. Tous deux ont eu la même éducation, tous deux sont d'une égale politesse, tous deux également pourvus de goût et d'esprit, tous deux animés du même désir de recevoir leur monde et de renvoyer chacun content d'eux. Le mari n'omet aucun soin pour être attentif à tout : il va, vient, fait la ronde et se donne mille peines ; il voudroit être toute attention. La femme reste à sa place ; un petit cercle se rassemble autour d'elle, et semble lui cacher le reste de l'assemblée ; cependant il ne s'y passe rien qu'elle n'aperçoive, il n'en sort personne à qui elle n'ait parlé ; elle n'a rien omis de ce qui pouvoit intéresser tout le monde, elle n'a rien dit à chacun qui ne lui fût agréable, et sans rien troubler à l'ordre, le moindre de la compagnie n'est pas plus oublié que le premier. On est servi, l'on se met à table ; l'homme instruit des gens qui se conviennent, les placera selon ce qu'il sait ; la femme sans rien savoir ne s'y trompera pas. Elle aura déjà lu dans les yeux, dans le maintien toutes les convenances, et chacun

se trouvera placé comme il veut l'être. Je ne dis pas qu'au service personne n'est oublié. Le maître de la maison en faisant la ronde aura pu n'oublier personne, mais la femme devine ce qu'on regarde avec plaisir et en offie ; en parlant à son voisin, elle a l'œil au bout de la table ; elle discerne qui ne mange point, parce qu'il n'a pas faim, et celui qui n'ose se servir ou demander, parce qu'il est mal adroit ou timide. En sortant de table chacun croit qu'elle n'a songé qu'à lui ; tous ne pensent pas qu'elle ait eu le tems de manger un seul morceau : mais la vérité est qu'elle a mangé plus que personne. Quand tout le monde est parti, l'on parle de ce qui s'est passé. L'homme rapporte ce qu'on lui a dit, ce qu'ont dit et fait ceux avec lesquels il s'est entretenu. Si ce n'est pas toujours là-dessus que la femme est la plus exacte, en revanche elle a vu ce qui s'est dit tout bas à l'autre bout de la salle ; elle sait ce qu'un tel a pensé, à quoi tenoit tel propos ou tel geste : il s'est fait à peine un mouvement expressif, qu'elle n'ait l'interprétation toute prête, et presque toujours conforme à la vérité.

## J E U.

**L**E jeu n'est point un amusement d'homme riche , il est la ressource d'un désœuvré.

L'intérêt du jeu manquant de motif dans l'opulence , ne peut jamais se changer en fureur que dans un esprit mal-fait.

Les profits qu'un homme riche peut faire au jeu , lui sont toujours moins sensibles que les pertes ; et comme la forme des jeux modérés , qui en use le bénéfice à la longue , fait qu'en général ils vont plus en pertes qu'en gains , on ne peut en raisonnant bien , s'affectionner beaucoup à un amusement où les risques de toute espèce sont contre soi.

Celui qui nourrit sa vanité des préférences de la fortune , les peut chercher dans des objets beaucoup plus piquans , et ces préférences ne se marquent pas moins dans le plus petit jeu que dans le plus grand.

Le goût du jeu , fruit de l'avarice et de l'ennui , ne prend que dans un esprit et dans un cœur vides.

On voit rarement les penseurs se plaire beaucoup au jeu , qui suspend cette habitude ou la tourne sur d'arides combinaisons ;



aussi l'un des biens, et peut-être le seul qu'ait produit le goût des sciences, est d'amortir un peu cette passion sordide : on aimera mieux s'exercer à prouver l'utilité du jeu que de s'y livrer.

---

### M A I T R E S , D O M E S T I Q U E S .

**T**OUTE maison bien ordonnée est l'image de l'ame du maître. Les lambris dorés, le luxe et la magnificence n'annoncent que la vanité de celui qui les étale, au lieu que partout où vous verrez régner la règle sans tristesse, la paix sans esclavage, l'abondance sans profusion, dites avec confiance, c'est un être heureux qui commande ici.

Un père de famille qui se plaît dans sa maison, a pour prix des soins continuels qu'il s'y donne, la continuelle jouissance des plus doux sentimens de la nature. Seul entre tous les mortels, il est maître de sa propre félicité, parce qu'il est heureux comme Dieu même, sans rien désirer de plus que ce dont il jouit : comme cet être immense, il ne songe pas à amplifier ses possessions, mais à les rendre véritablement siennes par les relations les plus parfaites et la direction

la mieux entendue : s'il ne s'enrichit pas par de nouvelles acquisitions , il s'enrichit en possédant mieux ce qu'il a. Il ne jouissoit que du revenu de ses terres , il jouit encore de ses terres mêmes en présidant à leur culture et les parcourant sans cesse. Son domestique lui étoit étranger ; il en fait son bien , son enfant , il se l'approprie. Il n'avoit droit que sur les actions , il s'en donne encore sur les volontés. Il n'étoit maître qu'à prix d'argent , il le devient par l'empire sacré de l'estime et des bienfaits.

C'est une grande erreur dans l'économie domestique , ainsi que dans la vie civile , de vouloir combattre un vice par un autre , ou former entre eux une sorte d'équilibre , comme si ce qui sappe les fondemens de l'ordre pouvoit jamais servir à l'établir ; on ne fait par cette mauvaise police que réunir enfin tous les inconvéniens. Les vices tolérés dans une maison n'y règnent pas seuls ; laissez-en germer un , mille viendront à sa suite.

Dans une maison où le maître est sincèrement chéri et respecté , tous ses domestiques se regardant comme lésés par des pertes qui le laisseroient moins en état de récompenser un bon serviteur , sont égale-

ment incapables de souffrir en silence le tort que l'un d'eux voudroit lui faire. C'est une police bien sublime que celle que fait transformer ainsi le vil métier d'accusateur en une fonction de zèle , d'intégrité , de courage , aussi noble ou du moins aussi louable qu'elle l'étoit chez les Romains.

Le précepte de couvrir les fautes de son prochain ne se rapporte qu'à celles qui ne font de tort à personne ; une injustice qu'on voit , qu'on tait et qui blesse un tiers , on la commet soi-même ; et comme ce n'est que le sentiment de nos propres défauts qui nous oblige à pardonner ceux d'autrui , nul n'aime à tolérer les fripons , s'il n'est fripon lui-même. Ces principes , vrais en général d'homme à homme , sont bien plus rigoureux encore dans la relation étroite du serviteur au maître.

Que penser de ces maîtres indifférens à tout hors à leur intérêt , qui ne veulent qu'être bien servis , sans s'embarrasser au surplus de ce que font leurs gens ? Ceux qui ne veulent qu'être bien servis , ne sauroient l'être long-tems. Les liaisons trop intimes entre les deux sexes ne produisent jamais que du mal. C'est des conciliabules qui se tiennent chez les femmes-de-chambres,

que sortent la plupart des désordres d'un ménage. L'accord des hommes entre eux ni des femmes entre elles, n'est pas assez sûr pour tirer à conséquence ; mais c'est toujours entre hommes et femmes que s'établissent ces secrets monopoles qui ruinent à la longue des familles les plus opulentes.

L'insolence des domestiques annonce plutôt un maître vicieux que foible : car rien ne leur donne autant d'audace que la connoissance de ses vices, et tous ceux qu'ils découvrent en lui sont à leurs yeux autant de dispenses d'obéir à un homme qu'ils ne sauroient plus respecter.

Les valets imitent les maîtres ; et les imitant grossièrement ils rendent sensibles dans leur conduite, les défauts que le vernis de l'éducation cache mieux dans les autres.

Quand celui qui ne s'embarrasse pas d'être méprisé et haï de ses gens, s'en eroit pourtant bien servi, c'est qu'il se contente de ce qu'il voit et d'une exactitude apparente, sans tenir compte de mille maux secrets qu'on lui fait incessamment, et dont il n'apperçoit jamais la source. Mais où est l'homme assez dépourvu d'honneur pour pouvoir supporter les dédains de tout ce qui l'environne ? où est la femme assez perdue

pour n'être plus sensible aux outrages ? Combien dans Paris et dans Londres , de dames se croient fort honorées , qui fondroient en larmes si elles entendoient ce qu'on dit d'elles dans leur anti-chambre ? Heureusement pour leur repos , elles se rassurent en prenant ces argus pour des imbécilles , et se flattant qu'ils ne voient rien de ce qu'elles ne daignent pas leur cacher. Aussi dans leur mutine obéissance ne leur cachent-ils guère à leur tour le mépris qu'ils ont pour elles. Maîtres et valets sentent mutuellement que ce n'est pas la peine de se faire estimer les uns des autres.

En toute chose l'exemple des maîtres est plus fort que l'autorité , et il n'est pas naturel que leurs domestiques veuillent être plus honnêtes gens qu'eux.

Si on examine de près la police des grandes maisons , on voit clairement qu'il est impossible à un maître qui a vingt domestiques , de venir jamais à bout de savoir s'il y a parmi eux un honnête homme , et de ne prendre pas pour tel le plus méchant fripon de tous. Cela seul pourroit dégouter d'être au nombre des riches. Un des plus doux plaisirs de la vie , le plaisir de la confiance et de l'estime , est perdu pour ces malheureux : ils achètent bien cher tout leur or.

## C A M P A G N E.

LE travail de la campagne est agréable à considérer, et n'a rien d'assez pénible en lui-même pour émouvoir à compassion. L'objet de l'utilité publique et privée le rend intéressant; et puis, c'est la première vocation de l'homme; il rappelle à l'esprit une idée agréable, et au cœur tous les charmes de l'âge d'or. L'imagination ne reste point froide à l'aspect du labourage et des moissons. La simplicité de la vie pastorale et champêtre a toujours quelque chose qui touche. Qu'on regarde les prés couverts de gens qui fanent et chantent, et des troupeaux épars dans l'éloignement; insensiblement on se sent attendrir sans savoir pourquoi. Ainsi quelquefois encore la voix de la nature amollit nos cœurs farouches, et quoiqu'on l'entende avec un regret inutile, elle est si douce qu'on ne l'entend jamais sans plaisir.

Les gens de ville ne savent pas aimer la campagne; ils ne savent pas même y être; à peine quand ils y sont savent-ils ce qu'on y fait. Ils en dédaignent les travaux, les plaisirs, ils les ignorent, ils sont chez eux  
comme

comme en pays étrangers , faut-il s'étonner s'ils s'y déplaisent ? Il faut être villageois , ou n'y point aller ; car qu'y va-t-on faire ? Les habitans de Paris qui croient aller à la campagne , n'y vont point : ils portent Paris avec eux. Les chanteurs , les beaux esprits , les auteurs , les parasites , sont le cortège qui les suit. Le jeu , la musique , la comédie , y sont leur seule occupation ; s'ils y ajoutent quelquefois la chasse , il la font si commodément , qu'ils n'en ont pas la moitié de la fatigue ni du plaisir. Leur table est couverte comme à Paris ; ils y mangent aux mêmes heures ; on leur y sert les mêmes mets avec le même appareil ; ils n'y font que les mêmes choses ; autant valoit y rester : car quelque riche que l'on puisse être , et quelque soin qu'on ait pris , on sent toujours quelque privation ; et l'on ne sauroit apporter avec soi Paris tout entier. Ainsi cette variété qui leur est si chère , ils la fuient , ils ne connoissent jamais qu'une manière de vivre , et s'en ennuiant toujours.

La simplicité de la vie pastorale et champêtre a toujours quelque chose qui touche. On ne peut se dérober à la douce illusion des objets qui se présentent ; on oublie son siècle et ses contemporains ; on se transporte

au temps des patriarches. O temps de l'amour et de l'innocence, où les hommes étoient simples et vivoient contens! O Rachel, fille charnante et si constamment aimée! heureux celui qui, pour t'obtenir, ne regretta pas quatorze ans d'esclavage! O douce élève de Noëmi, heureux le bon vieillard dont tu réchauffois les pieds et le cœur! Non jamais la beauté ne règne avec plus d'empire qu'au milieu des soins champêtres. C'est là que les grâces sont sur leur trône, que la simplicité les pare, que la gaieté les anime, et qu'il faut les adorer malgré soi.

C'est une impression générale qu'éprouvent tous les hommes, quoiqu'ils ne l'observent pas tous, que sur les hautes montagnes où l'air est pur et subtil, on se sent plus de facilité dans la respiration, plus de légèreté dans le corps, plus de sérénité dans l'esprit; les plaisirs y sont moins ardens, les passions plus modérées. Les méditations y prennent je ne sais quel caractère grand et sublime, proportionné aux objets qui nous frappent, je ne sais quelle volupté tranquille qui n'a rien d'âcre et de sensuel. Il semble qu'en s'élevant au-dessus du séjour des hommes, on y laisse tous les sen-



timens bas et terrestres ; qu'à mesure qu'on approche des régions éthérées , l'ame contracte quelque chose de leur inaltérable pureté. On y est grave sans mélancolie , paisible sans indolence , content d'être et de penser : tous les desirs trop vifs s'éteignent ; ils perdent cette pointe aiguë qui les rend douloureux , ils ne laissent au fond du cœur qu'une émotion légère et douce ; et c'est ainsi qu'un heureux climat fait servir à la félicité de l'homme les passions qui font ailleurs son tourment. Je doute qu'aucune agitation violente , aucune maladie de vapeurs pût tenir contre un pareil séjour prolongé , et je suis surpris que des bains de l'air salubre et bienfaisant des montagnes ne soient pas un des grands remèdes de la médecine et de la morale.

### *Tableau du lever du Soleil.*

Transportons - nous sur un lieu élevé avant que le soleil se lève. On le voit s'annoncer de loin par les traits de feu qu'il lance au-devant de lui. L'incendie augmente, l'orient paroît tout en flammes : à leur éclat on entend l'astre long - temps avant qu'il se montre : à chaque instant on croit le voir paroître , on le voit enfin. Un point

brillant part comme un éclair , et remplit aussi-tôt tout l'espace : le voile des ténèbres s'efface et tombe : l'homme reconnoît son séjour et le trouve embelli. La verdure a pris durant la nuit une vigueur nouvelle ; le jour naissant qui l'éclaire, les premiers rayons qui la dorcent , la montre couverte d'un brillant rézeau de rosée qui réfléchit à l'œil la lumière et les couleurs. Les oiseaux en chœur se réunissent et saluent de concert le père de la vie ; en ce moment pas un seul ne se tait. Leur gazouillement foible encore , est plus lent et plus doux que dans le reste de la journée , il se sent de la langueur d'un paisible réveil. Le concours de tous ces objets porte aux sens une impression de fraîcheur qui semble pénétrer jusqu'à l'ame. Il y a là une demie - heure d'enchantement auquel nul homme ne résiste ; un spectacle si grand , si beau , si délicieux n'en laisse aucun de sang-froid.

---

## H I S T O I R E .

**P**OUR connoître les hommes , il faut les voir agir. Dans le monde on les entend parler ; ils montrent leurs discours et cachent

leurs actions ; mais dans l'histoire elles sont dévoilées ; c'est par elle qu'on lit dans leurs cœurs , sans les leçons de la philosophie , et qu'on les juge sur les faits : leurs propos mêmes aident à les apprécier. Car comparant ce qu'ils font à ce qu'ils disent , on voit à la fois ce qu'ils sont et ce qu'ils veulent paroître : plus ils se déguisent , mieux on les connoît.

Cette étude a cependant ses dangers , ses inconvéniens de plus d'une espèce. Il est difficile de se mettre dans un point de vue d'où l'on puisse juger ses semblables avec équité. Un des grands vices de l'histoire est qu'elle peint beaucoup plus les hommes par leurs mauvais côtés que par les bons. Comme elle n'est intéressante que par les révolutions et les catastrophes , tant qu'un peuple croît et prospère dans le calme d'un paisible gouvernement , elle n'en dit rien ; elle ne commence à en parler que quand , ne pouvant plus se suffire à lui-même , il prend part aux affaires de ses voisins , ou les laisse prendre part aux siennes ; elle ne l'illustre que quand il est déjà sur son déclin. Toutes nos histoires commencent où elles devroient finir. Nous avons fort exactement celle des peuples qui se détruisent ; ce qui nous man-

que est celle des peuples qui se multiplient ; ils sont assez heureux et assez sages , pour qu'elle n'ait rien à dire d'eux : et en effet nous voyons , même de nos jours , que les gouvernemens qui se conduisent le mieux , sont ceux dont on parle le moins. Nous ne savons donc que le mal ; à peine le bien fait-il époque. Il n'y a que les méchans de célèbres ; les bons sont oubliés ou tournés en ridicules ; et voilà comment l'histoire , ainsi que la philosophie , calomnie sans cesse le genre humain.

De plus , il en faut bien que les faits décrits dans l'histoire ne soient la peinture exacte des mêmes faits tels qu'ils sont arrivés. Ils changent de forme dans la tête de l'historien , ils se moulent sur ses intérêts ; ils prennent la teinte de ses préjugés. Qui est-ce qui sait mettre exactement le lecteur au lieu de la scène , pour voir un événement tel qu'il s'est passé ? L'ignorance ou la partialité déguisent tout. Sans altérer même un trait historique , en étendant ou resserrant des circonstances qui s'y rapportent , que de faces différentes on peut lui donner ! Mettez un même objet à divers points de vue ; à peine paroîtra-t-il le même ; et pourtant rien n'aura changé que l'œil du

spectateur. Suffit-il , pour l'honneur de la vérité , de me dire un fait véritable , en me le faisant voir tout autrement qu'il n'est arrivé ? Combien de fois un arbre de plus ou de moins , un rocher à droite ou à gauche , un tourbillon de poussière élevé par le vent , ont décidé de l'évènement d'un combat , sans que personne s'en soit aperçu ? Cela empêche-t-il que l'historien ne vous dira la cause de la défaite ou de la victoire avec autant d'assurance que s'il eût été par-tout ? Or , que n'importeront les faits en eux-mêmes quand la raison m'en reste inconnue ? et quelles leçons puis-je tirer d'un évènement dont j'ignore la vraie cause ? L'historien m'en donne une , mais il la controuve ; et la critique elle-même , dont on fait tant de bruit , n'est qu'un art de conjecturer ; l'art de choisir entre plusieurs mensonges , celui qui ressemble le mieux à la vérité. N'avez-vous jamais lu Cléopâtre ou Cassandre , ou d'autres livres de cette espèce ? L'auteur choisit un évènement connu , puis l'accommodant à ses vues , l'ornant de détails de son invention , de personnages qui n'ont jamais existé , et de portraits imaginaires , entasse fictions sur fictions , pour rendre sa lecture agréable. Je vois peu de différence

entre ces romans et nos histoires , si ce n'est que le romancier se livre davantage à sa propre imagination , et que l'historien s'asservit plus à celle d'autrui ; à quoi j'ajouterai , si l'on veut , que le premier se propose un objet moral bon ou mauvais , dont l'autre ne se soucie guère .

On me dira que la fidélité de l'histoire intéresse moins que la vérité des mœurs et des caractères ; pourvu que le cœur humain soit bien peint , il importe peu que les événemens soient fidèlement rapportés : car après tout , ajoute-t-on , que nous font des faits arrivés il y a deux mille ans ? On a raison , si les portraits sont bien rendus d'après nature ; mais si la plupart n'ont leur modèle que dans l'imagination de l'historien , n'est-ce pas retomber dans l'inconvénient qu'on vouloit fuir , et rendre à l'autorité des écrivains ce qu'on veut ôter à celle du maître .

Les pires historiens pour un jeune homme , sont ceux qui jugent les faits , et qu'il juge lui-même ; c'est ainsi qu'il apprend à connoître les hommes . Si le jugement de l'auteur le guide sans cesse , il ne fait que voir par l'œil d'un autre , et quand cet œil lui manque , il ne voit plus rien .

Je laisse à part l'histoire moderne , non seulement parce qu'elle n'a plus de phisionomie , et que nos hommes se ressemblent tous ; mais parce que nos historiens , uniquement attentifs à briller , ne songent qu'à faire des portraits fortement coloriés , et qui souvent ne représentent rien ; témoins *Davila* , *Guicciardin* , *Strada* , *Solis* , *Machiavel* , et quelquefois de *Thou* lui-même. *Vertot* est presque le seul qui savoit peindre sans faire de portraits. Généralement les anciens en font moins , mettent moins d'esprit et plus de sens dans leurs jugemens , encore y a-t-il entr'eux un grand choix à faire ; et il ne faut pas d'abord prendre les plus judicieux , mais les plus simples. Je ne voudrois mettre dans la main d'un jeune homme ni *Polybe* , ni *Salluste* , ni *Tacite*. Celui-ci est le livre des vieillards ; les jeunes ne sont pas faits pour l'entendre : il faut apprendre à voir dans les actions humaines les premiers traits du cœur de l'homme , avant que d'en vouloir sonder les profondeurs ; il faut savoir bien lire dans les faits , avant que de lire dans les maximes.

*Thucydide* est , à mon gré , le vrai modèle des historiens : il rapporte les faits sans les juger ; mais il n'omet aucune des cir-

constances propres à nous en faire juger nous-mêmes. Il met tout ce qu'il raconte sous les yeux du lecteur ; loin de s'interposer entre les événemens et les lecteurs, il se dérobe ; on ne croit plus lire, on croit voir. Malheureusement il parle toujours de guerre, et l'on ne voit presque dans ses récits que la chose du monde la moins instructive, savoir des combats. La retraite des dix mille, et les commentaires de César, ont à peu près la même sagesse et le même défaut.

Le bon Hérodote, sans portraits, sans maximes, mais coulant, naïf, plein de détails les plus capables d'intéresser et de plaire, seroit peut-être le meilleur des historiens, si ces mêmes détails ne dégénéroient souvent en simplicités puérides, plus propres à gâter le goût de la jeunesse qu'à le former. Il faut du discernement pour le lire. A l'égard de Tite-Live, il est politique, il est rhéteur, il est tout ce qui ne convient pas à cet âge.

L'histoire en général est défectueuse, en ce qu'elle ne tient registre que de faits sensibles et marqués, qu'on peut fixer par des noms, des lieux, des dates ; mais les causes lentes et progressives de ces faits, lesquelles



ne peuvent s'assigner de même , restent toujours inconnues. La guerre ne fait le plus souvent que manifester les événemens déjà déterminés par des causes morales que les historiens savent rarement voir.

Ajoutez que l'histoire montre bien plus les actions que les hommes , parce qu'elle ne saisit ceux-ci que dans certains momens choisis , dans leurs vêtemens de parade ; elle n'expose que l'homme public qui s'est arrangé pour être vu. Elle ne le suit point dans sa maison , dans sa famille , au milieu de ses amis ; elle ne le peint que quand il représente : c'est bien plus son habit que sa personne qu'elle peint.

J'aimerois mieux la lecture des vies particulières pour commencer l'étude du cœur humain ; car alors l'homme a beau se dérober , l'historien le poursuit par-tout ; il ne lui laisse aucun moment de relâche , aucun recoin pour éviter l'œil perçant du spectateur ; et c'est quand l'un croit mieux se cacher , que l'autre le fait mieux connoître.

« Ceux , dit *Montaigne* , qui écrivent les vies ,  
 » d'autant plus qu'ils s'amuseut plus aux  
 » conseils qu'aux événemens , plus à ce qui  
 » se passe au dedans qu'à ce qui arrive au  
 » dehois ; ceux-là me sont plus propres :

» voilà pourquoi c'est mon homme que Plus-  
» tarque ».

Il est vrai que le génie des hommes assemblés ou des peuples , est fort différent du caractère de l'homme en particulier , et que ce seroit connoître très-imparfaitement le cœur humain , que de ne pas l'examiner aussi dans la multitude ; mais il n'est pas moins vrai , qu'il faut commencer par étudier l'homme pour juger les hommes , et que qui connoîtroit parfaitement les penchans de chaque individu . pourroit prévoir tous leurs effets combinés dans le corps du peuple.

C'est encore aux anciens qu'il faut recourir pour cette étude de l'homme , par les raisons que j'ai déjà dites , et de plus , parce que tous les détails familiers et bas , mais vrais et caractéristiques , étant bannis du style moderne , les hommes sont aussi parés par nos auteurs dans leurs vies privées , que sur la scène du monde. La décence , non moins sévère dans les écrits que dans les actions , ne permet plus de dire en public , que ce qu'elle permet d'y faire ; et comme on ne peut montrer les hommes que représentant toujours , on ne les connoît pas plus dans nos livres que sur nos théâtres. On  
aura

aura beau faire et refaire cent fois la vie des rois, nous n'aurons plus de Suétone.

Plutarque excelle par ces mêmes détails, dans lesquels nous n'osons plus entrer. Il a une grace inimitable à peindre les grands hommes dans les petites choses; et il est si heureux dans le choix de ses traits, que souvent un mot, un sourire, un geste lui suffit pour caractériser son héros. Avec un mot plaisant, Annibal rassure son armée effrayée, et la fait marcher en riant à la bataille que lui livra l'Italie. Agesdas à cheval sur un bâton, ne fait aimer le vainqueur d'un grand roi. César traversant un pauvre village et causant avec ses amis, décèle sans y penser le fourbe qui disoit ne vouloir qu'être égal à Pompée. Alexandre avale une médecine et ne dit pas un seul mot; c'est le plus beau moment de sa vie: Aristide écrit son propre nom sur une coquille, et justifie ainsi son surnom. Philopemen, le manteau bas, coupe du bois dans la cuisine de son hôte. Voilà le véritable art de peindre: la physionomie ne se montre pas dans les grands traits, ni le caractère dans les grandes actions; c'est dans les bagatelles que le naturel se découvre. Les choses publiques, sont ou trop communes, ou trop

apprêtées ; et c'est presque uniquement à celles-ci que la dignité moderne permet à nos auteurs de s'arrêter.

Un des plus grands hommes du siècle dernier fut incontestablement M. de Turenne. On a eu le courage de rendre sa vie intéressante par de petits détails qui le font connoître et aimer ; mais combien s'est-on vu forcé d'en supprimer, qui l'auroient fait connoître et aimer davantage ! Je n'en citerai qu'un que je tiens de bon lieu, et que Plutarque n'eût garde d'omettre, mais que Ramsay n'eût eu garde d'écrire, quand il l'auroit su.

Un jour d'été qu'il faisoit fort chaud, le vicomte de Turenne, en petite veste blanche et en bonnet, étoit à la fenêtte de son antichambre. Un de ses gens survient, et trompé par l'habillement, le prend pour un aide de cuisine, avec lequel ce domestique étoit familier. Il s'approche doucement par derrière, et, d'une main qui n'étoit pas légère, lui applique un grand coup sur les fesses. L'homme frappé se retourne à l'instant. Le valet voit en frémissant le visage de son maître. Il se jette à genoux tout éperdu. *Monseigneur, j'ai cru que c'étoit George...* Et quand ç'eût été *George*, s'écrie Turenne en se frottant le der-

rière , il ne falloit pas frapper si fort. Historiens , voilà donc ce que vous n'osez dire ! Mais vous vous rendez méprisables à force de dignité. Pour toi , bon jeune homme , qui lis ce trait , et qui sens avec attendrissement toute la douceur d'ame qu'il montre ; même dans le premier mouvement , lis aussi les petites choses de ce grand homme , dès qu'il étoit question de sa naissance et de son nom. Songe que c'est ce même Turenne , qui affectoit de céder par-tout le pas à son neveu , afin qu'on vit bien que cet enfant étoit le chef d'une maison souveraine. Rapproche ces contrastes , aime la nature , méprise l'opinion , et connois l'homme.

Je vois à la manière dont on fait lire l'histoire aux jeunes gens , qu'on les transforme , pour ainsi dire , dans tous les personnages qu'ils voient ; qu'on s'efforce de les faire devenir , tantôt Cicéron , tantôt Trajan , tantôt Alexandre ; de les décourager lorsqu'ils rentrent dans eux-mêmes ; de donner à chacun le regret de n'être que soi. Cette méthode a certains avantages dont je ne disconviens pas ; mais il faut faire réflexion que celui qui commence à se rendre étranger à lui-même , ne tarde pas à s'oublier tout-à-fait.

Ceux qui disent que l'histoire la plus intéressante pour chacun est celle de son pays, ne disent pas vrai. Il y a des pays dont l'histoire ne peut pas même être lue, à moins qu'on ne soit imbécille, ou négociateur. L'histoire la plus intéressante est celle où l'on trouve le plus d'exemples, de mœurs, de caractères, de toute espèce; en un mot, le plus d'instructions. Ils vous diront qu'il y a autant de tout cela parmi nous, que parmi les anciens; cela n'est pas vrai: ouvrez-leur l'histoire, et faites-les taire. Ils diront que ce sont les bons historiens qui nous manquent; mais demandez-leur pourquoi? Cela n'est pas vrai. Donnez-matière à de bonnes histoires, et les bons historiens se trouveront. Enfin, ils diront que les hommes dans tous les tems se ressemblent; qu'ils ont les mêmes vertus et les mêmes vices; qu'on n'admire les anciens, que parce qu'ils sont anciens; cela n'est pas vrai, non plus; car on faisoit autrefois de grandes choses avec de petits moyens, et l'on fait aujourd'hui tout le contraire. Les anciens étoient contemporains de leurs historiens, et nous ont pourtant appris à les admirer. Assurément si la postérité admire les nôtres, elle ne l'aura pas appris de nous.

Les anciens historiens sont remplis de vues dont on pourroit faire usage , quand même les faits qui les présentent seroient faux : mais nous ne savons tirer aucun vrai parti de l'histoire ; la critique d'érudition absorbe tout , comme s'il importoit beaucoup qu'un fait fût vrai , pourvu qu'on en pût tirer une instruction utile. Les hommes sensés doivent regarder l'histoire comme un tissu de fables dont la morale est très-appropriée au cœur humain.

---

## R O M A N S.

**I**L faut des spectacles dans les grandes villes, et des romans aux peuples corrompus.

Les romans sont peut-être la dernière instruction qu'il reste à donner à un peuple assez corrompu , pour que toute autre lui soit inutile. Il seroit donc à propos que la composition de ces sortes de livres ne fût permise qu'à des gens honnêtes , mais sensibles , dont le cœur se peignît dans leurs écrits ; et des auteurs qui ne fussent pas au-dessus des foiblesses de l'humanité , qui ne montrassent pas tout d'un coup la vertu dans le ciel hors de la portée des hommes , mais qui la leur

fissent aimer en la peignant d'abord moins austère , et puis , du sein du vice , les y sus-  
sent conduire insensiblement.

L'on se plaint que les romans troublent les têtes , je le crois bien. En montrant sans cesse à ceux qui lisent , les prétendus charmes d'un état qui n'est pas le leur , ils les séduisent , ils leur font prendre leur état en dédain , et en faire un échange imaginaire contre celui qu'on leur fait aimer. Voulant être ce qu'on n'est pas , on parvient à se croire autre chose que ce qu'on est , et voilà comment on devient fou. Si les romans n'offroient à leur lecteur que des tableaux d'objets qui les environnent , que des devoirs qu'ils peuvent remplir , que des plaisirs de leur condition , les romans ne les rendroient point fous , ils les rendroient sages ; parce qu'ils les instruiraient en les intéressant , et qu'en détruisant les maximes fausses et méprisables des grandes sociétés , ils les attacheroient à leur état. A tous ces titres , un roman , s'il est bien fait , au moins s'il est utile , doit être sifflé , haï , décrié par les gens à la mode , comme un livre plat , extravagant , ridicule ; et voilà comment la folie du monde est sagesse.

On lit beaucoup plus de romans dans les



provinces qu'à Paris ; on en lit plus dans les campagnes que dans les villes , et ils y font beaucoup d'impression. Mais ces livres qui pourroient servir à la fois d'amusement , d'instruction , de consolation au campagnard , malheureux seulement parce qu'il pense l'être , ne semblent faits au contraire que pour le rebuter de son état , en étendant et fortifiant le préjugé qui le lui rend méprisable , les gens du bel air , les femmes à la mode , les grands , les militaires , voilà les acteurs de tous les romans. Le raffinement du goût des villes , les maximes de la cour , l'appareil du luxe , la morale épicurienne ; voilà les leçons qu'ils prêchent et les préceptes qu'ils donnent. Le coloris des fausses vertus ternit l'éclat des véritables ; le manège des procédés y est substitué aux devoirs réels ; les beaux discours font dédaigner les belles actions ; et la simplicité des bonnes mœurs pa se pour grossièreté. Quel effet produiront de pareils tableaux sur un gentilhomme de campagne , qui voit railler la franchise avec laquelle il reçoit ses hôtes , et traiter de brutale orgie la joie qu'il fait régner dans son canton ? Sur sa femme , qui apprend que les soins d'une mère de famille sont au-dessous des dames de son rang ? Sur sa fille ,

à qui les airs contournés et le jargon de la ville font dédaigner l'honnête et rustique voisin qu'elle eût épousé ? Tous de concert ne voulant plus être des manans , se dégoûtent de leur village , abandonnent leur vieux château , qui bientôt devient mesure , et vont dans la capitale , où le père , avec sa croix de saint-Louis , de seigneur qu'il étoit , devient valet ou chevalier d'industrie. La mère établit un brelan ; la fille attire des joueurs ; et souvent tous trois meurent de misère et déshonorés.

---

#### V O Y A G E S .

**O**N n'ouvre pas un livre de voyage où l'on ne trouve des descriptions de caractères et de mœurs ; mais on est tout étonné d'y voir que ces gens qui ont tant décrit de choses , n'ont dit que ce que chacun savoit déjà ; n'ont su appercevoir à l'autre bout du monde , que ce qu'il n'eût tenu qu'à eux de remarquer sans sortir de leur rue ; et que ces traits vrais qui distinguent les nations , et qui frappent les yeux faits pour voir , ont presque toujours échappés aux leurs. De là

est venu ce bel adage de morale , si rebattu par la tourbe philosophesque , que les hommes sont par-tout les mêmes ; qu'ayant par-tout les mêmes passions et les mêmes vices , il est assez inutile de chercher à caractériser les différens peuples : ce qui est à-peu-près aussi bien raisonné que si l'on disoit qu'on ne sauroit distinguer Pierre d'avec Jacques , parce qu'ils ont tous deux un nez , une bouche et des yeux.

Ne verra-t-on jamais renaître ces tems heureux , où les peuples ne se mêloient point de philosopher , mais où les Platons , les Talès et les Pythagores , épris d'un ardent désir de savoir , entreprenoient les plus grands voyages , uniquement pour s'instruire , et alloient au loin secouer le joug des préjugés nationaux , apprendre à connoître les hommes par leurs conformités et par leurs différences , et acquérir ces connoissances universelles , qui ne sont point celles d'un siècle ou d'un pays exclusivement , mais qui , étant de tous les tems et de tous les lieux , sont , pour ainsi dire la science commune des sages ?

On admire la magnificence de quelques curieux qui ont fait à grands frais , des voyages en Orient avec des savans et des

peintres, pour y dessiner des masures et déchiffrer et copier des inscriptions : mais j'ai peine à concevoir comment, dans un siècle où l'on se pique de belles connoissances, il ne se trouve pas deux hommes bien unis, riches, l'un en argent, l'autre en génie, tous deux aimant la gloire et aspirant à l'immortalité, dont l'un sacrifie vingt mille écus de son bien et l'autre dix ans de sa vie à un célèbre voyage autour du monde ; pour y étudier, non toujours des pierres et des plantes, mais une fois les hommes et les mœurs, et qui après tant de siècles employés à mesurer et à considérer la maison, s'avisent enfin d'en vouloir connoître les habitans.

Il y a beaucoup de gens que les voyages instruisent encore moins que les livres, parce qu'ils ignorent l'art de penser, que dans la lecture leur esprit est au moins guidé par l'auteur, et que dans leurs voyages ils ne savent rien voir d'eux-mêmes.

De tous les peuples du monde, le Français est celui qui voyage le plus ; mais plein de ses usages, il confond tout ce qui n'y ressemble pas ; il y a des Français dans tous les coins du monde. Il n'y a point de pays où l'on trouve plus de gens qui aient voyagé

qu'on n'en trouve en France. Avec cela pourtant , de tous les peuples de l'Europe , celui qui en voit le plus , les connoît le moins. L'Anglais voyage aussi , mais d'une autre manière ; il faut que ces deux peuples soient contraires en tout. La noblesse Anglaise voyage , la noblesse Française ne voyage point ; le peuple Français voyage , le peuple Anglais ne voyage point. Les Français ont presque toujours quelque vûe d'intérêt dans leurs voyages : mais les Anglais ne vont point chercher fortune chez les autres nations , si ce n'est par le commerce , et les mains pleines ; quand ils y voyagent , c'est pour y verser leur argent , non pour vivre d'industrie ; ils sont trop fiers pour aller ramper hors de chez eux. Cela fait aussi qu'ils s'instruisent mieux chez l'étranger que ne font les Français qui ont un tout autre objet en tête. Les Anglais ont pourtant aussi leurs préjugés nationaux ; ils en ont même plus que personne ; mais ces préjugés tiennent moins à l'ignorance qu'à la passion. L'Anglais a les préjugés de l'orgueil , et le Français ceux de la vanité.

Comme les peuples les moins cultivés sont généralement les plus sages , ceux qui voyagent le moins , voyagent le mieux ;

parce qu'étant moins avancés que nous dans nos recherches frivoles , et moins occupés des objets de notre vaine curiosité , ils donnent toute leur attention à ce qui est véritablement utile. Je ne connois guère que les Espagnols qui voyagent de cette manière. Tandis qu'un Français court chez les artistes du pays , qu'un Anglais en fait dessiner quelque antique , et qu'un Allemand porte son *Allum* chez tous les savans , l'Espagnol étudie en silence le gouvernement , les mœurs , la police , et il est le seul des quatre qui , de retour chez lui , rapporte de ce qu'il a vu quelque remarque utile à son pays ,

Les anciens voyageoient peu , lisoient peu , faisoient peu de livres , et pourtant on voit dans ceux qui nous reste d'eux , qu'ils s'observoient mieux les uns les autres que nous n'observons nos contemporains. Sans remonter aux écrits d'Homère , le seul poète qui nous transporte dans le pays qu'il décrit , on ne peut refuser à Hérodote l'honneur d'avoir peint les mœurs dans son histoire , quoiqu'elle soit plus en narrations qu'en réflexions , mieux que ne font tous nos historiens en chargeant leurs livres de portraits et de caractères. Tacite a mieux décrit les Germains de son tems , qu'aucun écri-

vain n'a décrit les Allemands d'aujourd'hui. Incontestablement ceux qui sont versés dans l'histoire ancienne connoissoient mieux les Grecs, les Carthaginois, les Romains, les Gaulois, les Perses, qu'aucun peuple de nos jours ne connoît ses voisins.

Il faut avouer aussi, que les caractères originaux des peuples s'effaçant de jour en jour, deviennent en même raison plus difficile à saisir. A mesure que les races se mêlent, et que les peuples se confondent, on voit peu-à-peu disparaître ces différences nationales qui jadis frappoient au premier coup d'œil. Autrefois chaque nation restoit plus enfermée en elle-même, il y avoit moins de communication, moins de voyages, moins d'intérêts communs ou contraires, moins de liaisons politiques et civiles de peuple à peuple; point tant de ces tracasseries royales appelées négociations, point d'ambassadeurs ordinaires ou résidens continuellement; les grandes navigations étoient rares, il y avoit peu de commerce éloigné, et le peu qu'il y en avoit étoit fait par le prince même qui s'y servoit d'étrangers, ou par des gens méprisés qui ne donnoient le ton à personne, et ne rapprochoient point les nations. Il y a cent fois plus de

liaisons maintenant entre l'Europe et l'Asie, qu'il n'y en avoit jadis entre la Gaule et l'Espagne : l'Europe seule étoit plus éparsée que la terre entière ne l'est aujourd'hui.

Ajoutez à cela , que les anciens peuples se regardant la plupart comme autochtones , ou originaires de leur propre pays , l'occupoient depuis assez long-tems , pour avoir perdu la mémoire des siècles reculés où leurs ancêtres s'y étoient établis , et pour avoir laissé le tems au climat de faire sur eux des impressions durables ; au lieu que parmi nous , après les invasions des Romains , les récentes émigrations des barbares ont tout mêlé , tout confondu. Les Français d'aujourd'hui , ne sont plus ces grands corps blonds et blancs d'autrefois ; les Grecs ne sont plus ces beaux hommes faits pour servir de modèles à l'art ; la figure des Romains eux-mêmes a changé de caractère , ainsi que leur naturel ; les Persans originaires de Tartarie , perdent chaque jour de leur laideur primitive , par le mélange du sang Circassien. Les Européens ne sont plus Gaulois , Germains , Libériens , Allobroges ; ils ne sont tous que des Scythes diversement dégénérés , quant à la figure , et encore plus quant aux mœurs.

Voilà pourquoi les antiques distinctions des



rares, les qualités de l'air et du terroir, marquoient plus fortement de peuple à peuple, les tempéramens, les figures, les mœurs, les caractères, que tout cela ne peut se marquer de nos jours, où l'inconstance européenne ne laisse à nulle cause naturelle le tems de faire ses impressions, et où les forêts abbatues, les marais desséchés, la terre plus uniformément, quoique plus mal cultivée, ne laissent plus, même au physique, la même différence de terre à terre, et de pays à pays.

Peut-être avec de semblables réflexions se presseroit-on moins de tourner en ridicule Hérodote, Ctésias, Plin, pour avoir représenté les habitans de divers pays, avec des traits originaux et des différences marquées que nous ne leur voyons plus. Il faudroit retrouver les mêmes hommes, pour reconnoître en eux les mêmes figures : il faudroit que rien ne les eût changés, pour qu'ils fussent restés les mêmes. Si nous pouvions considérer à la fois tous les hommes qui ont été, peut-on douter que nous ne les trouvassions plus varié de siècle à siècle, qu'on ne les trouve aujourd'hui de nation à nation ?

En même tems que les observations deviennent plus difficiles, elles se font plus né-

gagement et plus mal ; c'est une autre raison du peu de succès de nos recherches dans l'histoire naturelle du genre humain. L'instruction qu'on retire des voyages se rapporte à l'objet qui les fait entreprendre. Quand cet objet est un système de philosophie , le voyageur ne voit jamais que ce qu'il veut voir : quand cet objet est l'intérêt , il absorbe toute l'attention de ceux qui s'y livrent. Le commerce et les arts , qui mêlent et confondent les peuples , les empêchent aussi de s'étudier. Quand ils savent le profit qu'ils peuvent faire l'un avec l'autre , qu'ont-ils de plus à savoir ?

Il y a bien de la différence entre voyager pour voir du pays , ou pour voir des peuples. Le premier objet est toujours celui des curieux , l'autre n'est pour eux qu'accessoire. Ce doit être tout le contraire pour celui qui veut philosopher. L'enfant observe les choses , en attendant qu'il puisse observer les hommes. L'homme doit commencer par observer ses semblables , et puis il observe les choses , s'il en a le tems.

Pour parvenir à la connoissance des peuples , il faut commencer par tout observer dans le premier où l'on se trouve , assigner ensuite les différences à mesure que l'on

parcourt les autres pays , comparer , par exemple , la France à chacun d'eux , comme on décrit l'olivier sur un saule , ou le palmier sur le sapin , et attendre à juger du premier peuple observé , qu'on ait observé tous les autres.

Les voyages ne conviennent qu'à très-peu de gens : ils ne conviennent qu'aux hommes assez fermes sur eux-mêmes , pour écouter les leçons de l'erreur sans se laisser séduire , et pour voir l'exemple du vice sans le laisser entraîner. Les voyages poussent le naturel vers sa pente , et achèvent de rendre l'homme bon ou mauvais. Quiconque revient de courir le monde , est , à son retour , ce qu'il sera toute sa vie.

---

## H O M M E.

**D**ANS l'état où sont désormais les choses , un homme abandonné dès sa naissance à lui-même parmi les autres , seroit le plus défiguré de tous. Les préjugés , l'autorité , la nécessité , l'exemple , toutes les institutions sociales dans lesquelles nous nous trouvons submergés , étoufferoient en lui la nature et ne mettroient rien à la place. Elle y seroit

comme un arbrisseau que le hasard fait naître au milieu d'un chemin , et que les passans font bientôt périr en le heurtant de toutes parts , et le pliant dans tous les sens.

On façonne les plantes par la culture , et les hommes par l'éducation. Si l'homme naissoit grand et fort , sa taille et sa force lui seroient inutiles , jusqu'à ce qu'il eût appris à s'en servir : elles lui seroient préjudiciables , en empêchant les autres de songer à l'assister ; et abandonné à lui - même , il mourroit de misère avant d'avoir connu ses besoins. On se plaint de l'état de l'enfance ; on ne voit pas que la race humaine eût péri , si l'homme n'eût commencé par être enfant.

Supposons qu'un enfant eût à sa naissance , la stature et la force d'un homme fait , qu'il sortit , pour ainsi-dire , du sein de sa mère , comme Pallas du cerveau de Jupiter ; cet homme - enfant seroit un parfait imbécile , un automate , une statue immobile et presque insensible. Il ne verroit rien , il n'entendrait rien , il ne connoitroit personne , il ne sauroit pas tourner les yeux vers ce qu'il auroit besoin de voir. Non-seulement il n'apercevrait aucun objet hors de lui , il n'en rapporteroit même aucun dans l'organe du sens

qui le lui feroit appercevoir ; les couleurs ne seroient point dans ses yeux , les sons ne seroient point dans ses oreilles , les corps qu'il toucheroit ne seroient point sur le sien , il ne sauroit pas même qu'il en a un ; le contact de ses mains seroit dans son cerveau , toutes ses sensations se réuniroient dans un seul point ; il n'existeroit que dans le commun *sensorium* , il n'auroit qu'une seule idée , savoir celle du *moi* , à laquelle il rapporteroit toutes ses sensations ; et cette idée , ou plutôt ce sentiment seroit la seule chose qu'il auroit de plus qu'un enfant ordinaire.

Le sort de l'homme est de souffrir dans tous les temps ; le soin même de sa conservation est attaché à la peine. Heureux de ne connoître dans son enfance que des maux physiques ! maux bien moins cruels , bien moins douloureux que les autres , et qui bien plus rarement qu'eux nous font renoncer à la vie. On ne se tue point pour des douleurs de la goutte ; il n'y a guère que celle de l'ame qui produisent le désespoir. Nous plaignons le sort de l'enfance , et c'est le nôtre qu'il faudroit plaindre. Nos plus grands maux nous viennent de nous.

Tant que les hommes se contentèrent de leurs cabanes rustiques ; tant qu'ils se bor-

nèrent à coudre leurs habits de peaux avec des épines ou des arrêtes , à séparer de plumes et de coquillages , à se peindre le corps de diverses couleurs , à perfectionner ou embellir leurs arcs et leurs flèches , à taillier avec des pierres tranchantes quelques canots de pêcheurs , ou quelques grossiers instrumens de musique ; en un mot , tant qu'ils ne s'appliquèrent qu'à des ouvrages qu'un seul pouvoit faire , et qu'à des arts qui n'avoient pas besoin du concours de plusieurs mains , ils vécurent libres , sains , bons et heureux , autant qu'ils pouvoient l'être par leur nature , et continuèrent à jouir entre eux des douceurs d'un commerce indépendant : mais dès l'instant qu'un homme eut besoin du secours d'un autre ; dès qu'on s'aperçut qu'il étoit utile à un seul d'avoir des provisions pour deux , l'égalité disparut , la propriété s'introduisit , le travail devint nécessaire ; et les vastes forêts se changèrent en des campagnes riantes , qu'il fallut arroser de la sueur des hommes , et dans lesquelles on vit bientôt l'esclavage et la misère germer et croître avec les moissons.

La métallurgie et l'agriculture furent les deux arts dont l'invention produisit cette grande révolution : Pour le poëte , c'est l'or

et l'argent ; mais pour le philosophe , ce sont le fer, et le blé qui ont civilisé les hommes et perdu le genre humain.

Les hommes ne sont pas faits pour être entassés en fourmillières , mais épars sur la terre qu'ils doivent cultiver. Plus ils se rassemblent , plus ils se corrompent. Les infirmités du corps , ainsi que les vices de l'ame , sont l'infailible effet de ce concours trop nombreux. L'homme est de tous les animaux celui qui peut le moins vivre en troupeaux. Des hommes entassés , comme des moutons , périroient tous en très-peu de tems. L'haleine de l'homme est mortelle à ses semblables : cela n'est pas moins vrai au propre , qu'au figuré.

S'il ne s'agissoit que de montrer aux jeunes gens l'homme par son masque , on n'auroit pas besoin de le leur montrer , ils le verroient toujours de reste ; mais puisque le masque n'est pas l'homme , et qu'il ne faut pas que son vernis les séduise , leur peignant les hommes , peignez - les leur tels qu'ils sont , non pas afin qu'ils les haïssent , mais afin qu'ils les plaignent , et ne leur veuillent pas ressembler. C'est , à mon gré , le sentiment le mieux entendu que l'homme puisse avoir sur son espèce.

L'Être suprême a voulu faire en tout honneur à l'espèce humaine. En donnant à l'homme des penchans sans mesure, il lui donne en même tems la loi qui les règle, afin qu'il soit libre et se commande à lui-même : en le livrant à des passions immodérées, il joint à ces passions la raison pour les gouverner : en livrant la femme à des desirs illimités, il joint à ces desirs la pudeur pour les contenir. Pour sûreté, il ajoute encore une récompense actuelle au bon usage de ses facultés, savoir le goût qu'on prend aux choses honnêtes lorsqu'on en fait la règle de ses actions.

Les hommes disent que la vie est courte; et je vois qu'ils s'efforcent de la rendre telle. Ne sachant pas l'employer, ils se plaignent de la rapidité du temps; et je vois qu'il coule trop lentement à leur gré. Toujours pleins de l'objet auquel ils tendent, ils voient à regret l'intervalle qui les en sépare; l'un voudroit être à demain, l'autre au mois prochain; l'autre à dix ans de là; nul ne veut vivre aujourd'hui, nul n'est content de l'heure présente, tous la trouvent trop lente à passer.

Mortels, ne cesserez-vous jamais de calomnier la nature? Pourquoi vous plaindre



que la vie est courte, puisqu'elle ne l'est pas encore assez à votre gré? S'il est un seul entre vous qui sache mettre assez de tempérance à ses désirs pour ne jamais souhaiter que le temps s'écoule, celui-là ne l'estimera pas trop courte : vivre et jouir seront pour lui la même chose ; et dût-il mourir jeune, il ne mourra que rassasié de jours.

---

### É T U D E D E L' H O M M E.

**L'**É T U D E convenable à l'homme est celle de ses rapports. Tant qu'il ne se connoît que par son être physique, il doit s'étudier par ses rapports avec les choses ; c'est l'emploi de son enfance : quand il commence à sentir son être moral, il doit s'étudier par ses rapports avec les hommes ; c'est l'emploi de sa vie entière.

Un cœur droit est le premier organe de la vérité ; celui qui n'a rien senti ne sait rien apprendre ; il ne fait que flotter d'erreurs en erreurs : il n'acquiert qu'un vain savoir et de stériles connoissances, parce que le vrai rapport des choses à l'homme, qui est sa principale science, lui demeure toujours caché. Mais c'est se borner à la pré-

nière moitié de cette science, que de ne pas étudier encore les rapports qu'ont les choses entre elles, pour mieux juger de ceux qu'elles ont avec nous. C'est peu de connoître les passions humaines, si l'on n'en sait apprécier les objets; et cette seconde étude ne peut se faire que dans le calme de la méditation.

Nos vrais maîtres sont l'expérience et le sentiment, et jamais l'homme ne sent bien ce qui convient à l'homme, que dans les rapports où il s'est trouvé.

La jeunesse du sage est le temps de ses expériences, ses passions en sont les instrumens; mais après avoir appliqué son ame aux objets extérieurs pour les sentir, il la retire au-dedans de lui, pour les considérer, les comparer, les connoître.

#### LIBERTÉ DE L'HOMME.

**N**UL être matériel n'est actif par lui-même, et moi je le suis. On a beau me disputer cela, je le sens, et ce sentiment qui parle est plus fort que la raison qui le combat. J'ai un corps sur lequel les autres agissent, et qui agit sur eux; cette action réciproque n'est pas douteuse; mais ma volonté est indépendante

indépendante de mes sens, je consens ou je résiste. je succombe ou je suis vainqueur, et je sens parfaitement en moi-même quand je fais ce que j'ai voulu faire, ou quand je ne fais que céder à mes passions. J'ai toujours la puissance de vouloir, non la force d'exécuter. Quand je me livre aux sensations, j'agis selon l'impulsion des objets externes. Quand je me reproche cette faiblesse, je n'écoute que ma volonté; je suis esclave par mes vices et libre par mes remords; le sentiment de ma liberté ne s'efface en moi que quand je me déprave, et que j'empêche enfin la voix de l'âme de s'élever contre la loi du corps.

Je ne connois la volonté que par le sentiment de la mienne, et l'entendement ne m'est pas mieux connu. Quand on me demande quelle est la cause qui détermine ma volonté, je demande à mon tour, quelle est la cause qui détermine mon jugement: car il est clair que ces deux causes ne font qu'une, et si l'on comprend bien que l'homme est actif dans ses jugemens, que son entendement n'est que le pouvoir de comparer et de juger, on verra que sa liberté n'est qu'un pouvoir semblable, ou dérivé de celui-là. Il choisit le bon comme il a

jugé le vrai ; s'il juge faux, il choisit le mal. Quelle est donc la cause qui détermine sa volonté ? C'est son jugement. Et quelle est la cause qui détermine son jugement ? C'est sa faculté intelligente, c'est sa puissance de juger ; la cause déterminante est en lui-même. Passé cela, je n'entends plus rien.

Sans doute je ne suis pas libre de ne pas vouloir mon propre bien, je ne suis pas libre de vouloir mon mal ; mais ma liberté consiste en cela même, que je ne puis vouloir que ce qui m'est convenable, ou que j'estime tel, sans que rien d'étranger à moi me détermine. S'ensuit-il que je ne sois pas mon maître, parce que je ne suis pas le maître d'être un autre que moi ?

Le principe de toute action est dans la volonté d'un être libre ; on ne sauroit remonter au-delà. Ce n'est pas le mot de liberté qui ne signifie rien, c'est celui de nécessité. Supposer quelque acte, quelque effet qui de dérive pas d'un principe actif, c'est vraiment supposer des effets sans cause, c'est tomber dans le cercle vicieux. Ou il n'y a point de première impulsion, ou toute première impulsion n'a nulle cause antérieure, et il n'y a point de véritable volonté sans

liberté. L'homme est donc libre dans ses actions ; et comme tel , animé d'une substance immatérielle.

Si l'homme est actif et libre , il agit de lui-même ; tout ce qu'il fait librement n'entre point dans le système ordonné de la providence , et ne peut lui être imputé. Elle ne veut point le mal que fait l'homme , en abusant de la liberté qu'elle lui donne ; mais elle ne l'empêche pas de le faire ; soit que de la part d'un être si foible , ce mal soit nul à ses yeux ; soit qu'elle ne pût l'empêcher sans gêner sa liberté , et faire un mal plus grand en dégradant sa nature. Elle l'a fait libre afin qu'il fit non le mal , mais le bien par choix. Elle l'a mis en état de faire ce choix , en usant bien des facultés dont elle l'a doué : mais elle a tellement borné ses forces , que l'abus de la liberté qu'elle lui laisse ne peut troubler l'ordre général. Le mal que l'homme fait , retombe sur lui , sans rien changer au système du monde , sans empêcher que l'espèce humaine elle-même ne se conserve malgré qu'elle en ait. Murmurer de ce que Dieu ne l'empêche pas de faire le mal , c'est murmurer de ce qu'il le fit d'une nature excellente , de ce qu'il mit à ses actions la moralité qui les ennoblit ,

de ce qu'il lui donna droit à la vertu. La suprême jouissance est dans le contentement de soi-même ; c'est pour mériter ce contentement que nous sommes placés sur la terre et doués de la liberté, que nous sommes tentés par les passions et retenus par la conscience. Que pouvoit de plus en notre faveur la puissance divine elle-même ? Pouvoit-elle mettre de la contradiction dans notre nature, et donner le prix d'avoir bien fait à qui n'eut pas le pouvoir de mal faire ? Quoi ! pour empêcher l'homme d'être méchant, falloit-il le borner à l'instinct et le faire bête ? Non, Dieu de mon ame, je ne te reprocherai jamais de l'avoir faite à ton image, afin que je puisse être libre, bon et heureux comme toi !

---

NATURE DE L'HOMME,  
IMMATÉRIALITÉ DE L'ÂME.

EN méditant sur la nature de l'homme, j'y découvre deux principes distincts, dont l'un l'élève à l'étude des vérités éternelles, à l'amour de la justice et du beau moral, aux régions du monde intellectuel, dont la

contemplation fait les délices du sage , et dont l'autre le ramène bassement en lui-même , l'asservit à l'empire des sens , aux passions qui sont leurs ministres , et contraire par elles tout ce que lui inspire le sentiment du premier. En me sentant entraîné , combattu par ces deux mouvemens contraires , je me dis : Non , l'homme n'est point un ; je veux et je ne veux pas ; je me sens à la fois esclave et libre ; je vois le bien , je l'aime , et je fais le mal : je suis actif quand j'écoute la raison , passif quand mes passions m'entraînent , et mon pire tourment , quand je succombe , est de sentir que j'ai pu résister.

Si se préférer à tout est un penchant naturel à l'homme , et si pourtant le premier sentiment de la justice est inné dans le cœur humain , que celui qui fait l'homme un être simple lève ses contradictions , et je ne reconnois plus qu'une substance. Par ce mot de substance , j'entends en général l'être doué de quelque qualité primitive , et abstraction faite de toutes modifications particulières ou secondaires. Si donc toutes les qualités primitives qui nous sont connues , peuvent se réunir dans un même être , on ne doit admettre qu'une substance ; mais s'il

y en a qui l'excluent mutuellement , il y a autant de diverses substances qu'on peut faire de pareilles exclusions.

Je n'ai besoin , quoi qu'en dise Locke , de connoître la matière que comme étendue et divisible , pour être assuré qu'elle ne peut penser ; et quand un philosophe viendra me dire que les arbres sentent , et que les rochers pensent , il aura beau m'embarasser dans ses argumens subtils , je ne puis voir en lui qu'un sophiste de mauvaise foi , qui aime mieux donner le sentiment aux pierres , que d'accorder une ame à l'homme.

Supposons un sourd qui nie l'existence des sons , parce qu'ils n'ont jamais frappé son oreille : je mets sous ses yeux un instrument à corde , dont je fais sonner l'unisson par un autre instrument caché : le sourd voit frémir la corde , je lui dis : C'est le son qui fait cela. Point du tout , répond-il ; la cause du frémissement de la corde est en elle-même : c'est une qualité commune à tous les corps de frémir ainsi. Montrez - moi donc , reprends-je , ce frémissement dans les autres corps , ou du moins sa cause dans cette corde ? Je ne puis , réplique le sourd ; mais parce que je ne conçois pas comment frémit cette



corde , pourquoi faut-il que j'aie expliqué cela par vos sons , dont je n'ai pas la moindre idée ? C'est expliquer un fait obscur , par une cause encore plus obscure. Ou rendez-moi vos sons sensibles , ou je dis qu'ils n'existent pas. Plus je réfléchis sur la pensée et sur la nature de l'esprit humain , plus je trouve que le raisonnement des matérialistes ressemble à celui de ce sourd. Ils sont sourds , en effet , à la voie intérieure qui leur crie d'un ton difficile à méconnoître : Une machine ne pense point , il n'y a ni mouvement ni figure qui produise la réflexion : quelque chose en toi cherche à briser les liens qui le compriment : l'espace n'est pas ta mesure , l'univers entier n'est pas assez grand pour toi ; tes sentimens , tes desirs , ton inquiétude , ton orgueil même , ont un autre principe que ce corps étroit dans lequel tu te sens enchaîné.

Si l'ame est immatérielle , elle peut survivre au corps ; et si elle lui survit , la providence est justifiée. Quand je n'aurois d'autre preuve de l'immatérialité de l'ame , que le triomphe du méchant , et l'oppression du juste en ce monde , cela seul m'empêcheroit d'en douter. Une si choquante dissonance dans l'harmonie universelle , me feroit cher-

cher à la résoudre. Je me dirois : Tout ne finit pas pour nous avec la vie , tout rentre dans l'ordre à la mort. J'aurois , à la vérité , l'embaras de me demander où est l'homme , quand tout ce qu'il avoit de sensible est détruit. Cette question n'est plus une difficulté pour moi , sitôt que j'ai reconnu deux substances. Il est très-simple que durant ma vie corporelle , n'appercevant rien que par mes sens , ce qui ne leur est pas soumis m'échappe. Quand l'union du corps et de l'ame est rompue , je conçois que l'un peut se dissoudre et l'autre se conserver. Pourquoi la destruction de l'un entraîneroit-elle la destruction de l'autre ? Au contraire , étant de natures si différentes , ils étoient , par leur union , dans un état violent ; et quand cette union cesse ils rentrent tous deux dans leur état naturel. La substance active et vivante regagne toute la force qu'elle employe à mouvoir la substance passive et morte. Hélas ! je le sens trop par mes vices ; l'homme ne vit qu'à moitié durant sa vie , et la vie de l'ame ne commence qu'à la mort du corps.

Je conçois comment le corps s'use et se détruit par la division des parties ; mais je ne puis concevoir une destruction pareille de

l'être pensant ; et n'imaginant point comment il peut mourir , je présume qu'il ne meurt pas. Puisque cette présomption me console , et n'a rien de déraisonnable , pourquoi craindrois-je de m'y livrer ?

Je sens mon ame , je la connois par le sentiment et la pensée ; je sais qu'elle est , sans savoir quelle est son essence ; je ne puis raisonner sur des idées que je ne connois pas. Ce que je sais bien , c'est que l'identité du moi ne se prolonge que par la mémoire ; et que pour être le même en effet , il faut que je me souvienne d'avoir été. Or je ne saurois me rappeler après ma mort ce que j'ai été durant ma vie , que je ne me rappelle aussi ce que j'ai senti , par conséquent ce que j'ai fait ; et je ne doute point que ce souvenir ne fasse un jour la félicité des bons et le tourment des méchans. Ici-bas mille passions ardentes absorbent le sentiment interne , et donnent le change aux remords. Les humiliations , les disgraces qu'attire l'exercice des vertus , empêchent d'en sentir tous les charmes. Mais quand , délivrés des illusions que nous font les corps et les sens , nous jouirons de la contemplation de l'être suprême et des vérités éternelles dont il est la source , quand la beauté de l'ordre frap-

pèra toutes les puissances de notre ame , et que nous serons uniquement occupés à comparer ce que nous avons fait avec ce que nous avons dû faire ; c'est alors que la voix de la conscience reprendra sa force et son empire ; c'est alors que la volonté pure , qui naît du contentement de soi-même , et le regret amer de s'être avili , distingueront par des sentimens inépuisables le sort que chacun se sera préparé.

Plus je rentre en moi , plus je me consulte , et plus je lis ces mots écrits dans mon ame : Sois juste , et tu seras heureux. Il n'en est rien pourtant , à considérer l'état présent des choses ; le méchant prospère , et le juste reste opprimé. Voyez aussi quelle indignation s'allume en nous quand cette attente est frustrée ! La conscience s'élève et murmure contre son auteur ; elle lui crie en gémissant : Tu m'as trompé. Je t'ai trompé , téméraire ! et qui te l'a dit ? Ton ame est-elle anéantie ? As-tu cessé d'exister ? O Brutus ! ô mon fils ! ne souille point ta noble vie en la finissant ; ne laisse point ton espoir et ta gloire avec ton corps aux champs de Philippes. Pourquoi dis-tu : *La vertu n'est rien* , quand tu vas jouir du prix de la tienne ? Tu vas mourir , penses-tu ? non , tu vas

vivre, et c'est alors que je tiendrai tout ce que je t'ai promis.

---

## R A I S O N.

**L'**UNE des acquisitions de l'homme, et même des plus lentes, est la raison. L'homme apprend à voir des yeux de l'esprit, ainsi que des yeux du corps; mais le premier apprentissage est bien plus long que l'autre; parce que les rapports des objets intellectuels ne se mesurant pas comme l'étendue, ne se trouvent que par estimation, et que nos premiers besoins, nos besoins physiques, ne nous rendent pas l'examen de ces mêmes objets si intéressans. Il faut apprendre à voir deux objets à la fois; il faut apprendre à les comparer entre eux; il faut apprendre à comparer les objets en grand nombre, à remonter par degrés aux causes, à les suivre dans leurs effets; il faut avoir combiné des infinités de rapports pour acquérir des idées de convenance, de proportion, d'harmonie et d'ordre. L'homme qui, privé du secours de ses semblables, et sans cesse occupé de pourvoir à ses besoins, est réduit en toute chose à la seule marche de ses propres idées, il

fait un progrès bien lent de ce côté-là : il vieillit et meurt avant d'être sorti de l'enfance de la raison.

I A

ENTENDEMENT DE L'HOMME.

**O**N connoît, ou l'on peut connoître le premier point d'où part chacun de nous pour arriver au degré commun de l'entendement ; mais qui est-ce qui connoît l'autre extrémité ? Chacun avance plus ou moins selon son génie ; son goût, ses besoins, ses talens, son zèle, et les occasions qu'il y a de s'y livrer. Je ne sache pas qu'aucun philosophe ait encore été assez hardi pour dire : voilà le terme où l'homme peut parvenir, et qu'il ne sauroit passer. Nous ignorons ce que notre nature nous permet d'être ; nul de nous n'a mesuré la distance qui peut se trouver entre un homme et un autre homme. Quelle est l'âme basse que cette idée n'échauffe jamais, et qui ne se dit pas quelquefois dans son orgueil : Combien j'en ai déjà passés ! combien j'en puis encore atteindre ! pourquoi mon égal irait-il plus loin que moi ?

## GRANDEUR DE L'HOMME.

L'HOMME est le maître de la terre qu'il habite; car non-seulement il dompte tous les animaux, non-seulement il dispose des éléments par son industrie; mais lui seul sur la terre en sait disposer, et il s'approprie encore par la contemplation, les astres mêmes dont il ne peut approcher. Qu'on me montre un autre animal sur la terre qui sache faire usage du feu, et qui sache admirer le soleil. Quoi! je puis observer, connoître les êtres et leurs rapports; je puis sentir ce que c'est qu'ordre, beauté, vertu; je puis contempler l'univers, m'élever à la main qui le gouverne; je puis aimer le bien, le faire, et je me comparerois aux bêtes? Ame abjecte, c'est ta triste philosophie qui te rend semblable à elles, ou plutôt tu veux en vain t'avilir; ton génie dépose contre tes principes, ton cœur bienfaisant dément ta doctrine, et l'abus même de tes facultés prouve leur excellence en dépit de toi.

## FOIBLESSE DE L'HOMME.

QUAND on dit que l'homme est foible, que veut-on dire ? Ce mot de foiblesse indique un rapport, un rapport de l'être auquel on l'applique. Celui dont la force passe les besoins, fût-il un insecte, un ver, est un être fort ; celui dont les besoins passent la force, fût-il un éléphant, un lion ; fût-il un conquérant, un héros ; fût-il un Dieu, c'est un être foible. L'ange rebelle qui méconnoit sa nature, étoit plus foible que l'heureux mortel qui vit en paix selon la sienne. L'homme est très-fort quand il se contente d'être ce qu'il est : il est très-foible quand il veut s'élever au-dessus de l'humanité. N'allez donc pas vous figurer qu'en étendant vos facultés, vous étendez vos forces ; vous les diminuez, au contraire, si votre orgueil s'étend plus qu'elles. Mesurons le rayon de notre sphère, et restons au centre, comme l'insecte au milieu de sa toile : nous nous suffirons toujours à nous-mêmes, et nous n'aurons point à nous plaindre de notre foiblesse ; car nous ne la sentirons jamais.



## S A G E S S E H U M A I N E.

**L**E grand défaut de la sagesse humaine, même de celle qui n'a que la vertu pour objet, est un excès de confiance qui nous fait juger de l'avenir par le présent, et par un moment de la vie entière. On se sent ferme un instant, et l'on compte n'être jamais ébranlé. Plein d'un orgueil que l'expérience confond tous les jours, on croit n'avoir plus à craindre un piège une fois évité. Le modeste langage de la vaillance est, *Je fus brave un tel jour* ; mais celui qui dit, *Je suis brave*, ne sait ce qu'il sera demain, et tenant pour sienne une valeur qu'il ne s'est pas donnée, il mérite de la perdre au moment de s'en servir.

Que tous nos projets doivent être ridicules, que tous nos raisonnemens doivent être insensés devant l'Être pour qui les temps n'ont point de successions, ni les lieux de distances ! Nous comptons pour rien ce qui est loin de nous, nous ne voyons que ce qui nous touche : quand nous aurons changé de lieu, nos jugemens seront tout

contraires , et ne seront pas mieux fondés. Nous réglons l'avenir sur ce qui nous convient aujourd'hui , sans savoir s'il nous conviendra demain ; nous jugeons de nous comme étant toujours les mêmes , et nous changeons tous les jours. Qui sait si nous aimerons ce que nous aimons , si nous voudrons ce que nous voulons , si nous serons ce que nous sommes , si les objets étrangers et les altérations de nos corps n'auront pas autrement modifié nos ames , et si nous ne trouverons pas notre misère dans ce que nous aurons arrangé pour notre bonheur ? Montrez-moi la règle de la sagesse humaine , et je vais la prendre pour guide ; mais si la meilleure leçon est de nous apprendre à nous défier d'elle , recourons à celle qui ne trompe point , et faisons ce qu'elle nous inspire.

#### H O M M E S A U V A G E .

**L**ES désirs de l'homme sauvage ne passent pas ses besoins physiques : les seuls biens qu'il connoisse dans l'univers sont la nourriture , une femme et le repos ; et les seuls maux qu'il craigne sont la douleur et non la

mort ; car jamais l'animal ne saura ce que c'est que mourir ; et la connoissance de la mort et de ses terreurs , est une des premières acquisitions que l'homme ait faites en s'éloignant de la condition animale.

Seul , oisif , et toujours voisin du danger , l'homme sauvage doit aimer à dormir , et avoir le sommeil léger comme les animaux qui , pensant peu , dorment pour ainsi-dire tout le tems qu'ils ne pensent point. Sa propre conservation faisant presque son unique soin , ses facultés les plus exercées doivent être celles qui ont pour objet principal l'attaque et la défense , soit pour subjuguier sa proie , soit pour se garantir d'être celle d'un autre animal : au contraire , les organes qui ne se perfectionnent que par la mollesse et la sensualité , doivent rester dans un état de grossièreté , qui exclut en lui toute espèce de délicatesse ; et ses sens se trouvant partagés sur ce point , il aura le toucher et le goût d'une rudesse extrême , la vue , l'ouïe et l'odorat de la plus grande subtilité. Tel est l'état animal en général , et c'est aussi , selon le rapport des voyageurs , celui de la plûpart des peuples sauvages.

Le corps de l'homme sauvage étant le seul instrument qu'il connoisse , il l'emploie

à divers usages , dont par le défaut d'exercice les nôtres sont incapables ; et c'est notre industrie qui nous ôte la force et l'agilité que la nécessité oblige d'acquérir. S'il avoit eû une hache , son poignet romproit-il de si fortes branches ? S'il avoit eû une fronde , lanceroit-il de la main une pierre avec tant de roideur ? S'il avoit eû une échelle , grimperoit-il si légèrement sur un arbre ? S'il avoit eû un cheval , seroit-il si vite à la course ? Laissez à l'homme civilisé le tems de rassembler toutes ses machines autour de lui ; on ne peut douter qu'il ne surmonte facilement l'homme sauvage : mais si vous voulez voir un combat plus inégal encore , mettez-les nuds et désarmés vis-à-vis l'un de l'autre ; et vous connoîtrez bientôt quel est l'avantage d'avoir sans cesse toutes ses forces à sa disposition , d'être toujours prêt à tout évènement , et de se porter , pour ainsi-dire , toujours tout entier avec soi.

Il y a deux sortes d'hommes dont les corps sont dans un exercice continuel , et qui sûrement songent aussi peu les uns que les autres à cultiver leur ame , savoir , les paysans et les sauvages. Les premiers sont rustiques , grossiers , mal-adroits ; les autres connus

par leur grand sens , le sont encore par la subtilité de leur esprit : généralement il n'y a rien de plus lourd qu'un paysan , ni rien de plus fin qu'un sauvage. D'où vient cette différence ? C'est que le premier faisant toujours ce qu'on lui commande , ou ce qu'il a vu faire à son père , ou ce qu'il a fait lui-même dès sa jeunesse , ne va jamais que par routine ; et dans sa vie presque automate , l'habitude et l'obéissance lui tiennent lieu de raison.

Pour le sauvage , c'est une autre chose ; n'étant attaché à aucun lieu , n'ayant point de tâche prescrite , n'obéissant à personne , sans autre loi que sa volonté , il est forcé de raisonner à chaque action de sa vie ; il ne fait pas un mouvement , pas un pas , sans en avoir d'avance envisagé les suites. Ainsi , plus son corps s'exerce , plus son esprit s'éclaire ; sa force et sa raison croissent à la fois , et s'étendent l'une par l'autre.

#### H O M M E C I V I L .

**L**E passage de l'état de nature à l'état civil a produit dans l'homme un changement très-

remarquable , en substituant dans sa conduite la justice à l'instinct , et donnant à ses actions la moralité qui leur manquoit auparavant. C'est alors seulement que la voix du devoir succédant à l'impulsion physique , et le droit à l'appétit, l'homme qui jusques-là n'avoit regardé que lui-même , se voit forcé d'agir sur d'autres principes , et de consulter sa raison avant d'écouter ses penchans. Quoiqu'il se prive dans cet état de plusieurs avantages qu'il tient de la nature , il en regagne de si grands , ses facultés s'exercent et se développent , ses idées s'étendent , ses sentimens s'ennoblissent , son ame toute entière s'élève à tel point , que si les abus de cette nouvelle condition ne le dégradent souvent au-dessous de celle dont il est sorti , il devrait bénir sans cesse l'instant heureux qui l'en arracha pour jamais , et qui d'un animal stupide et borné , fit un être intelligent et un homme.

Où est l'homme de bien qui ne doit rien à son pays ? Quoiqu'il soit , il lui doit ce qu'il y a de plus précieux pour l'homme , la moralité de ses actions et l'amour de la vertu. Né dans le fond d'un bois , il eût vécu plus heureux et plus libre ; mais n'ayant rien à combattre pour suivre ses penchans ,

il eût été bon sans mérite , il n'eût point été vertueux , et maintenant il sait l'être malgré ses passions. La seule apparence de l'ordre le porte à le connoître et à l'aimer. Le bien public , qui ne sert que de prétexte aux autres , est pour lui seul un motif réel. Il apprend à se combattre et à se vaincre , à sacrifier son intérêt à l'intérêt commun. Il n'est pas vrai qu'il ne tire aucun profit des lois ; elles lui donnent le courage d'être juste , même parmi les méchans. Il n'est pas vrai qu'elles ne l'ont pas rendu libre , elles lui ont appris à régner sur lui.

Celui qui mange dans l'oisiveté ce qu'il n'a pas gagné lui-même , le vole , et un rentier que l'état paye pour ne rien faire ne diffère guère , à mes yeux , d'un brigand qui vit aux dépens des passans. Hors de la société , l'homme isolé ne devant rien à personne , a droit de vivre comme il lui plaît ; mais dans la société où il vit nécessairement aux dépens des autres , il leur doit en travail le prix de son entretien ; cela est sans exception. Travailler est donc un devoir indispensable à l'homme social. Riche ou pauvre , puissant ou foible , tout citoyen oisif est un frippon.

L'homme et le citoyen , quel qu'il soit ,

n'a d'autre bien à mettre dans la société que lui-même , tous les autres biens y sont malgré lui et quand un homme est riche , ou il ne jouit pas de sa richesse , ou le public en jouit aussi. Dans le premier cas , il vole aux autres ce dont il se prive ; et dans le second il ne leur donne rien. Ainsi la dette sociale lui reste toute entière , tant qu'il ne paye que de son bien.

---

*D I F F É R E N C E de l'homme policé  
et de l'homme sauvage.*

L'HOMME sauvage et l'homme policé diffèrent tellement par le fond du cœur et des inclinations , que ce qui fait le bonheur suprême de l'un , réduiroit l'autre au désespoir. Le premier ne respire que le repos et la liberté , il ne veut que vivre et rester oisif , et l'ataraxie même du stoïcien n'approche pas de sa profonde indifférence pour tout autre objet. Au contraire , le citoyen toujours actif sue , s'agite et se tourmente sans cesse pour chercher des occupations encore plus laborieuses : il travaille jusqu'à la mort , il y court même pour se mettre en état de vivre , ou renonce à la vie pour ac-



quérir l'immortalité. Il fait sa cour aux grands qu'il hait, et aux riches qu'il méprise ; il n'épargne rien pour obtenir l'honneur de les servir ; il se vante orgueilleusement de sa bassesse et de leur protection ; et fier de son esclavage, il parle avec dédain de ceux qui n'ont pas l'honneur de le partager. Quel spectacle pour un Caraïbe que les travaux pénibles et enviés d'un ministre Européen ! Combien de morts cruelles ne préféreroit pas cet indolent sauvage à l'horreur d'une pareille vie, qui souvent n'est pas même adoucie par le plaisir de bien faire ?

Le sauvage vit en lui-même ; l'homme social toujours hors de lui, ne sait vivre que dans l'opinion des autres ; et c'est pour ainsi dire, de leur seul jugement qu'il tire le sentiment de sa propre existence. De là vient que, demandant toujours aux autres ce que nous sommes, et n'osant jamais nous interroger là-dessus nous-mêmes, au milieu de tant de philosophie, d'humanité, de politesse et de maximes sublimes, nous n'avons qu'un extérieur trompeur et frivole, de l'honneur sans vertu, de la raison sans sagesse, du plaisir sans bonheur.

L'homme sauvage, quand il a dîné, est

en paix avec toute la nature , et l'ami de tous ses semblables. S'agit-il quelquefois de disputer son repas ? il n'en vient jamais aux coups sans avoir auparavant comparé la difficulté de vaincre avec celle de trouver ailleurs sa subsistance ; et comme l'orgueil ne se mêle pas du combat , il se termine par quelques coups de poings ; le vainqueur mange , le vaincu va chercher fortune , et tout est pacifié. Mais chez l'homme en société , ce sont bien d'autres affaires ; il s'agit premièrement de pourvoir au nécessaire et puis au superflu ; ensuite viennent les délices , et puis les immenses richesses , et puis des sujets , et puis des esclaves ; il n'a pas un moment de relâche. Ce qu'il y a de plus singulier , c'est que moins les besoins sont naturels et pressans , plus les passions augmentent , et qui pis est , le pouvoir de les satisfaire ; de sorte qu'après de longues prospérités , après avoir englouti bien des trésors et désolé bien des hommes , mon héros finira par tout égorger , jusqu'à ce qu'il soit l'unique maître de l'univers. Tel est en abrégé le tableau moral , sinon de la vie humaine , au moins des prétentions secrètes du cœur de tout homme civilisé.

L' H O M M E C O M P A R É  
A L' A N I M A L.

J E ne vois dans tout animal qu'une machine ingénieuse, à qui la nature a donné des sens pour se remonter elle-même, et pour se garantir jusqu'à un certain point de tout ce qui tend à la détruire ou à la déranger. J'apperçois précisément les mêmes choses dans la machine humaine, avec cette différence que la nature seule fait tout dans les opérations de la bête, au lieu que l'homme concourt aux siennes, en qualité d'agent libre. L'un choisit ou rejette par instinct, et l'autre par un acte de liberté; ce qui fait que la bête ne peut s'écarter de la règle qui lui est prescrite, même quand il lui seroit avantageux de le faire, et que l'homme s'en écarte souvent à son préjudice. C'est ainsi qu'un pigeon mourroit de faim près d'un bassin rempli de viandes, et un chat sur un tas de fruits ou de grains, quoique l'un et l'autre pussent très-bien se nourrir de l'aliment qu'ils dédaignent, s'ils s'étoient avisés d'en essayer :

c'est ainsi que les hommes dissolus se livrent à des excès, qui leur causent la fièvre et la mort, parce que l'esprit déprave les sens, et que la volonté parle encore quand la nature se tait.

Tout animal a des idées, puisqu'il a des sens; il combine même ses idées jusqu'à un certain point, et l'homme ne diffère à cet égard de la bête que du plus au moins. Quelques philosophes ont même avancé qu'il y a plus de différence de tel homme à tel homme, que de tel homme à telle bête; ce n'est donc pas tant l'entendement qui fait parmi les animaux la distinction spécifique de l'homme, que sa qualité d'agent libre. La nature commande à tout animal, et la bête obéit. L'homme éprouve la même impression, mais il se reconnoît libre d'acquiescer ou de résister; et c'est sur-tout dans la confiance de cette liberté que se montre la spiritualité de son ame: car la physique explique en quelque manière le mécanisme des sens, et la formation des idées; mais dans la puissance de vouloir, ou plutôt de choisir, et dans le sentiment de cette puissance, on ne trouve que des actes purement spirituels, dont on n'explique rien par les lois de la mécanique.

Mais quand les difficultés qui environnent toutes ces questions , laisseroient quelque lieu de disputer sur cette différence de l'homme et de l'animal , il y a une autre qualité très-spécifique qui les distingue , et sur laquelle il ne peut y avoir de contestation , c'est la faculté de se perfectionner , faculté qui , à l'aide des circonstances , développe successivement toutes les autres , et réside parmi nous tant dans l'espèce que dans l'individu , au lieu qu'un animal est , au bout de quelques mois , ce qu'il sera toute sa vie ; et son espèce , au bout de mille ans , ce qu'elle étoit la première année de ces mille ans. Pourquoi l'homme seul est-il sujet à devenir imbécille ? N'est-ce point qu'il retourne ainsi dans son état primitif , et que , tandis que la bête , qui n'a rien acquis et qui n'a rien non plus à perdre , reste toujours avec son instinct , l'homme rependant par la vicillesse ou d'autres accidens , tout ce que la *perfectibilité* lui avoit fait acquérir , retombe ainsi plus bas que la bête même.

## F E M M E.

LA femme est faite spécialement pour plaire à l'homme : si l'homme doit lui plaire à son tour, c'est d'une nécessité moins directe : son mérite est dans sa puissance, il plaît par cela seul qu'il est fort. Ce n'est pas ici la loi de l'amour, j'en conviens, mais c'est celle de la nature, antérieure à l'amour même.

La rigidité des devoirs relatifs des deux sexes, n'est, ni ne peut être le même. Quand la femme se plaint là-dessus de l'injuste inégalité qu'y met l'homme, elle a tort ; cette inégalité n'est point une institution humaine, ou du moins elle n'est point l'ouvrage du préjugé, mais de la raison : c'est à celui des deux que la nature a chargé du dépôt des enfans, d'en répondre à l'autre. Sans doute il n'est permis à personne de violer sa foi, et tout mari infidèle qui prive sa femme du seul prix des austères devoirs de son sexe, est un homme injuste et barbare ; mais la femme infidelle fait plus ; elle dissout la famille et brise tous les liens de la nature. En donnant à l'homme des

enfans qui ne sont pas à lui, elle trahit les uns et les autres, elle joint la perfidie à l'infidélité. J'ai peine à voir quel désordre et quel crime ne tient pas à celui-là. S'il est un état affreux au monde, c'est celui d'un malheureux père, qui, sans confiance en sa femme, n'ose se livrer aux plus doux sentimens de son cœur; qui doute, en embrassant son enfant, s'il n'embrasse point l'enfant d'un autre, le gage de son deshonneur, le ravisseur du bien de ses propres enfans. Qu'est-ce alors que la famille, si ce n'est une société d'ennemis secrets qu'une femme coupable arme l'un contre l'autre, en le forçant de feindre et de s'entr'aimer.

Les anciens avoient en général un très-grand respect pour les femmes; mais ils marquoient ce respect en craignant de les exposer au jugement du public, et croyoient honorer leur modestie en se taisant sur leurs autres vertus. Ils avoient pour maximes, que le pays où les mœurs étoient les plus pures, étoit celui où on parloit le moins des femmes, et que la femme la plus honnête étoit celle dont on parloit le moins. C'est sur ce principe qu'un Spartiate entendant un étranger faire de magnifiques éloges d'une dame de sa connoissance, l'interrompt en colère:

Ne cesseras-tu point , lui dit-il , de médire d'une femme de bien ? De là venoit encore que , dans leurs comédies , les rôles d'amoureuses et de filles à marier ne représentoient jamais que des esclaves ou des filles publiques. Ils avoient une telle idée de la modestie du sexe , qu'ils auroient cru manquer aux égards qu'ils lui devoient de mettre une honnête fille sur la scène , seulement en représentation. En un mot , l'image du vice à découvert les choquoit moins que celle de la pudeur offensée.

Chez nous , au contraire , la femme la plus estimée est celle qui fait le plus de bruit , de qui on parle le plus ; qu'on voit le plus dans le monde ; chez qui l'on dîne le plus souvent ; qui donne le plus impérieusement le ton ; qui juge , tranche , décide , prononce , assigne aux talens , aux mérites , aux vertus leurs degrés et leurs places ; et dont les humbles savans mendient le plus bassement la faveur. Sur la scène , c'est pis encore. Au fond , dans le monde elles ne savent rien , quoiqu'elles jugent de tout ; mais au théâtre , savantes du savoir des hommes , philosophes , grâce aux auteurs , elles écrasent notre sexe de ses propres talens ; et les imbécilles spectateurs vont bonnement



apprendre des femmes ce qu'ils ont pris soin de leur dicter. Tout cela dans le vrai, c'est se moquer d'elles, c'est les taxer d'une vanité puérile; et je ne doute pas que les plus sages n'en soient indignées. Parcourez la plupart des pièces modernes, c'est toujours une femme qui sait tout, qui apprend tout aux hommes; c'est toujours la dame de cour qui fait dire le catéchisme au petit Jean de Saintré. Un enfant ne sauroit se nourrir de son pain, s'il n'est coupé par sa gouvernante. Voilà l'image de ce qui se passe aux nouvelles pièces. La bonne est sur le théâtre, et les enfans sont dans le parterre.

La première et la plus importante qualité d'une femme est la douceur: faite pour obéir à un être aussi imparfait que l'homme, souvent si plein de vices, et toujours si plein de défauts, elle doit apprendre de bonne heure à souffrir même l'injustice, et à supporter les torts d'un mari sans se plaindre. Ce n'est pas pour lui, c'est pour elle qu'elle doit être douce: l'aigreur et l'opiniâtreté des femmes ne font jamais qu'augmenter leurs maux et les mauvais procédés des maris; ils sentent que ce n'est pas avec ces armes-là qu'elles doivent les vaincre. Le ciel ne les fit point insinuanes et persuasives, pour

devenir acariâtres ; il ne les fit point foibles pour être impérieuses ; il ne leur donna point une voix si douce , pour dire des injures ; il ne leur fit point des traits si délicats pour les défigurer par la colère. Quand elles se fâchent , elles s'oublient ; elles ont souvent raison de se plaindre , mais elles ont toujours tort de gronder. Chacun doit garder le ton de son sexe ; un mari trop doux peut rendre une femme impertinente ; mais , à moins qu'un homme ne soit un monstre , la douceur d'une femme le ramène , et triomphe de lui tôt ou tard.

La femme a tout contre elle , nos défauts , sa timidité , sa foiblesse ; elle n'a pour elle que son art et sa beauté. N'est-il pas juste qu'elle cultive l'un et l'autre ? Mais la beauté n'est pas générale ; elle périt par mille accidens ; elle passe avec les années , l'habitude en détruit l'effet. L'esprit seul est la véritable ressource du sexe ; non ce sot esprit auquel on donne tant de prix dans le monde , et qui ne sert à rien pour rendre la vie heureuse ; mais l'esprit de son état , l'art de tirer parti du nôtre , et de se prévaloir de nos propres avantages.

Les femmes ont la langue flexible , elles parlent plutôt , plus aisément et plus agréa-

blement que les hommes : on les accuse aussi de parler davantage ; cela doit être , et je changerois volontiers ce reproche en éloge. La bouche et les yeux ont chez elles la même activité , et par la même raison. L'homme dit ce qu'il sait , la femme dit ce qui plaît : l'un pour parler a besoin de connoissance , et l'autre de goût ; l'un doit avoir pour objet principal les choses utiles , l'autre les agréables. Leurs discours ne doivent avoir de formes communes que celles de la vérité.

Les femmes ne sont pas faites pour courir ; quand elles fuient , c'est pour être atteintes. La course n'est pas la seule chose qu'elles fassent mal-adroitement ; mais c'est la seule qu'elles fassent de mauvaise grace : leurs coudes en arrière et collés contre leur corps , leur donnent une attitude risible , et les hauts talons sur lesquelles elles sont juchées , les font paroître autant de sauterelles qui voudroient courir sans sauter.

Consultez le goût des femmes dans les choses physiques et qui tiennent au jugement des sens , celui des hommes dans les choses morales , et qui dépendent plus de l'entendement. Quand les femmes seront ce qu'elles doivent être , elles se borneront

aux choses de leur compétence, et jugeront toujours bien; mais depuis qu'elles se sont établi les arbitres de la littérature, depuis qu'elles se sont mises à juger les livres, et à en faire à toute force, elles ne se connoissent plus à rien. Les auteurs qui consultent les savantes sur leurs ouvrages, sont toujours sûrs d'être mal conseillés; les galans qui les consultent sur les parures, sont toujours ridiculement mis.

La recherche des vérités abstraites et spéculatives, des principes, des axiomes dans les sciences, tout ce qui tend à généraliser les idées n'est point du ressort des femmes; leurs études doivent se rapporter toutes à la pratique; c'est à elles à faire l'application des principes que l'homme a trouvés; et c'est à elles de faire les observations qui mènent l'homme à l'établissement des principes. Toutes les réflexions des femmes, en ce qui ne tient pas immédiatement à leurs devoirs, doivent tendre à l'étude des hommes ou aux connoissances agréables qui n'ont que le goût pour objet: car, quant aux ouvrages de génie, ils passent leur portée; elles n'ont pas non plus assez de justesse et d'attention pour réussir aux sciences exactes, et quant aux

connoissances physiques c'est à celui des deux qui est le plus agissant, le plus allant; qui voit le plus d'objets, c'est à celui qui a le plus de force, et qui l'exerce davantage, à juger des rapports des êtres sensibles et des lois de la nature. La femme qui est foible et qui ne voit rien au dehors, apprécie et juge les mobiles qu'elle peut mettre en œuvre pour suppléer à sa foiblesse, et ces mobiles sont les passions de l'homme. Sa mécanique à elle est plus forte que la nôtre, tous ses leviers vont ébranler le cœur humain. Tout ce que son sexe ne peut faire par lui-même et qui lui est nécessaire ou agréable, il faut qu'il ait l'art de le faire vouloir: il faut donc qu'elle étudie à fond l'esprit de l'homme, non par abstraction l'esprit de l'homme en général, mais l'esprit des hommes qui l'entourent, l'esprit des hommes auxquels elle est assujettie, soit par la loi, soit par l'opinion. Il faut qu'elle apprenne à pénétrer leurs sentimens par leurs discours, par leurs actions, par leurs regards, par leurs gestes. Il faut que, par ses discours, par ses actions, par ses regards, par ses gestes, elle sache leur donner les sentimens qu'il lui plaît, sans même paroître y songer. Ils philosophe

phéront mieux qu'elle sur le cœur humain ; mais elle lira mieux qu'eux dans le cœur des hommes. C'est aux femmes à trouver , pour ainsi-dire , la morale expérimentale , à nous à la réduire en système. La femme a plus d'esprit , et l'homme plus de génie ; la femme observe , et l'homme raisonne ; de ce concours résultent la lumière la plus claire et la science la plus complète que puisse acquérir de lui-même l'esprit humain ; la plus sûre connoissance , en un mot , de soi et des autres qui soit à la portée de notre espèce.

Le monde est le livre des femmes ; quand elles y lisent mal , c'est leur faute , ou quelque passion les aveugle.

La raison des femmes est une raison pratique qui leur fait trouver très-habilement les moyens d'arriver à une fin connue , mais qui ne leur fait pas trouver cette fin.

Les femmes ont le jugement plutôt formé que les hommes : étant sur la défensive presque dès leur enfance , et chargées d'un dépôt difficile à garder , le bien et le mal leur sont nécessairement plutôt connus.

Si la raison d'ordinaire est plus foible et s'éteint plutôt chez les femmes , elle est aussi plutôt formée , comme un frêle tournesol croît et meurt avant un chêne.

La présence d'esprit, la pénétration, les observations fines, sont la science des femmes; l'habileté de s'en prévaloir est leur talent.

Les femmes sont fausses, nous dit-on; elles le deviennent. Le don qui leur est propre est l'adresse et non pas la fausseté; dans les vrais penchans de leur sexe, même en mentant, elles ne sont point fausses. Pourquoi consultez-vous leur bouche, quand ce n'est pas elle qui doit parler? Consultez leurs yeux, leur teint, leur respiration, leur air craintif, leur molle résistance: voilà le langage que la nature leur donne pour vous répondre. La bouche dit toujours non, et doit le dire, mais l'accent qu'elle y joint, n'est pas toujours le même; et cet accent ne sait point mentir.

L'éducation des femmes doit être relative aux hommes. Leur plaire, leur être utiles, se faire aimer et honorer d'eux; les élever jeunes, les soigner grands, les conseiller, les consoler, leur rendre la vie agréable et douce, voilà les devoirs des femmes dans tous les temps, et ce qu'on doit leur apprendre dès leur enfance.

L'ascendant que les femmes ont sur les hommes, n'est pas un mal en soi, c'est un



présent que leur a fait la nature pour le bonheur du genre humain : mieux dirigé, il pourroit produire autant de bien qu'il fait de mal aujourd'hui. On ne sent point assez quels avantages naîtroient dans la société d'une meilleure éducation donnée à cette moitié du genre humain, qui gouverne l'autre. Les hommes seront toujours ce qu'il plaira aux femmes ; si vous voulez donc qu'ils deviennent grands et vertueux, apprenez aux femmes ce que c'est que grandeur d'ame et vertu.

L'empire des femmes sur les hommes n'est point à elles, parce que les hommes l'ont voulu, mais parce qu'ainsi le veut la nature : il étoit à elles avant qu'elles parussent l'avoir. Ce même Hercule qui crut faire violence aux cinquante filles de Thespius, fut pourtant contraint de filer près d'Onphale ; et le fort Samson n'étoit pas si fort que Dalila. Cet empire est aux femmes et ne peut leur être ôté, même quand elles en abusent : si jamais elles pouvoient le perdre, il y a long-tems qu'elles l'auroient perdu.

Il est certain que les femmes seules pourroient ramener l'honneur et la probité parmi nous ; mais elles dédaignent des mains de la vertu, un empire qu'elles ne veulent devoir qu'à leurs charmes.



Que de grandes choses on feroit avec le désir d'être estimé des femmes, si l'on savoit mettre en œuvre ce ressort ! Malheur au siècle où les femmes perdent leur ascendant, et où leurs jugemens ne font plus rien aux hommes ! C'est le dernier degré de la dépravation. Tous les peuples qui ont eu des mœurs, ont respecté les femmes. Voyez Sparte, voyez les Germains, voyez Rome, Rome le siège de la gloire et de la vertu, si jamais elles en eurent un sur la terre. C'est-là que les femmes honoroient les exploits des grands généraux, qu'elles pleuroient publiquement les pères de la patrie, que leurs vœux ou leurs deuil étoient consacrés comme le plus solennel jugement de la république. Toutes les grandes révolutions y vinrent des femmes : par une femme Rome acquit la liberté ; par une femme les Plébéïens obtinrent le consulat ; par une femme finit la tyrannie des Décemvirs ; par les femmes Rome assiégée fut sauvée des mains d'un proscrit. Galans Français, qu'eussiez-vous dit en voyant passer cette procession, si ridicule à vos yeux moqueurs ? Vous l'eussiez accompagnée de vos huées. Que nous voyons d'un œil différent les mêmes objets ! et peut-être avons-nous tous raison. Formez ce cortège de belles

dames françaises, je n'en connois point de plus indécent; mais composez-le de Romaines, vous aurez tous les yeux des Volsques, et le cœur de Coriolan.

Femmes! Femmes! objets chers et funestes, que la nature orna pour notre supplice, qui punissez quand on vous brave, qui poursuivez quand on vous craint, dont la haine et l'amour sont également nuisibles, et qu'on ne peut ni rechercher ni fuir impunément! Beauté, charme, attrait, sympathie, être ou chimère inconcevable, abyme de douleurs et de voluptés! Beauté, plus terrible aux mortels que l'élément où l'on t'a fait naître, malheureux qui se livre à ton calme trompeur! C'est toi qui produis les tempêtes qui tourmentent le genre humain.

### F I L L E S .

LES filles doivent être vigilantes et laborieuses; ce n'est pas tout; elles doivent être gênées de bonne heure. Ce malheur, si c'en est un pour elles, est inséparable de leur sexe, et jamais elles ne s'en délivrent que pour en souffrir de bien cruels. Elles seront, toute leur vie, asservies à la gêne la plus con-

tinuelle et la plus sévère, qui est celle des bienséances : il faut les exercer à la contrainte, afin qu'elle ne leur coûte jamais rien ; à dompter toutes leurs fantaisies, pour les soumettre aux volontés d'autrui.

Une petite fille qui aimera sa mère ou sa mie, travaillera tout le jour à ses côtés sans ennui : le babil seul la dédommagera de toute sa gêne. Mais si celle qui la gouverne lui est insupportable, elle prendra dans le même dégoût tout ce qu'elle fera sous ses yeux. Il est très-difficile que celles qui ne se plaisent pas avec leurs mères plus qu'avec personne au monde, puissent un jour tourner à bien : mais pour juger de leurs vrais sentimens, il faut les étudier, et non pas se fier à ce qu'elles disent ; car elles sont flatteuses, dissimulées, et savent de bonne heure se déguiser.

La première chose que remarquent en grandissant les jeunes personnes, c'est que tous les agrémens de la parure ne leur suffisent point, si elles n'en ont qui soient à elles. On ne peut jamais se donner la beauté, et l'on n'est pas si-tôt en état d'acquérir la coquetterie ; mais on peut déjà chercher à donner un tour agréable à ses gestes, un accent flatteur à sa voix ; à composer son maintien, à marcher avec légèreté, à prendre des attitudes gracieuses et

à choisir par-tout ses avantages. La voix s'étend, s'affermit et prend du timbre ; les bras se développent, la démarche s'assure, et l'on s'apperçoit que, de quelque manière qu'on soit mise, il y a un art de se faire regarder. Dès-lors il ne s'agit plus seulement d'aiguille et d'industrie : de nouveaux talens se présentent, et font déjà sentir leur utilité.

En France, les filles vivent dans des couvens, et les femmes courent le monde. Chez les anciens c'étoit tout le contraire : les filles avoient beaucoup de jeux et de fêtes publiques, les femmes vivoient retirées. Cet usage étoit plus raisonnable et maintenoit mieux les mœurs. Une sorte de coquetterie est permise aux filles à marier ; s'amuser est leur grande affaire. Les femmes ont d'autres soins chez elles, et n'ont plus de maris à chercher ; mais elles ne trouveroient pas leur compte à cette réforme, et malheureusement elles donnent le ton.

Il est indigne d'un homme d'honneur d'abuser de la simplicité d'une jeune fille, pour usurper en secret les mêmes libertés qu'elle peut souffrir devant tout le monde. Car on sait ce que la bienséance peut tolérer en public ; mais on ignore où s'arrête, dans l'ombre du mystère, celui qui se fait seul juge de ses fantaisies.

Voulez-vous inspirer l'amour des bonnes mœurs aux jeunes personnes ? Sans leur dire incessamment *soyez sages*, donnez-leur un grand intérêt à l'être ; faites-leur sentir tout le prix de la sagesse, et vous la leur ferez aimer. Il ne suffit pas de prendre cet intérêt au loin dans l'avenir : montrez-le-leur dans le moment même, dans les relations de leur âge, dans le caractère de leurs amans. Dépeignez-leur l'homme de bien, l'homme de mérite ; apprenez leur à le reconnoître, à l'aimer, et à l'aimer pour elles ; prouvez-leur qu'amies, femmes ou maîtresses, cet homme seul peut les rendre heureuses. Amenez la vertu par la raison : faites-leur sentir que l'empire de leur sexe et tous ses avantages ne tiennent pas seulement à sa bonne conduite, à ses mœurs, mais encore à celles des hommes ; qu'elles ont peu de prise sur des âmes viles et basses, et qu'on ne sait servir sa maîtresse que comme on sait servir la vertu. Soyez sûr qu'alors, en leur dépeignant les mœurs de nos jours, vous leur en inspirerez un dégoût sincère ; en leur montrant les gens à la mode, vous les leur ferez mépriser ; vous ne leur donnerez qu'éloignement pour leurs maximes, aversion pour leurs sentimens, dédain pour leurs vaines galanteries ; vous leur ferez

naître une ambition plus noble, celle de régner sur des âmes grandes et fortes, celle des femmes de Sparte, qui étoit de commander à des hommes.

Les femmes ne cessent de crier que nous les élevons pour être vaines et coquettes; que nous les amusons sans cesse à des puérités pour rester plus facilement les maîtres; elles s'en prennent à nous des défauts que nous leur reprochons. Quelle folie! et depuis quand sont-ce les hommes qui se mêlent de l'éducation des filles? Qui est-ce qui empêche les mères de les élever comme il leur plaît? Elles n'ont point de collèges: grand malheur! eh! plutôt à Dieu qu'il n'y en eût point pour les garçons! ils seroient plus sensément et plus honnêtement élevés. Force-t-on vos filles à perdre leur temps en niaiseries? Leur fait-on, malgré elles, passer la moitié de leur vie à leur toilette à votre exemple? Vous empêche-t-on de les instruire et faire instruire à votre gré? Est-ce notre faute si elles nous plaisent quand elles sont belles, si leurs minauderies nous séduisent, si l'art qu'elles apprennent de vous nous attire et nous flatte, si nous aimons à les voir mises avec goût, si nous leur laissons affiler à loisir les armes dont elles nous subjuguent? Eh! prenez le

parti de les élever comme des hommes ; ils y consentiront de bon cœur : plus elles voudront leur ressembler , moins elles les gouverneront ; et c'est alors qu'ils seront vraiment les maîtres.

A force d'interdire aux femmes le chant , la danse et tous les amusemens du monde , on les rend maussades , grondeuses , insupportables dans leurs maisons. Pour moi , je voudrois qu'une jeune Anglaise cultivât avec autant de soins les talens agréables pour plaire au mari qu'elle aura , qu'une jeune Albanoise les cultive pour le harem d'Ispahan. Les maris , dira-t-on , ne se soucient point trop de tous ces talens : vraiment je le crois , quand ces talens , loin d'être employés à leur plaire , ne servent que d'amorce pour attirer chez eux de jeunes impudens qui les déshonorent. Mais pensez-vous qu'une femme aimable et sage , ornée de pareils talens , et qui les consacrerait à l'amusement de son mari , n'ajouterait pas au bonheur de sa vie , et ne l'empêcherait pas , sortant de son cabinet la tête épuisée , d'aller chercher des récréations hors de chez lui ? Personne n'a-t-il vu d'heureuses familles ainsi réunies , où chacun sait fournir du sien aux amusemens communs ? Qu'il dise si la confiance et la

familiarité qui s'y joint, si l'innocence et la douceur des plaisirs qu'on y goûte, ne rachètent pas bien ce que les plaisirs publics ont de plus bruyant.

---

#### SOCIÉTÉ CONJUGALE.

**L**A relation sociale des sexes est admirable. De cette société résulte une personne morale, dont la femme est l'œil, et l'homme le bras; mais avec une telle dépendance l'un de l'autre, que c'est de l'homme que la femme apprend ce qu'il faut voir, et de la femme, que l'homme apprend ce qu'il faut faire. Si la femme pouvoit remonter aussi-bien que l'homme aux principes, et que l'homme eût aussi-bien qu'elle l'esprit des détails, toujours indépendans l'un de l'autre, ils vivroient dans une discorde éternelle, et leur société ne pourroit subsister. Mais dans l'harmonie qui règne entre eux, tout tend à la fin commune, on ne sait lequel met le plus du sien; chacun suit l'impulsion de l'autre; chacun obéit, et tous deux sont les maîtres.

L'empire de la femme est un empire de douceur, d'adresse et de complaisance; ses ordres sont des caresses, ses menaces sont



des pleurs. Elle doit régner dans la maison comme un ministre dans l'état, en se faisant commander ce qu'elle veut faire. En ce sens il est constant que les meilleurs ménages sont ceux où la femme a le plus d'autorité. Mais quand elle méconnoît la voix du chef, qu'elle veut usurper ses droits et commander elle-même, il ne résulte jamais de ce désordre que misère, scandale et déshonneur.

Je ne connois pour les deux sexes que deux classes réellement distinguées ; l'une de gens qui pensent, l'autre de gens qui ne pensent point, et cette différence vient presque uniquement de l'éducation. Un homme de la première de ces deux classes ne doit point s'allier dans l'autre ; car le plus grand charme de la société manque à la sienne, lorsqu'ayant une femme, il est réduit à penser seul. Les gens qui passent exactement la vie entière à travailler pour vivre, n'ont d'autre idée que celle de leur travail ou de leur intérêt, et tout leur esprit semble être au bout de leurs bras. Cette ignorance ne nuit ni à la probité ni aux mœurs ; souvent même elle y sert ; souvent on compose avec ses devoirs à force de réfléchir, et l'on finit par mettre un jargon

à la place des choses. La conscience est le plus éclairé des philosophes : on n'a pas besoin de savoir les offices de Cicéron , pour être homme de bien ; et la femme du monde la plus honnête sait peut-être le moins ce que c'est que l'honnêteté. Mais il n'est pas moins vrai qu'un esprit cultivé rend seul le commerce agréable , et c'est une triste chose pour un père de famille qui se plaît dans sa maison , d'être forcé de s'y renfermer en lui-même , et de ne pouvoir s'y faire entendre à personne.

D'ailleurs , comment une femme qui n'a nulle habitude de réfléchir , élèvera-t-elle ses enfans ? Comment discernera-t-elle ce qui leur convient ? Comment les disposera-t-elle aux vertus qu'elle ne connoit pas , au mérite dont elle n'a nulle idée ? Elle ne saura que les flatter ou les menacer , les rendre insolens ou craintifs ; elle en fera des singes maniérés ou d'étourdis polissons ; jamais de bons esprits ; ni des enfans aimables.

Il ne convient donc pas à un homme qui a de l'éducation , de prendre une femme qui n'en ait point , ni par conséquent dans un rang où l'on ne sauroit en avoir. Mais j'aimerois encore cent fois mieux une fille  
simple

simple et grossièrement élevée, qu'une fille savante et bel-esprit qui viendrait établir dans ma maison un tribunal de littérature dont elle se ferait la présidente. Une femme bel-esprit est le fléau de son mari, de ses enfans, de ses amis, de ses valets, de tout le monde. De la sublime élévation de son beau génie, elle dédaigne tous ses devoirs de femme, et commence par se faire homme à la manière de mademoiselle de l'Enclos. Au dehors elle est toujours ridicule et très-justement critiquée, parce qu'on ne peut manquer de l'être aussi-tôt qu'on sort de son état, et qu'on n'est point fait pour celui qu'on veut prendre. Toutes ces femmes à grands talens n'en imposent jamais qu'aux sots. On sait toujours quel est l'artiste ou l'ami qui tient la plume ou le pinceau quand elles travaillent. On sait quel est le discret homme de lettres qui leur dicte en secret leurs oracles. Toute cette charlatanerie est indigne d'une honnête femme. Quand elle auroit de vrais talens, sa prétention les aviliroit. Sa dignité est d'être ignorée; sa gloire est dans l'estime de son mari; ses plaisirs sont dans le bonheur de sa famille.

La grande beauté me paroît plutôt à fuir qu'à rechercher dans le mariage. La

beauté s'use promptement par la possession ; au bout de six semaines elle n'est plus rien pour le possesseur ; mais ses dangers durent autant qu'elle. A moins qu'une belle femme ne soit un ange , son mari est le plus malheureux des hommes ; et quand elle seroit un ange , comment empêchera-t-elle qu'il ne soit sans cesse entouré d'ennemis ? Si l'extrême laideur n'étoit pas dégoûtante , je la préférerois à l'extrême beauté ; car en peu de tems l'une et l'autre étant nulles pour le mari , la beauté devient un inconvénient , la laideur un avantage : mais la laideur qui produit le dégoût est le plus grand des malheurs ; ce sentiment , loin de s'effacer , augmente sans cesse et se tourne en haine. C'est un enfer qu'un pareil mariage ; il vaudroit mieux être morts qu'unis ainsi.

Desirez en tout la médiocrité , sans en excepter la beauté même. Une figure agréable et prévenante , qui n'inspire pas l'amour , mais la bienveillance , est ce que l'on doit préférer ; elle est sans préjudice pour le mari , et l'avantage tourne au profit commun. Les grâces ne s'usent pas comme la beauté ; elles ont de la vie , elles se renouvellent sans cesse ; et au bout de trente ans de mariage , une honnête femme avec des

grâces plaît à son mari comme le premier jour.

La diversité de fortune et d'état s'éclipse et se confond dans le mariage , elle ne fait rien au bonheur : mais celle d'humeur et de caractère demeure , et c'est par elle qu'on est heureux ou malheureux. L'enfant qui n'a de règle que l'amour , choisit mal ; le père qui n'a de règle que l'opinion , choisit plus mal encore.

Peut-on se faire un sort exclusif dans le mariage ? Les biens , les maux n'y sont-ils pas communs , malgré qu'on en ait , et les chagrins qu'on se donne l'un à l'autre , ne retombent-ils pas toujours sur celui qui les cause ?

La recette contre le refroidissement de l'amour dans le mariage , est simple et facile ; c'est de continuer d'être amans quand on est époux. Les nœuds qu'on veut trop serrer , rompent ; voilà ce qui arrive à celui du mariage , quand on veut lui donner plus de force qu'il n'en doit avoir. La fidélité qu'il impose aux deux époux , est le plus saint de tous les droits ; mais le pouvoir qu'il donne à chacun des deux sur l'autre , est de trop. La contrainte et l'amour vont mal ensemble , et le plaisir ne se commande

pas. Ce n'est pas tant la possession qui rassasie que l'assujettissement. Voulez-vous donc être l'amant de votre femme ? Qu'elle soit toujours votre maîtresse et la sienne. Soyez amans heureux , mais respectueux ; obtenez tout de l'amour sans rien exiger du devoir ; et que les moindres faveurs ne soient jamais pour vous des droits , mais des grâces : souvenez-vous toujours que même dans le mariage , le plaisir n'est légitime que quand le désir est partagé.

L'amour n'est pas toujours nécessaire pour former un heureux mariage. L'honnêteté , la vertu , de certaines convenances , moins de conditions et d'âges que de caractères et d'humeurs , suffisent entre deux époux ; ce qui n'empêche point qu'il ne résulte de cette union un attachement très-tendre , qui , pour n'être pas précisément de l'amour , n'en est pas moins doux et n'en est que plus durable. L'amour est accompagné d'une inquiétude continuelle de jalousie ou de privation , peu convenable au mariage , qui est un état de jouissance et de paix. On ne s'épouse pas pour penser uniquement l'un à l'autre , mais pour remplir conjointement les devoirs de la vie civile , gouverner prudemment sa maison , bien élever ses enfans.

Les amans ne voient jamais qu'eux , ne s'occupent incessamment que d'eux , et la seule chose qu'ils sachent faire , est de s'aimer. Ce n'est pas assez pour des époux qui ont tant d'autres soins à remplir.

Y a-t-il au monde un spectacle aussi touchant , aussi respectable que celui d'une mère de famille entourée de ses enfans , réglant les travaux de ses domestiques , procurant à son mari une vie heureuse , et gouvernant sagement sa maison ? C'est-là qu'elle se montre dans toute la dignité d'une honnête femme ; et c'est-là qu'elle inspire vraiment du respect , et que la beauté partage avec honneur les hommages rendus à la vertu. Une maison dont la maîtresse est absente , est un corps sans ame , qui bientôt tombe en corruption ; une femme hors de sa maison perd son plus grand lustre , et dépouillée de ses vrais ornemens , elle se montre avec indécence.

Ce n'est pas seulement l'intérêt des époux , mais la cause commune de tous les hommes , que la pureté du mariage ne soit point altérée. Chaque fois que deux époux s'unissent par un nœud solennel , il intervient un engagement tacite de tout le genre humain , de respecter ce lien sacré , d'honorer

en eux l'union conjugale ; et c'est , ce me semble , une raison très-forte contre les mariages clandestins , qui , n'offrant nul signe de cette union , exposent des cœurs innocens à brûler d'une flamme adultère. Le public est en quelque sorte garant d'une convention passée en sa présence , et l'on peut dire que l'honneur d'une femme pudique est sous la protection spéciale de tous les gens de bien. Ainsi quiconque ose la corrompre , péche premièrement , parce qu'il la fait pécher , et qu'on partage toujours les crimes qu'on fait commettre ; il péche encore directement lui-même , parce qu'il viole la foi publique et sacrée du mariage , sans lequel rien ne peut subsister dans l'ordre légitime des choses humaines.

Une femme vertueuse ne doit pas seulement mériter l'estime de son mari , mais l'obtenir ; s'il la blâme , elle est blâmable ; et fût-elle innocente , elle a tort si-tôt qu'elle est soupçonnée ; car les apparences mêmes sont au nombre de ses devoirs.

Pourquoi les femmes doivent-elles vivre retirées et séparées des hommes ? Feroissons-nous cette injure au sexe , de croire que ce soit par des raisons tirées de sa foiblesse , et seulement pour éviter le danger des ten-



tations ? Non, ces indignes craintes ne conviennent point à une femme de bien , à une mère de famille sans cesse environnée d'objets qui nourrissent en elle des sentimens d'honneur , et livrée aux plus respectables devoirs de la nature. Ce qui les sépare des hommes , c'est la nature elle-même qui leur prescrit des occupations différentes ; c'est cette douce et timide modestie qui , sans songer précisément à la chasteté , en est la plus sûre gardienne ; c'est cette réserve attentive et piquante , qui , nourrissant à la fois dans les cœurs des hommes et les desirs et le respect , sert , pour ainsi-dire , de coquetterie à la vertu. Voilà pourquoi les époux mêmes ne sont pas exceptés de la règle. Voilà pourquoi les femmes les plus honnêtes conservent en général le plus d'ascendant sur leurs maris , parce qu'à l'aide de cette sage et discrète réserve , sans caprice et sans refus , elles savent au sein de l'union la plus tendre , les maintenir à une certaine distance , et les empêcher de jamais se rassasier d'elles.

Quelque précaution qu'on puisse prendre , la jouissance use les plaisirs , et l'amour avant tous les autres. Mais quand l'amour a duré longtems , une douce habitude en

rempli le vide , et l'attrait de la confiance succède aux transports de la passion. Les enfans forment entre ceux qui leur ont donné l'être , une liaison non moins douce , et souvent plus forte que l'amour même.

Par plusieurs raisons tirées de la nature de la chose , le père doit commander dans la famille. Premièrement l'autorité ne doit pas être égale entre le père et la mère ; mais il faut que le gouvernement soit un , et que dans les partages d'avis il y ait une voix prépondérante , qui décide. 2<sup>o</sup>. Quelques légères que l'on veuille supposer les incommodités particulières à la femme , comme elles font toujours pour elle un intervalle d'inaction , c'est une raison suffisante pour l'exclure de cette primauté : car quand la balance est parfaitement égale , une paille suffit pour la faire pencher. De plus , le mari doit avoir inspection sur la conduite de sa femme , parce qu'il lui importe de s'assurer que les enfans , qu'il est forcé de reconnoître et de nourrir , n'appartiennent pas à d'autres qu'à lui. La femme qui n'a rien de semblable à craindre , n'a pas le même droit sur le mari. 3<sup>o</sup>. Les enfans doivent obéir au père , d'abord par nécessité , ensuite par reconnoissance ; après

avoir reçu de lui leurs besoins durant la moitié de leur vie, ils doivent consacrer l'autre à pourvoir aux siens. 4<sup>o</sup>. A l'égard des domestiques, ils lui doivent aussi leurs services en échange de l'entretien qu'il donne; sauf à rompre le marché dès qu'il cesse de leur convenir.

---

#### DEVOIR DES MÈRES.

**L**E devoir des femmes, de nourrir leurs enfans n'est pas douteux: mais on dispute si, dans le mépris qu'elles en font, il est égal pour les enfans d'être nourris de leur lait ou d'un autre? Je tiens cette question, dont les médecins sont les juges, pour décidée au souhait des femmes: et pour moi je penserois bien aussi qu'il vaut mieux que l'enfant suce le lait d'une nourrice en santé, que d'une mère gâtée, s'il avoit quelque nouveau mal à craindre du même sang dont il est formé.

Mais la question doit-elle s'envisager seulement par le côté physique, et l'enfant a-t-il moins besoin des soins d'une mère que de sa mammelle? D'autres femmes, des bêtes mêmes, pourront lui donner le lait

qu'elle lui refuse : la sollicitude maternelle ne se supplée point. Celle qui nourrit l'enfant d'un autre au lieu du sien est une mauvaise mère ; comment sera-t-elle une bonne nourrice ? Elle pourra le devenir , mais lentement ; il faudra que l'habitude change la nature ; et l'enfant mal soigné aura le tems de périr cent fois , avant que la nourrice ait pour lui une tendresse de mère.

De cet avantage résulte un inconvénient qui seul devoit ôter à toute femme sensible le courage de faire nourrir son enfant par une autre : c'est celui de partager le droit de mère , ou plutôt de l'aliéner ; de voir son enfant aimer une autre femme autant et plus qu'elle ; de sentir que la tendresse qu'il conserve pour sa propre mère est une grâce , et que celle qu'il a pour sa mère adoptive est un devoir : car où j'ai trouvé les soins d'une mère , ne dois-je pas l'attachement d'un fils ?

La manière dont on remédie à cet inconvénient , est d'inspirer aux enfans du mépris pour leur nourrice , en les traitant en véritables servantes. Quand leur service est achevé , on retire l'enfant , ou l'on congédie la nourrice ; à force de la mal rece-

voir , on la rebute de venir voir son nourrisson. Au bout de quelques années , il ne la voit plus , il ne la connoît plus. La mère qui croit se substituer à elle , et réparer sa négligence par la cruauté , se trompe. Au lieu de faire un tendre fils d'un nourrisson dénaturé , elle l'exerce à l'ingratitude ; elle lui apprend à mépriser un jour celle qui lui donna la vie comme celle qui l'a nourri de son lait.

Point de mère , point d'enfant. Entr'eux les devoirs sont réciproques , et s'ils sont mal remplis d'un côté , ils seront négligés de l'autre. L'enfant doit aimer sa mère avant de savoir qu'il le doit. Si la voix du sang n'est fortifiée par l'habitude et les soins , elle s'éteint dans les premières années , et le cœur meurt pour ainsi-dire , avant que de naître. Nous voilà dès le premier pas hors de la nature.

On en sort encore par une route opposée , lorsqu'au lieu de négliger les soins de mère , une femme les porte à l'excès ; lorsqu'elle fait de son enfant son idole ; quelle augmente et nourrit sa foiblesse pour l'empêcher de la sentir , et qu'espérant le soustraire aux lois de la nature , elle écarte de lui des atteintes pénibles , sans songer combien , pour

quelques incommodités dont elle le préserve un moment , elle accumule au loin d'accidens et de périls sur sa tête , et combien c'est une précaution barbare de prolonger la foiblesse de l'enfance sous les fatigues des hommes fait. Thétis pour rendre son fils invulnérable , le plongea , dit la fable , dans l'eau du Stix. Cette allégorie est belle et claire. Les mères cruelles dont je parle font autrement : à force de plonger leurs enfans dans la mollesse , elles les préparent à la souffrance , elles ouvrent les pores aux maux de toute espèce , dont ils ne manqueront pas d'être la proie étant grands.

Du devoir des mères de nourrir les enfans dépend tout l'ordre moral. Voulez-vous rendre à chacun ses premiers devoirs ? commencez par les mères ; vous serez étonnés des changemens que vous produirez. Tout vient successivement de cette première dépravation : tout l'ordre moral s'altère ; le naturel s'éteint dans les cœurs ; l'intérieur des maisons prend un air moins vivant ; le spectacle touchant d'une famille naissante n'attache plus les maris , n'impose plus d'égards aux étrangers ; on respecte moins la mère dont on ne voit pas les enfans ; il n'y a point de résidence dans les familles ; l'ha-

bitude ne renforce plus les liens du sang ; il n'y a plus ni pères , ni mères , ni enfans , ni frères , ni sœurs ; tous se connoissent à peine , comment s'aimeroient-ils ? chacun ne songe plus qu'à soi. Quand la maison n'est plus qu'une triste solitude , il faut bien aller s'égayer ailleurs.

Mais que les mères daignent nourrir leurs enfans , les mœurs vont se réformer d'elles-mêmes , les sentimens de la nature se réveiller dans tous les cœurs ; l'état va se repeupler ; ce premier point , ce point seul va tout réunir. L'attrait de la vie domestique est le meilleur contre-poison des mauvaises mœurs. Le tracas des enfans , qu'on croit importun , devient agréable ; il rend le père et la mère plus nécessaires , plus chers l'un à l'autre ; il resserre entr'eux le lien conjugal. Quand la famille est vivante et animée , les soins domestiques font la plus chère occupation de la femme et le plus doux amusement du mari. Ainsi , de ce seul abus corrigé , résulteroit bientôt une réforme générale : bientôt la nature auroit repris tous ses droits. Qu'une fois les femmes redeviennent mères , bientôt les hommes redeviendront pères et maris.

---

 D E V O I R D E S P È R E S ,

C O M M E la véritable nourrice de l'enfant est la mère, le véritable précepteur est le père. Qu'ils s'accordent dans l'ordre de leurs fonctions, ainsi que dans leur système : que des mains de l'un, l'enfant passe dans celles de l'autre. Il sera mieux élevé par un père judicieux et borné, que par le plus habile maître du monde ; car le zèle suppléera mieux au talent, que le talent au zèle.

Un père, quand il engendre et nourrit des enfans, ne fait en cela que le tiers de sa tâche. Il doit des hommes à son espèce, il doit à la société des hommes sociables, il doit des citoyens à l'état. Tout homme qui peut payer cette triple dette, et ne le fait pas, est coupable, et plus coupable peut-être quand il la paye à demi. Celui qui ne peut remplir le devoir de père, n'a point droit de le devenir. Il n'y a ni pauvreté, ni travaux, ni respect humain qui le dispense de nourrir ses enfans et de les élever lui-même. Lecteurs, vous pouvez m'en croire ; je prédis à quiconque a des entrailles,



et néglige de si saints devoirs , qu'il versera long-temps sur sa faute des larmes amères , et n'en sera jamais consolé.

Mais que fait cet homme riche , ce père de famille si afferré , et forcé , selon lui , de laisser ses enfans à l'abandon ? Il paye un autre homme pour remplir ces soins qui lui sont à charge. Ame vénale ! crois-tu donner à ton fils un autre père avec de l'argent ? Ne t'y trompe point ; ce n'est pas même un maître que tu lui donnes , c'est un valet. Il en formera bientôt un second.

Un père qui sentiroit tout le prix d'un bon gouverneur , prendroit le parti de s'en passer ; car il mettroit plus de peine à l'acquérir , qu'à le devenir lui même. Veut-il donc se faire un ami ! Qu'il élève son fils pour l'être ; le voilà dispensé de le chercher ailleurs , et la nature a déjà fait la moitié de l'ouvrage.

### É D U C A T I O N .

**N**ous naissons foibles , nous avons besoin de forces ; nous naissons dépourvus de tout ; nous avons besoin de jugement. Tout

ce que nous n'avons pas à notre naissance ; et dont nous avons besoin étant grands, nous est donné par l'éducation.

Cette éducation nous vient de la nature, ou des hommes, ou des choses. Le développement interne de nos facultés et de nos organes, est l'éducation de la nature ; l'usage qu'on nous apprend à faire de ce développement est l'éducation des hommes ; et l'acquis de notre propre expérience sur les objets qui nous affectent, et l'éducation des choses.

Chacun de nous est donc formé par trois sortes de maîtres. Le disciple dans lequel leurs diverses leçons se contrarient, est mal élevé, et ne sera jamais d'accord avec lui-même : celui dans lequel elles tombent toutes sur les mêmes points, et tendent aux mêmes fins, va seul à son but, et va conséquemment. Celui-là seul est bien élevé.

L'éducation de l'enfance est celle qui importe le plus ; et cette première éducation appartient incontestablement aux femmes : si l'auteur de la nature eût voulu qu'elle appartînt aux hommes, il leur eût donné du lait pour nourrir les enfans. Parlez donc toujours aux femmes, par préférence, dans

vos traités d'éducation ; car , outre qu'elles sont à portée d'y veiller de plus près que les hommes , et qu'elles y influent toujours davantage , le succès les intéresse aussi beaucoup plus , puisque la plûpart des veuves se trouvent presque à la merci de leurs enfans , et qu'alors ils leur font vivement sentir , en bien ou en mal , l'effet de la manière dont elles les ont élevés. Les lois toujours si occupées des biens et si peu des personnes , parce qu'elles ont pour objet la paix et non la vertu , ne donnent pas assez d'autorité aux mères. Cependant leur état est plus sûr que celui des pères ; leurs devoirs sont plus pénibles , leurs soins importent plus au bon ordre de la famille ; généralement elles ont plus d'attachement pour les enfans. Il y a des occasions où un fils qui manque de respect à son père , peut , en quelque sorte , être excusé : mais si , dans quelque occasion que ce fût , un enfant étoit assez dénaturé pour en manquer à sa mère , à celle qui l'a porté dans son sein , qui l'a nourri de son lait , qui , durant des années s'est oubliée elle-même pour ne s'occuper que de lui , on° devoit se hâter d'étouffer ce misérable , comme un monstre indigne de voir le jour.

Celui d'entre nous qui sait le mieux supporter les biens et les maux de cette vie, est le mieux élevé : d'où il suit que la véritable éducation consiste moins en préceptes qu'en exercices.

Si les hommes naissoient attachés au sol d'un pays, si la même saison duroit toute l'année, si chacun tenoit à sa fortune de manière à n'en pouvoir jamais changer, la pratique d'éducation établie seroit bonne à certain égard ; l'enfant élevé pour son état n'en sortant jamais, ne pourroit être exposé aux inconvéniens d'un autre. Mais vu la mobilité des choses humaines, vu l'esprit inquiet et remuant de ce siècle qui bouleverse tout à chaque génération, peut-on concevoir une méthode plus insensée que d'élever un enfant comme n'ayant jamais à sortir de sa chambre, comme devant être sans cesse entouré de ses gens ? Si le malheureux fait un seul pas sur la terre, s'il descend d'un seul degré, il est perdu. Ce n'est pas lui apprendre à supporter la peine ; c'est l'exercer à la sentir.

Souvenez-vous toujours que l'esprit d'une bonne institution n'est pas d'enseigner à l'enfant beaucoup de choses, mais de ne lais-

ser jamais entrer dans son cerveau que des idées justes et claires.

La partie la plus essentielle de l'éducation d'un enfant , celle dont il n'est jamais question dans les éducations les plus soignées , c'est de lui bien faire sentir sa misère , sa foiblesse , sa dépendance , et le pesant joug de la nécessité que la nature impose à l'homme , et cela non-seulement afin qu'il soit sensible à ce qu'on fait pour lui alléger ce joug , mais sur-tout afin qu'il connoisse de bonne heure en quel rang l'a placé la providence , qu'il ne s'élève point au-dessus de sa portée , et que rien d'humain ne lui semble étranger à lui.

Appropriez l'éducation de l'homme à l'homme , et non pas à ce qui n'est point lui. Ne voyez-vous pas qu'en travaillant à le former exclusivement pour un état , vous le rendez inutile à tout autre , et que s'il plaît à la fortune , vous n'aurez travaillé qu'à le rendre malheureux ?

Mettez toutes les leçons des jeunes gens en actions plutôt qu'en discours. Qu'ils n'apprennent rien dans les livres de ce que l'expérience peut leur enseigner.

Le pédant et l'instituteur disent à peu près les mêmes choses ; mais le premier les

dit à tout propos ; le second ne les dit que quand il est sûr de leur effet.

---

## E N F A N S.

**D**A NS le commencement de la vie, où la mémoire et l'imagination sont encore inactives, l'enfant n'est attentif qu'à ce qui affecte actuellement ses sens. Ses sensations étant les premiers matériaux de ses connoissances, les lui offrir dans un ordre convenable, c'est préparer sa mémoire à les fournir un jour dans le même ordre à son entendement : mais comme il n'est attentif qu'à ses sensations, il suffit d'abord de lui montrer bien distinctement la liaison de ces mêmes sensations avec les objets qui les causent. Il veut tout toucher, tout manier ; ne vous opposez point à cette inquiétude, elle lui suggère un apprentissage très-nécessaire. C'est ainsi qu'il apprend à sentir la chaleur, le froid, la dureté, la mollesse, la pesanteur, la légèreté des corps, à juger de leur grandeur, de leur figure, et de toutes leurs qualités sensibles, en regardant, palpant, écoutant, surtout en comparant la vûe au toucher, en estimant

à l'œil la sensation qu'il feroit sous ses doigts.

Ce n'est que par le mouvement , que nous apprenons qu'il y a des choses qui ne sont pas nous ; et ce n'est que par notre propre mouvement que nous acquérons l'idée de l'étendue. C'est parce que l'enfant n'a point cette idée , qu'il tend indifféremment la main pour saisir l'objet qui le touche , ou l'objet qui est à un pas de lui. Cet effort qu'il fait vous paroît un signe d'empire , un ordre qu'il donne à l'objet de s'approcher ou à vous de le lui apporter ; et point du tout : c'est seulement que les mêmes objets qu'il voyoit d'abord dans son cerveau , puis sur ses yeux , il les voit maintenant au bout de ses bras , et n' imagine d'étendue que celle où il peut atteindre. Ayez donc soin de le promener souvent , de le transporter d'une place à l'autre , de lui faire sentir le changement de lieu , afin de lui apprendre à juger des distances. Quand il commencera de les connoître , alors il faut changer de méthode , et ne le porter que comme il vous plaît ; car sitôt qu'il n'est plus abusé par les sens , son effort change de cause.

Le mal-aise des besoins s'exprime par des

signes , quand le secours d'autrui est nécessaire pour y pourvoir. De là , les cris des enfans. Ils pleurent beaucoup : cela doit être , puisque toutes leurs sensations sont effectives : quand elles sont agréables , ils en jouissent en silence ; quand elles sont pénibles , ils le disent dans leur langage , et demandent du soulagement. Or , tant qu'ils sont éveillés , ils ne peuvent presque rester dans un état d'indifférence ; ils dorment ou sont affectés.

Toutes nos langues sont des ouvrages de l'art. On a long-temps cherché s'il y avoit une langue naturelle et commune à tous les hommes : sans doute il y en a une ; et c'est celle que les enfans parlent avant que de savoir parler. Cette langue n'est pas articulée ; mais elle est accentuée , sonore , intelligible. L'usage des nôtres nous l'a fait négliger au point de l'oublier tout-à-fait. Etudions les enfans , et bientôt nous la rapprendons auprès d'eux. Les nourrices sont nos maîtres dans cette langue , elles entendent tout ce que disent leurs nourrissons , elles leur répondent , elles ont avec eux des dialogues très-bien suivis , et quoiqu'elles prononcent des mots , ces mots sont parfaitement inutiles : ce n'est point le sens



du mot qu'ils entendent , mais l'accent dont il est accompagné.

Au langage de la voix se joint celui du geste , non moins énergique. Ce geste n'est pas dans les foibles mains des enfans , il est sur leur visage. Il est étonnant combien ces physionomies mal formées ont déjà d'expressions : leurs traits changent d'un instant à l'autre avec une inconcevable rapidité. Vous voyez le sourire , le désir , l'effroi naître et passer comme autant d'éclairs ; à chaque fois vous croyez voir un autre visage. Ils ont certainement les muscles de la face plus mobiles que nous. En revanche leurs yeux ternes ne disent presque rien. Tel doit être le genre de leurs signes dans un âge où l'on n'a que des besoins corporels ; l'expression des sensations est dans les grimaces , et l'expression des sentimens est dans les regards.

Les premiers pleurs des enfans sont des prières : si on n'y prend garde , ils deviennent bientôt des ordres. Ils commencent par se faire assister , ils finissent par se faire servir. Ainsi de leur propre foiblesse , d'où vient d'abord le sentiment de leur dépendance , naît ensuite l'idée de l'empire et de la domination ; mais cette idée étant

moins excitée par leurs besoins que par nos services, ici commencent à se faire appercevoir les effets moraux dont la cause immédiate n'est pas dans la nature, et l'on voit déjà pourquoi dès ce premier âge, il importe de démêler l'intention secrète que dicte le geste ou le cri.

Quand l'enfant tend la main avec effort sans rien dire, il croit atteindre à l'objet, parce qu'il n'en estime pas la distance; il est dans l'erreur: mais quand il se plaint et crie en tendant la main, alors il ne s'abuse plus sur la distance; il commande à l'objet de s'approcher, ou à vous de lui apporter. Dans le premier cas, portez-le à l'objet lentement et à petit pas: dans le second, ne faites pas seulement semblant de l'entendre; plus il criera, moins vous devez l'écouter. Il importe de l'accoutumer de bonne heure à ne commander, ni aux hommes, car il n'est pas leur maître; ni aux choses, car elles ne l'entendent point. Ainsi quand un enfant désire quelque chose qu'il voit, et qu'on veut lui donner, il vaut mieux porter l'enfant à l'objet, que de porter l'objet à l'enfant: il tire de cette pratique une conclusion qui est de son âge,

et

et il n'y a point d'autre moyen de la lui suggérer.

- Un enfant veut déranger tout ce qu'il voit, il casse, il brise tout ce qu'il peut atteindre, il empoigne un oiseau comme il empoigneroit une pierre, et l'étouffe sans savoir ce qu'il fait. Pourquoi cela ? D'abord la philosophie en va rendre raison par des vices naturels, l'orgueil, l'esprit de domination, l'amour-propre, la méchanceté de l'homme. Le sentiment de sa foiblesse, pourra elle ajouter, rend l'enfant avide de faire des actes de force, et de se prouver à lui-même son propre pouvoir. Mais voyez ce vieillard infirme et cassé, ramené par le cercle de la vie humaine à la foiblesse de l'enfance; non seulement il reste immobile et paisible, il veut encore que tout y reste autour de lui; le moindre changement le trouble et l'inquiète, il voudroit voir régner un calme universel. Comment la même impuissance jointe aux mêmes passions, produiroit-elle des effets si différens dans les deux âges, si la cause primitive n'étoit changée? Et où peut-on chercher cette diversité de causes, si ce n'est dans l'état physique des deux individus? Le principe actif commun à tous deux se développe

dans l'un et s'éteint dans l'autre ; l'un se forme, et l'autre se détruit ; l'un tend à la vie, et l'autre à la mort. L'activité défaillante se concentre dans le cœur du vieillard ; dans celui de l'enfant elle est surabondante et s'étend au dehors ; il se sent, pour ainsi dire, assez de vie pour animer tout ce qui l'environne. Qu'il fasse ou qu'il défasse, il n'importe ; il suffit qu'il change l'état des choses, et tout changement est une action. Que s'il semble avoir plus de penchant à détruire, ce n'est point par méchanceté ; c'est que l'action qui forme est toujours lente, et que celle qui détruit étant plus rapide, convient mieux à sa vivacité.

En même temps que l'auteur de la nature donne aux enfans ce principe actif, il prend soin qu'il soit peu nuisible, en leur laissant peu de force pour s'y livrer. Mais sitôt qu'ils peuvent considérer les gens qui les environnent comme des instrumens qu'il dépend d'eux de faire agir, ils s'en servent pour suivre leur penchant, et suppléer à leur propre foiblesse. Voilà comme ils deviennent incommodes, tyrans, impérieux, méchans, indomptables ; progrès qui ne vient pas d'un esprit naturel de domination.

mais qui le leur donne ; car il ne faut pas une longue expérience pour sentir combien il est agréable d'agir par les mains d'autrui , et de n'avoir besoin que de remuer la langue pour faire mouvoir l'univers.

En grandissant , on acquiert des forces , on devient moins inquiet , moins remuant , on se renferme davantage en soi-même. L'âme et le corps se mettent , pour ainsi-dire , en équilibre , et la nature ne nous demande plus que le mouvement nécessaire à notre conservation. Mais le désir de commander ne s'éteint pas avec le besoin qui l'a fait naître ; l'empire éveille et flatte l'amour-propre , et l'habitude le fortifie : ainsi succède la fantaisie au besoin ; ainsi prennent leurs premières racines , les préjugés et l'opinion.

Le principe une fois connu , nous voyons clairement le point où l'on quitte la route de la nature ; voyons ce qu'il faut faire pour s'y maintenir.

Loin d'avoir des forces superflues , les enfants n'en ont pas même de suffisantes pour tout ce que leur demande la nature : il faut donc leur laisser l'usage de toutes celles qu'elle leur donne , et dont ils ne sauroient abuser. Première maxime.

Il faut les aider , et suppléer à ce qui

leur manque, soit en intelligence, soit en force, dans tout ce qui est du besoin physique. Deuxième maxime.

Il faut dans les secours qu'on leur donne, se borner uniquement à l'utile réel, sans rien accorder à la fantaisie ou au désir sans raison; car la fantaisie ne les tourmentera point quand on ne l'aura pas fait naître, attendu qu'elle n'est pas de la nature. Troisième maxime.

Il faut étudier avec soin leur langage et leurs signes, afin que, dans un âge où ils ne savent pas dissimuler, on distingue dans leurs désirs ce qui vient immédiatement de la nature, et ce qui vient de l'opinion. Quatrième maxime.

L'esprit de ces règles est d'accorder aux enfans plus de liberté véritable et moins d'empire; de leur laisser plus faire par eux-mêmes, et moins exiger d'autrui. Ainsi s'accoutumant de bonne heure à borner leurs désirs à leurs forces, ils sentiront peu la privation de ce qui ne sera pas en leur pouvoir.

L'enfant qui ne connoît que les besoins physiques, ne pleure que quand il souffre, et c'est un grand avantage; car alors on sait à point nommé quand il a besoin de

secours, et l'on ne doit pas tarder un moment à le lui donner, s'il est possible. Mais si vous ne pouvez le soulager, restez tranquille, sans le flatter pour l'appaiser; vos caresses ne guériront pas sa colique: cependant il se souviendra de ce qu'il faut faire pour être flatté, et s'il sait une fois vous occuper de lui à sa volonté, le voilà devenu votre maître, tout est perdu.

Les longs pleurs d'un enfant qui n'est ni lié ni malade, et qu'on ne laisse manquer de rien, ne sont que des pleurs d'habitude et d'obstination: ils ne sont point l'ouvrage de la nature, mais de la nourrice, qui, pour n'en savoir endurer l'importunité, la multiplie, sans songer qu'en faisant taire un enfant aujourd'hui, on l'excite à pleurer demain davantage.

Le seul moyen de guérir ou prévenir cette habitude, est de n'y faire aucune attention. Personne n'aime à prendre une peine inutile, pas même les enfans; ils sont obstinés dans leurs tentatives, mais si vous avez plus de constance qu'eux d'opiniâtreté, ils se rebutent et n'y reviennent plus. C'est ainsi qu'on leur épargne des pleurs, et qu'on les accoutume à n'en verser que quand la douleur les y force.

Au reste quand ils pleurent par fantaisie ou par obstination , un moyen sûr pour les empêcher de continuer , est de les distraire par quelque objet agréable et frappant , qui leur fasse oublier qu'ils vouloient pleurer. La plûpart des nourrices excellent dans cet art , et bien ménagé il est très-utile ; mais il est de la dernière importance que l'enfant n'apperçoive pas l'intention de le distraire , et qu'il s'amuse sans croire qu'on songe à lui : or , voilà sur quoi toutes les nourrices sont maladroites.

Quand les enfans commencent à parler , ils pleurent moins. Ce progrès est naturel : un langage est substitué à l'autre. Sitôt qu'ils peuvent dire qu'ils souffrent avec des paroles , pourquoi le diroient-ils avec des cris , si ce n'est quand la douleur est trop vive pour que la parole puisse l'exprimer.

Il est bien étrange que , depuis qu'on se mêle d'élever des enfans , on n'ait imaginé d'autre instrument pour les conduire , que l'émulation , la jalousie , l'envie , la vanité , l'avidité , la vile crainte , toutes les passions les plus dangereuses , les plus promptes à fermenter et les plus propres à corrompre



l'ame, même avant que le corps ne soit formé.

A chaque instruction précoce qu'on veut faire entrer dans leur tête, on plante un vice au fond de leur cœur. D'insensés instituteurs pensent faire des merveilles en les rendant méchans pour leur apprendre ce que c'est que bonté ; et puis ils nous disent gravement : Tel est l'homme. Oui, tel est l'homme que vous avez fait.

On a essayé tous les instrumens, hors un ; le seul précisément qui peut réussir, la liberté bien réglée. Il ne faut point se mêler d'élever un enfant, quand on ne sait pas le conduire où l'on veut par les seules lois du possible et de l'impossible. La sphère de l'un ou de l'autre lui est également inconnue : on l'étend, on la resserre autour de lui comme on veut. On l'enchaîne, on le pousse, on le retient avec le seul lien de la nécessité, sans qu'il en murmure : on le rend souple et docile par la seule force des choses, sans qu'aucun vice ait l'occasion de germer en lui : car jamais les passions ne s'animent, tant qu'elles sont de nul effet.

Les premiers mouvemens naturels de l'homme étant de se mesurer avec tout ce qui l'environne, et d'éprouver dans chaque objet qu'il apperçoit toutes les qualités sen-

sibles qui peuvent se rapporter à lui, sa première étude est une sorte de physique expérimentale, relative à sa propre conservation, et dont on le détourne par des études spéculatives, avant qu'il ait reconnu sa place ici-bas. Tandis que ses organes délicats et flexibles peuvent s'ajuster aux corps sur lesquels ils doivent agir; tandis que ses sens encore purs sont exempts d'illusions, c'est le temps d'exercer les uns et les autres aux fonctions qui leur sont propres; c'est le temps d'apprendre à connoître les rapports sensibles que les choses ont avec nous. Comme tout ce qui entre dans l'entendement humain, y vient par les sens, la première raison de l'homme est une raison sensitive: nos premiers maîtres de philosophie sont nos pieds, nos mains, nos yeux. Substituer des livres à tout cela, ce n'est pas nous apprendre à raisonner; c'est nous apprendre à nous servir de la raison d'autrui; c'est nous apprendre beaucoup à croire, et à ne jamais rien savoir.

Les pensées les plus brillantes peuvent tomber dans le cerveau des enfans, ou plutôt les meilleurs mots dans leur bouche, comme les diamans du plus grand prix sous leurs mains, sans que pour cela ni

les pensées, ni les diamans leur appartiennent ; il n'y a point de véritable propriété pour cet âge en aucun genre. Les choses que dit un enfant ne sont pas pour lui ce qu'elles sont pour nous, il n'y joint pas les mêmes idées. Ces idées, si tant est qu'il en ait, n'ont dans sa tête ni suite ni liaison ; rien de fixe, rien d'assuré dans tout ce qu'il pense. Examinez votre prétendu prodige. En de certains momens, vous lui trouverez un ressort d'une extrême activité, une clarté d'esprit à percer les nues. Le plus souvent, ce même esprit vous paroîtra lâche, moite, et comme environné d'un épais brouillard. Tantôt il vous devance, et tantôt il reste immobile. Un instant, vous diriez : C'est un génie ; et l'instant d'après : C'est un sot. Vous vous tromperiez toujours ; c'est un enfant. C'est un aiglon qui fend l'air un instant, et retombe l'instant d'après dans son aire.

L'homme a trois sortes de voix ; savoir, la voix parlante ou articulée, la voix chantante ou mélodieuse, et la voix pathétique ou accentuée, qui sert de langage aux passions, et qui anime le chant et la parole. L'enfant a ces trois sortes de voix, ainsi que l'homme, sans les savoir allier de même : il

a , comme nous , le rire , les cris , les plaintes , l'exclamation , les gémissemens ; mais il ne sait pas en mêler les inflexions aux deux autres voix. Une musique parfaite est celle qui réunit le mieux ces trois voix. Les enfans sont incapables de cette musique-là , et leur chant n'a jamais d'ame. De même dans la voix parlante leur langage n'a point d'accent : ils crient , mais ils n'accentuent pas ; et comme il y a peu d'énergie dans leur discours , il y a peu d'accent dans leur voix.

Des enfans étourdis viennent les hommes vulgaires ; je ne sache point d'observation plus générale et plus certaine que celle - là. Rien n'est plus difficile que de distinguer dans l'enfance la stupidité réelle , de cette apparente et trompeuse stupidité qui est l'annonce des ames fortes. Il paroît d'abord étrange que les deux extrêmes ayent des signes si semblables , et cela doit pourtant être ; car dans un âge où l'homme n'a encore nulles véritables idées , toute la différence qui se trouve entre celui qui a du génie et celui qui n'en a pas , est que le dernier n'admet que de fausses idées , et que le premier n'en trouvant que de telles , n'en admet aucune ; il ressemble donc au stupide , en ce que l'un n'est

capable de rien , et que rien ne convient à l'autre. Le seul signe qui peut les distinguer dépend du hazard qui peut offrir au dernier quelque idée à sa portée , au lieu que le premier est toujours le même par-tout. Le jeune Caton , durant son enfance , sembloit un imbécile dans la maison. Il étoit taciturne et opiniâtre. Voilà tout le jugement qu'on portoit de lui. Ce ne fut que dans l'anti-chambre de Sylla que son oncle apprit à le connoître. S'il ne fût point entré dans cette anti-chambre , peut-être eût-il passé pour une brute jusqu'à l'âge de raison : si Césard n'eût point vécu , peut-être eût-on traité de visionnaire ce même Caton , qui pénétra son funeste génie et prévint tous ses projets de si loin. O que ceux qui jugent si précipitamment les enfans , sont sujets à se tromper ! ils sont souvent plus enfans qu'eux.

L'apparente facilité d'apprendre est cause de la perte des enfans. On ne voit pas que cette facilité même est la preuve qu'ils n'apprennent rien. Leur cerveau lisse et poli , rend comme un miroir les objets qu'on lui présente ; mais rien ne reste , rien ne pénètre. L'enfant retient les mots , les idées se réfléchissent ; ceux qui l'écoutent les entendent , lui seul ne les entend point.

Il faut des observations plus fines qu'on ne pense , pour s'assurer du vrai génie et du vrai goût d'un enfant , qui montre bien plus ses désirs que ses dispositions , et qu'on juge toujours par les premiers , faute de savoir étudier les autres. Je voudrois qu'un homme judicieux nous donnât un traité de l'art d'observer les enfans. Cet art seroit très - important à connoître : les pères et les maîtres n'en ont pas encore les élémens.

A douze ou treize ans les forces de l'enfant se développent bien plus rapidement que ses besoins. Le plus violent , le plus terrible ne s'est pas encore fait sentir à lui : l'organe même en reste dans l'imperfection , et semble , pour en sortir , que sa volonté l'y force. Peu sensible aux injures de l'air et des saisons , sa chaleur naissante lui tient lieu d'habit , son appétit lui tient lieu d'assaisonnement ; tout ce qui peut nourrir est bon à son âge ; s'il a sommeil , il s'étend sur la terre et dort ; il se voit par - tout entouré de ce qui lui est nécessaire ; aucun besoin imaginaire ne le tourmente ; l'opinion ne peut rien sur lui ; ses désirs ne vont pas plus loin : non-seulement il peut se suffire à lui-même ; il a de la force au delà de ce qu'il lui faut ;

c'est le seul temps de sa vie où il sera dans ce cas.

Que fera-t-il donc de cet excédent de facultés et de forces qu'il y a de trop à présent et qui lui manquera dans un autre âge ? Il tâchera de l'employer à des soins qui lui puissent profiter au besoin. Il jettera, pour ainsi-dire, dans l'avenir le superflu de son être actuel : l'enfant robuste fera des provisions pour l'homme foible : mais il n'établira ses magasins ni dans les coffres qu'on peut lui voler, ni dans les granges qui lui sont étrangères ; pour s'approprier véritablement son acquis, c'est dans ses bras, dans sa tête ; c'est dans lui qu'il le logera. Voici donc le tems des travaux, des instructions, des études.

Il ne s'agit point d'enseigner les sciences à l'enfant, mais de lui donner du goût pour les aimer et des méthodes pour les apprendre quand ce goût sera mieux développé.

#### A D O L E S C E N C E .

**N**ous naissons, pour ainsi-dire, en deux fois : l'une pour exister, et l'autre pour vivre ; l'une pour l'espèce, et l'autre pour

le sexe. Ceux qui regardent la femme comme un homme imparfait, ont tort, sans doute ; mais l'analogie extérieure est pour eux. Jusqu'à l'âge nubile, les enfans des deux sexes n'ont rien d'apparent qui les distingue ; même visage, même figure, même teint, même voix, tout est égal ; les filles sont des enfans, le même nom suffit à des êtres si semblables. Les mâles en qui l'on empêche le développement ultérieur du sexe, gardent cette conformité toute leur vie ; ils sont toujours de grands enfans : et les femmes ne perdant point cette même conformité, semblent, à bien des égards, ne jamais être autre chose.

Mais l'homme, en général, n'est pas fait pour rester toujours dans l'enfance. Il en sort au temps prescrit par la nature, et ce moment de crise, bien qu'assez court, a de longues influences.

Comme le mugissement de la mer précède de loin la tempête, cette orageuse révolution s'annonce par le murmure des passions naissantes, une fermentation sourde avertit de l'approche du danger. Un changement dans l'humeur, des emportemens fréquens, une continuelle agitation d'esprit, rendent l'enfant presque indisciplinable. Il devient sourd à la voix qui le rendoit docile :



c'est un lion dans sa fièvre : il méconnoît son guide , il ne veut plus être gouverné. Aux signes moraux d'une humeur qui s'altère , se joignent des changemens sensibles dans la figure. Sa physionomie se développe et s'impreint d'un caractère ; le coton rare et doux qui croit au bas de ses joues , brunit et prend de la consistance. Sa voix mue , ou plutôt il la perd : il n'est ni enfant ni homme , et ne peut prendre le ton d'aucun des deux. Ses yeux , les organes de l'ame , qui n'ont rien dit jusqu'ici , trouvent un langage et de l'expression ; un feu naissant les anime , leurs regards plus vifs ont encore une sainte innocence , mais ils n'ont plus leur première imbécillité : il sent déjà qu'ils peuvent trop dire , il commence à savoir les baisser et rougir ; il devient sensible avant de savoir ce qu'il sent ; il est inquiet sans raison de l'être. Tout cela peut venir lentement , et vous laisser du tems encore : mais si sa vivacité se rend trop impatiente ; si son emportement se change en fureur ; s'il s'irrite et s'attendrit d'un instant à l'autre ; s'il verse des pleurs sans sujet ; si près des objets qui commencent à devenir dangereux pour lui , son pouls s'élève et son œil s'enflamme ; si la main d'une femme se posant sur la

sienne , le fait frissonner ; s'il se trouble ou s'intimide auprès d'elle : Ulysse , ô sage Ulysse ! prends garde à toi ; les outres que tu fermois avec tant de soin , sont ouvertes : les vents sont déchaînés ; ne quitte plus un moment le gouvernail , ou tout est perdu.

La puberté et la puissance du sexe sont toujours plus hâtives chez les peuples instruits et policés , que chez les peuples ignorans et barbares. Les enfans ont une sagacité singulière pour démêler à travers toutes les singeries de la décence , les mauvaises mœurs qu'elle couvre. Le langage épuré qu'on leur dicte , les leçons d'honnêteté qu'on leur donne , le voile du mystère qu'on affecte de tendre devant leurs yeux , sont autant d'aiguillons à leur curiosité.

Les instructions de la nature sont tardives et lentes , celles des hommes sont presque toujours prématurées. Dans le premier cas , les sens éveillent l'imagination ; dans le second , l'imagination éveille les sens : elle leur donne une activité précoce qui ne peut manquer d'énerver , d'affoiblir d'abord les individus , puis l'espèce même à la longue.

Le premier sentiment dont un jeune homme élevé soigneusement est susceptible , n'est pas

l'amour , c'est l'amitié. Le premier acte de son imagination naissante est de lui apprendre qu'il a des semblables , et l'espèce l'affecte avant le sexe.

J'ai toujours vu que les jeunes gens corrompus de bonne-heure , et livrés aux femmes et à la débauche , étoient inhumains et cruels , la fougue du tempérament les rendoit impatiens , vindicatifs , furieux : leur imagination , pleine d'un seul objet , se refusoit à tout le reste ; ils ne connoissoient ni pitié , ni miséricorde ; ils auroient sacrifié père , mère et l'univers entier , au moindre de leurs plaisirs. Au contraire , un jeune homme élevé dans une heureuse simplicité , est porté par les premiers mouvemens de la nature vers les passions tendres et affectueuses : son cœur compatissant s'émeut sur les peines de ses semblables ; il tressaille d'aise quand il revoit ses camarades , ses yeux savent verser des larmes d'attendrissement ; il est sensible à la honte de déplaire , au regret d'avoir offensé. Si l'ardeur d'un sang qui s'enflamme le rend vif , emporté ; colère , on voit , le moment d'après , toute la bonté de son cœur dans l'effusion de son repentir ; il pleure , il gémit sur la blessure qu'il a faite , il voudroit au prix de son

sang racheter celui qu'il a versé ; tout son emportement s'éteint , toute sa fierté s'humilie devant le sentiment de sa fureur , un mot le désarme ; il pardonne les torts d'autrui d'aussi bon cœur qu'il répare les siens. L'adolescence n'est l'âge ni de la vengeance , ni de la haine , elle est celui de la commiseration , de la clémence , de la générosité. Oui , je le soutiens , et je ne crains point d'être démenti par l'expérience , un enfant qui n'est pas mal né , et qui a conservé jusqu'à vingt ans son innocence , est , à cet âge , le plus généreux , le meilleur , le plus aimant et le plus aimable des hommes.

Introduisez un jeune homme de vingt ans dans le monde ; bien conduit , il sera dans un an plus aimable et plus judicieusement poli , que celui qui y aura été nourri dès son enfance ; car le premier étant capable de sentir les raisons de tous les procédés relatifs à l'âge , à l'état , au sexe , qui constituent cet usage , les peut réduire en principes et les étendre aux cas non prévus ; au lieu que l'autre n'ayant que sa routine pour toute règle , est embarrassé sitôt qu'on l'en sort. Les jeunes demoiselles françaises sont toutes élevées dans les couvens jusqu'à ce qu'on les marie. S'apperçoit-on qu'elles aient

peine alors à prendre les manières qui leur sont si nouvelles , et accusera-t-on les femmes de Paris d'avoir l'air gauche et embarrassé , d'ignorer l'usage du monde , pour n'y avoir pas été mises dès leur enfance ? Ce préjugé vient des gens du monde , qui ne connoissant rien de plus important que cette petite science , s'imaginent faussement qu'on ne peut s'y prendre de trop bonne heure pour l'acquérir. Il est vrai qu'il ne faut pas non plus trop attendre. Quiconque à passé toute sa jeunesse loin du grand monde , y porte le reste de sa vie un air embarrassé , contraint , un propos toujours hors de propos , des manières lourdes et maladroites , dont l'habitude d'y vivre ne le défait plus , et qui n'acquièrent qu'un nouveau ridicule , par l'effort de s'en délivrer.

— Que de précautions à prendre avec un jeune homme bien né , avant que de l'exposer au scandale des mœurs du siècle ! Ces précautions sont pénibles , mais elles sont indispensables : c'est la négligence en ce point qui perd toute la jeunesse : c'est par le désordre du premier âge que les hommes dégénèrent , et qu'on les voit devenir ce qu'ils sont aujourd'hui. Vils et lâches dans leurs vices mêmes , ils n'ont

que de petites ames, parce que leurs corps usés ont été corrompus de bonne heure ; à peine leur reste-t-il assez de vie pour se mouvoir. Leurs subtiles pensées marquent des esprits sans étoffes, ils ne savent rien sentir de grand et de noble ; ils n'ont ni simplicité ni vigueur. Abjects en toutes choses et bassement méchans, ils ne sont que vains, frippons, faux ; ils n'ont pas même assez de courage pour être d'illustres scélérats.

*Portrait et caractère d'ÉMILE, ou  
de l'élève de J. J. ROUSSEAU,  
à l'âge de dix à douze ans.*

**S**A figure, son port, sa contenance, annoncent l'assurance et le contentement ; la santé brille sur son visage ; ses pas affermis lui donnent un air de vigueur ; son teint délicat encore, sans être fade, n'a rien d'une mollesse efféminée ; l'air et le soleil y ont déjà mis l'empreinte honorable de son sexe ; ses muscles encore arrondis commencent à marquer quelques traits d'une physionomie naissante ; ses yeux, que le

feu du sentiment n'anime point encore, ont au moins toute leur sérénité native ; de longs chagrins ne les ont point obscurcis, des pleurs sans fin n'ont point sillonné ses joues. Voyez dans ses mouvemens prompts, mais sûrs, la vivacité de son âge, la fermeté de l'indépendance, l'expérience des exercices multipliés. Il a l'air ouvert et libre, mais non pas insolent, ni vain ; son visage qu'on n'a pas collé sur des livres, ne tombe pas sur son estomach : on n'a pas besoin de lui dire, *levez la tête* ; la honte ni la crainte ne la lui firent jamais baisser.

Faisons-lui place au milieu de l'assemblée. Messieurs, examinez-le, interrogez-le en toute confiance ; ne craignez ni ses importunités, ni son babil, ni ses questions indiscrettes. N'ayez pas peur qu'il s'empare de vous, qu'il prétende vous occuper de lui seul, et que vous ne puissiez plus vous en défaire.

N'attendez pas, non plus, de lui des propos agréables, ni qu'il vous dise ce que je lui aurai dicté ; n'en attendez que la vérité naïve et simple, sans ornement, sans apprêt, sans vanité. Il vous dira le mal qu'il a fait ou celui qu'il pense, tout aussi libre-

ment que le bien ; sans s'embarasser en aucune sorte de l'effet que fera sur vous ce qu'il aura dit, il usera de la parole dans toute la simplicité de sa première institution.

L'on aime à bien augurer des enfans , et l'on a toujours regret à ce flux d'inepties qui vient presque toujours renverser les espérances qu'on voudroit tirer de quelque heureuse rencontre , qui par hasard leur tombe sur la langue. Si le mien donne rarement de telles espérances , il ne donnera jamais ce regret ; car il ne dit jamais un mot inutile , et ne s'épuise pas sur un babil qu'il sait qu'on n'écoute point. Ses idées sont bornées, mais nettes ; s'il ne sait rien par cœur , il sait beaucoup par expérience. S'il lit moins bien qu'un autre enfant dans nos livres , il lit mieux dans celui de la nature ; son esprit n'est point dans sa langue , mais dans sa tête ; il a moins de mémoire que de jugement ; il ne sait parler qu'un langage , mais il entend ce qu'il dit , et s'il ne dit pas si bien que les autres disent , en revanche il fait mieux qu'ils ne font.

Il ne sait ce que c'est que routine , usage , habitude ; ce qu'il fit hier n'influe



point sur ce qu'il fait aujourd'hui : il ne suit jamais de formule, ne cède point à l'autorité ni à l'exemple, et n'agit ni ne parle que comme il lui convient. Ainsi n'attendez pas de lui des discours dictés, ni des manières étudiées, mais toujours l'expression fidèle de ses idées et la conduite qui naît de ses penchans.

Vous lui trouvez un petit nombre de notions morales qui se rapportent à son état actuel, aucune sur l'état relatif des hommes : et de quoi lui serviroient-elles, puisqu'un enfant n'est pas encore membre actif de la société ? Parlez-lui de liberté, de propriété, de convention même : il peut en savoir jusques-là : il sait pourquoi ce qui est à lui est à lui, et pourquoi ce qui n'est pas à lui n'est pas à lui. Passé cela, il ne sait plus rien. Parlez-lui de devoir, d'obéissance, il ne sait ce que vous voulez dire ; commandez-lui quelque chose, il ne vous entendra pas : mais dites-lui : Si vous me faisiez un tel plaisir, je vous le rendrais dans l'occasion : à l'instant il s'empressera de vous complaire ; car il ne demande pas mieux que d'étendre son domaine, et d'acquérir sur vous des droits qu'il sait être inviolables ; peut-être même,

n'est-il pas fâché de tenir une place vide,  
 faire nombre, d'être compté pour quelque  
 chose ; mais s'il a ce dernier motif, le voilà  
 déjà sorti de la nature ; et vous n'avez pas  
 bien bouché d'avance toutes les portes de la  
 vanité.

De son côté, s'il a besoin de quelque  
 assistance, il la demandera indifféremment  
 au premier qu'il rencontre, il la deman-  
 deroit au maître comme au laquais : tous  
 les hommes sont encore égaux à ses yeux.  
 Vous voyez à l'air dont il prie ; qu'il  
 sent qu'on ne lui doit rien. Il sait que ce  
 qu'il demande est une grâce, il sait aussi  
 que l'humanité porte à en accorder. Ses ex-  
 pressions sont simples et laconiques. Sa voix,  
 son regard, son geste, sont d'un être égale-  
 ment accoutumé à la complaisance et au  
 refus. Ce n'est ni la rampante et servile  
 soumission d'un esclave ; ni l'impérieux ac-  
 cent d'un maître ; c'est une modeste con-  
 fiance en son semblable ; c'est la noble et  
 touchante douceur d'un être libre, mais  
 sensible et foible, qui implore l'assistance  
 d'un être libre, mais fort et bienfaisant. Si  
 vous lui accordez ce qu'il vous demande, il  
 ne vous remerciera pas, mais il sentira qu'il  
 a contracté une dette. Si vous le lui re-

fusez , il ne se plaindra point , il sait que cela seroit inutile ; il ne se dira point : On m'a refusé ; mais il se dira : Cela ne pouvoit pas être ; et on ne se mutine guère contre la nécessité bien reconnue.

Laissez-le seul en liberté , voyez-le agir sans rien lui dire ; considérez ce qu'il fera et comme il s'y prendra. N'ayant pas besoin de se prouver qu'il est libre , il ne fait jamais rien par étourderie , et seulement pour faire un acte de pouvoir sur lui-même ; ne sait-il pas qu'il est toujours maître de lui ? Il est alerte , léger , dispos ; ses mouvemens ont toute la vivacité de son âge ; mais vous n'en voyez pas un qui n'ait une fin. Quoi qu'il veuille faire , il n'entreprendra jamais rien qui soit au-dessus de ses forces , car il les a bien éprouvées et les connoît ; ses moyens sont toujours appropriés à ses desseins , et rarement il agira sans être assuré du succès. Il aura l'œil attentif et judicieux ; il n'ira pas naïvement interrogeant les autres sur tout ce qu'il voit , mais il l'examinera lui-même , et se fatiguera pour trouver ce qu'il veut apprendre , avant de le demander. S'il tombe dans des embarras imprévus , il se troublera moins qu'un autre ; s'il y a du risque , il s'effraiera

moins aussi. Comme son imagination reste encore inactive et qu'on n'a rien fait pour l'animer, il ne voit que ce qui est, n'estime les dangers que ce qu'ils valent, et garde toujours son sang-froid. La nécessité s'appesantit trop souvent sur lui pour qu'il régrimbe contr'elle; il en porte le joug dès sa naissance, l'y voilà bien accoutumé; il est toujours prêt à tout.

Qu'il s'occupe ou qu'il s'amuse, l'un et l'autre est égal pour lui; ses jeux sont ses occupations; il n'y sent point de différence. Il met à tout ce qu'il fait un intérêt qui fait rire, et une liberté qui plaît, en montrant à la fois le tour de son esprit et la sphère de ses connoissances. N'est-ce pas le spectacle de cet âge, un spectacle charmant et doux, de voir un joli enfant, l'œil vif et gai, l'air content et serein, la physionomie ouverte et riante, faire en se jouant les choses les plus sérieuses, ou profondément occupé des plus frivoles amusemens?

Voulez-vous à présent le juger par comparaison? Mêlez-le avec d'autres enfans, et laissez-le faire. Vous verrez bientôt lequel est le plus vraiment formé, lequel approche le mieux de la perfection de leur âge.

Parmi les enfans de la ville , nul n'est plus adroit que lui ; mais il est plus fort qu'aucun autre. Parmi de jeunes paysans , il les égale en force et les passe en adresse. Dans tout ce qui est à portée de l'enfance : il juge , il raisonne , il prévoit mieux qu'eux tous. Est-il question d'agir , de courir , de sauter , d'ébranler les corps , d'enlever des masses , d'estimer des distances , d'inventer des jeux , d'emporter des prix ? On diroit que la nature est à ses ordres , tant il sait aisément plier toutes choses à ses volontés. Il est fait pour guider , pour gouverner ses égaux : le talent , l'expérience lui tiennent lieu de droit et d'autorité. Donnez-lui le nom qu'il vous plaira , peu importe , il primera par-tout , il deviendra par-tout le chef des autres ; ils sentiront toujours sa supériorité sur eux. Sans vouloir commander , il sera le maître ; sans croire obéir , ils obéiront.

Il est parvenu à la maturité de l'enfance ; il a vécu de la vie d'un enfant , il n'a point acheté sa perfection aux dépens de son bonheur ; au contraire , ils ont concouru l'un à l'autre. En acquérant toute la raison de son âge , il a été heureux et libre autant que sa constitution lui permet de

l'être. Si la fatale faux vient moissonner en lui la fleur de nos espérances, nous n'avons point à pleurer à la fois sa vie et sa mort; nous n'aigrirons pas nos douleurs du souvenir de celles que nous lui auront causées; nous nous dirons : Au moins il a joui de son enfance; nous ne lui avons rien fait perdre de ce que la nature lui avoit donné.

---

*Portraits et caractère, du même ÉLÈVE dans un âge plus avancé, de son entrée dans le monde, et comment il s'y comporte.*

**D**A NS quelque rang qu'il puisse être né, dans quelque société qu'il commence à s'introduire, son début sera simple et sans éclat; à Dieu ne plaise qu'il soit assez malheureux pour y briller: les qualités qui frappent au premier coup d'œil ne sont pas les siennes; il ne les a ni ne les veut avoir. Il met trop peu de prix aux jugemens des hommes pour en mettre à leurs préjugés, et ne se soucie point qu'on l'estime avant que de le connoître. Sa manière de se présenter n'est ni modeste ni vaine,

elle est naturelle et vraie ; il ne connoît ni gêne , ni déguisement , et il est au milieu d'un cercle , ce qu'il est seul et sans témoin. Sera-t-il pour cela grossier , dédaigneux , sans attention pour personne ? Tout au contraire. Si seul il ne compte pas pour rien les autres hommes , pourquoi les compteroit-il pour rien vivant avec eux ? Il ne les préfère point à lui dans ses manières , parce qu'il ne les préfère point à lui dans son cœur ; mais il ne montre pas , non plus , une indifférence qu'il est bien éloigné d'avoir : s'il n'a pas les formules de la politesse , il a les soins de l'humanité. Il n'aime à voir souffrir personne. Il n'offrira pas sa place à un autre par simagrée ; mais il la lui cédera volontiers par bonté , si , le voyant oublié , il juge que cet oubli le mortifie ; car il en coûtera moins à mon jeune homme de rester debout volontairement , que de voir l'autre y rester par force.

Quoiqu'en général Émile n'estime pas les hommes , il ne leur montrera point de mépris , parce qu'il les plaint et s'attendrit sur eux. Ne pouvant leur donner le goût des biens réels , il leur laisse les biens de l'opinion dont ils se contentent , de peur que les leur



ôtant à pure perte, il ne les rendit plus malheureux qu'auparavant. Il n'est donc pas disputeur ni contredisant : il n'est pas, non plus, complaisant et flateur ; il dit son avis sans combattre celui de personne, parce qu'il aime la liberté par-dessus toute chose, et que la franchise en est un des plus beaux droits. Il parle peu, parce qu'il ne se soucie guère qu'on s'occupe de lui ; par la même raison, il ne dit que des choses utiles ; autrement, qu'est-ce qui l'engageroit à parler ? Emile est trop instruit pour être jamais babillard.

Loin de choquer les manières des autres, Emile s'y conforme assez volontiers, non pour paroître instruit des usages, ni pour affecter les airs d'un homme poli, mais au contraire, de peur qu'on ne le distingue, pour éviter d'être apperçu ; et jamais il n'est plus à son aise, que quand on ne prend pas garde à lui.

Quoiqu'entrant dans le monde, il en ignore absolument les manières, il n'est pas pour cela timide et craintif : s'il se dérobe, ce n'est point par embarras, c'est que pour bien voir il faut n'être pas vu : car ce qu'on pense de lui, ne l'inquiète guère, et le ridicule ne lui fait pas la moindre peur. Cela fait qu'étant toujours tranquille et de sang-froid, il



ne se trouble point par la mauvaise honte. Soit qu'on le regarde ou non, il fait toujours de son mieux ce qu'il fait ; et toujours tout à lui pour bien observer les autres , il saisit les usagés avec une aisance que ne peuvent avoir les esclaves de l'opinion. On peut dire qu'il prend plutôt l'usage du monde , précisément parce qu'il en fait peu de cas.

Ne vous trompez pas , cependant , sur sa contenance , et n'allez pas la comparer à celle de vos jeunes agréables. Il est ferme , et non suffisant ; ses manières sont libres et non dédaigneuses : l'air insolent n'appartient qu'aux esclaves , l'indépendance n'a rien d'affecté.

Quand on aime , on veut être aimé ; Emile aime les hommes , il veut donc plaire. A plus forte raison , il veut plaire aux femmes. Son âge , ses mœurs , son projet de trouver une compagne estimable , tout concourt à nourrir en lui ce désir. Je dis ses mœurs , car elles y font beaucoup ; les hommes qui en ont , sont les vrais adorateurs des femmes. Ils n'ont pas , comme les autres , je ne sais quel jargon moqueur de galanterie , mais ils ont un empressement plus vrai , plus tendre et qui part du cœur. Je connoitrois près d'une jeune femme un homme qui a des

mœurs et qui commande à la nature, entre cent mille débauchés. Jugez de ce que doit être Emile avec un tempérament tout neuf, et tant de raisons d'y rester! Pour après d'elles, je crois qu'il sera quelquefois timide et embarrassé; mais sûrement cet embarras ne leur déplaira pas, et les moins friponnes n'auront encore que trop souvent l'art d'en jouir et de l'augmenter. Au reste, son empressement changera sensiblement de forme selon les états. Il sera plus modeste et plus respectueux pour les femmes, plus vif et plus tendre auprès des filles à marier.

Personne ne sera plus exact à tous les égards fondés sur l'ordre de la nature, et même sur le bon ordre de la société; mais les premiers seront toujours préférés aux autres, et il respectera davantage un particulier plus vieux que lui, qu'un magistrat de son âge. Etant donc pour l'ordinaire, un des plus jeunes des sociétés où il se trouvera, il sera toujours un des plus modestes, non par la vanité de paroître humble, mais par un sentiment naturel et fondé sur la raison. Il n'aura point l'impertinent savoir-vivre d'un jeune fat, qui, pour amuser la compagnie, parle plus haut que les sages, et coupe la parole aux anciens: il n'autorisera

point, pour sa part, la réponse d'un vieux gentilhomme à Louis XV, qui lui demandoit lequel il préféroit de son siècle, ou de celui-ci : *Sire, j'ai passé ma jeunesse à respecter les vieillards, et il faut que je passe ma vieillesse à respecter les enfans.*

Ayant une ame tendre & sensible, mais n'appréciant rien sur le taux de l'opinion, quoiqu'il aime à plaire aux autres ; il se souciera peu d'en être considéré. D'où il suit qu'il sera plus affectueux que poli, qu'il n'aura jamais d'air ni de faste, et qu'il sera plus touché d'une caresse que de mille éloges. Par les mêmes raisons, il ne négligera ni ses manières, ni son maintien ; il pourra même avoir quelque recherche dans sa parure, non pour paroître un homme de goût, mais pour rendre sa figure plus agréable.

Aimant les hommes parce qu'ils sont ses semblables, il aimera sur-tout ceux qui lui ressemblent le plus, parce qu'il se sentira bon ; et jugeant de cette ressemblance par la conformité des goûts dans les choses morales, dans tout ce qui tient au bon caractère, il sera fort aise d'être approuvé. Il ne se dira pas précisément : Je me réjouis parce qu'on m'approuve, mais je me réjouis parce qu'on approuve ce que j'ai fait de bien ; je

me réjouis de ce que les gens qui m'honorent se font honneur ; tant qu'ils jugent aussi sainement , il sera beau d'obtenir leur estime.

---

*Portrait et caractère de SOPHIE , ou de la compagne future d'EMILE.*

SOPHIE est bien née , elle est d'un bon naturel : elle a le cœur très-sensible , et cette extrême sensibilité lui donne quelquefois une activité d'imagination difficile à modérer ; elle a l'esprit moins juste que pénétrant , l'humeur facile et pourtant inégale , la figure commune , mais agréable ; une physionomie qui promet une ame et qui ne ment pas ; on peut l'aborder avec indifférence , mais non pas la quitter sans émotion. D'autres ont de bonnes qualités qui lui manquent ; d'autres ont à plus grande mesure celle qu'elle a ; mais nul n'a des qualités mieux assorties pour faire un heureux caractère. Elle sait tirer parti de ses défauts mêmes ; si elle étoit plus parfaite elle plairoit beaucoup moins.

Sophie n'est pas belle ; mais auprès d'elle les hommes oublient les belles femmes , &c

les belles femmes sont mécontentes d'elles-mêmes. A peine est-elle jolie au premier aspect , mais plus on la voit et plus elle s'embellit ; elle gagne où tant d'autres perdent : et ce qu'elle gagne elle ne le perd plus. On peut avoir de plus beaux yeux , une plus belle bouche , une figure plus imposante ; mais on ne sauroit avoir une taille mieux prise , un plus beau teint , une main plus blanche , un pied plus mignon , un regard plus doux , une physionomie plus touchante. Sans éblouir elle intéresse , elle charme , et l'on ne sauroit dire pourquoi.

Sophie aime la parure et s'y connoît ; sa mère n'a point d'autre femme de chambre qu'elle . elle a beaucoup de goût pour se mettre avec avantage , mais elle hait les riches habillemens ; on voit toujours dans le sien la simplicité jointe à l'élégance ; elle n'aime point ce qui brille , mais ce qui sied. Elle ignore quelles sont les couleurs à la mode , mais elle sait à merveille celles qui lui sont favorables. Il n'y a pas une jeune personne qui paroisse mise avec moins de recherche , et dont l'ajustement soit plus recherché ; pas une pièce du sien n'est prise au hasard , et l'art ne paroît dans aucune. Sa parure est très-modeste en apparence et très-coquette en ef-

fer ; elle n'étale pas ses charmes , elle les couvre ; mais en les couvrant elle sait les faire imaginer. En la voyant , on dit : voilà une fille modeste et sage ; mais tant qu'on reste auprès d'elle , les yeux et le cœur errent sur toute sa personne , sans qu'on puisse les en détacher , et l'on diroit que tout cet ajustement si simple n'est mis à sa place que pour en être ôté pièce à pièce par l'imagination.

Sophie a des talens naturels : elle les sent et ne les a pas négligés ; mais n'ayant pas été à portée de mettre beaucoup d'art à leur culture , elle s'est accoutumée d'exercer sa jolie voix à chanter juste et avec goût , ses petits pieds à marcher légèrement , facilement , avec grâce , à faire la révérence en toutes sortes de situations sans gêne et sans mal-adresse.

Ce que Sophie sait le mieux , et qu'on lui a fait apprendre avec le plus de soin , ce sont les travaux de son sexe , même ceux dont on ne s'avise point , comme de tailler et coudre ses robes. Il n'y a pas un ouvrage à l'aiguille qu'elle ne sache faire et qu'elle ne fasse avec plaisir ; mais le travail qu'elle préfère à tout autre est la dentelle , parce qu'il n'y en a pas un qui donne une attitude plus agréable , et où les doigts s'exercent avec plus de grâce et de légèreté. Elle s'est appliquée aussi à tous

les détails du ménage. Elle entend la cuisine et l'office ; elle sait le prix des denrées ; elle en connoît les qualités ; elle sait fort bien tenir les comptes ; elle sert de maître-d'hôtel à sa mère. Faite pour être un jour mère de famille elle-même, en gouvernant la maison paternelle, elle apprend à gouverner la sienne ; elle peut suppléer aux fonctions des domestiques, et le fait toujours volontiers. On ne sait jamais bien commander que ce qu'on sait exécuter soi-même : c'est la raison de sa mère pour l'occuper ainsi. Pour Sophie, elle ne va pas si loin : son premier devoir est celui de fille, et c'est maintenant le seul qu'elle songe à remplir. Son unique vue est de servir sa mère et de la soulager d'une partie de ses soins.

Sophie a l'esprit agréable sans être brillant, et solide sans être profond ; un esprit dont on ne dit rien, parce qu'on ne lui en trouve jamais ni plus ni moins qu'à soi. Elle a toujours celui qui plaît aux gens qui lui parlent, quoiqu'il ne soit pas fort orné, selon l'idée que nous avons de la culture de l'esprit des femmes : car le sien ne s'est pas formé par la lecture, mais seulement par les conversations de son père et de sa mère, par ses propres réflexions, et par les observations qu'elle a faites dans le peu de monde qu'elle a vu. So-

phie a naturellement de la gaieté ; elle étoit même folâtre dans son enfance ; mais peu à peu sa mère a pris soin de réprimer ses airs évaporés , de peur que bientôt un changement trop subit n'instruisit du moment qui l'avoit rendu nécessaire. Elle est donc devenue modeste et réservée même avant le temps de l'être ; et maintenant que ce temps est venu , il lui est plus aisé de garder le ton qu'elle a pris , qu'il ne lui seroit de le prendre , sans indiquer la raison de ce changement : c'est une chose plaisante de la voir se livrer quelquefois , par un reste d'habitude , à des vivacités de l'enfance , puis tout d'un coup rentrer en elle-même , se taire , baisser les yeux et rougir : Il faut bien que le terme intermédiaire entre les deux âges , participe un peu de chacun des deux.

Sophie est d'une sensibilité trop grande pour conserver une parfaite égalité d'humeur ; mais elle a trop de douceur pour que cette sensibilité soit fort importune aux autres ; c'est à elle seule qu'elle fait du mal. Qu'on dise un seul mot qui la blesse , elle ne boude pas , mais son cœur se gonfle : elle tâche de s'échapper pour aller pleurer. Qu'au milieu de ses pleurs son père ou sa mère la rappelle et dise un seul mot , elle vient à l'instant jouer



et rire en s'essuyant adroitement les yeux , et tâchant d'étouffer ses sanglots.

Elle n'est pas non-plus tout-à-fait exempte de caprices. Son humeur , un peu trop poussée , dégénère en mutinerie ; et alors elle est sujette à s'oublier. Mais laissez-lui le temps de revenir à elle , et sa manière d'effacer son tort lui en fera presque un mérite.

Si on la punit , elle est docile et soumise , et l'on voit que la honte ne vient pas tant du châtiment que de la faute. Si on ne lui dit rien , jamais elle ne manque de la réparer d'elle-même , mais si franchement et de si bonne grâcé , qu'il n'est pas possible d'en garder la rancune. Elle baiseroit la terre devant le dernier domestique , sans que cet abaissement lui fit la moindre peine , et sitôt qu'elle est pardonnée , sa joie et ses caresses montrent de quel poids son cœur est soulagé. En un mot elle souffre avec patience les torts des autres , et répare avec plaisir les siens. Tel est l'aimable naturel de son sexe avant que nous l'ayons gâté. La femme est faite pour céder à l'homme et pour supporter même son injustice ; vous ne réduirez jamais les jeunes garçons au même point. Le sentiment intérieur s'élève , et se révolte en eux contre l'injustice ; la nature ne les fit point pour la tolérer.

Sophie a de la religion ; mais une religion raisonnable et simple , peu de dogmes et moins de pratiques de dévotion , ou plutôt , ne connoissant de pratique essentielle que la morale, elle dévoue sa vie entière à servir Dieu en faisant le bien. Dans toutes les instructions que ses parens lui ont données sur ce sujet , ils l'ont accoutumée à une soumission respectueuse , en lui disant toujours : « Ma fille, ces » connoissances ne sont pas de votre âge ; vo- » tre mari vous en instruira quand il sera » temps ». Du reste, au lieu de longs discours de piété , ils se contentent de la lui prêcher par leur exemple , et cet exemple est gravé dans son cœur.

Sophie aime la vertu ; cet amour est devenu sa passion dominante. Elle l'aime parce qu'il n'y a rien de si beau que la vertu ; elle l'aime , parce que la vertu fait la gloire de la femme , & qu'une femme vertueuse lui paroît presque égale aux anges ; elle l'aime comme la seule route du vrai bonheur , et parce qu'elle ne voit que misère , abandon , malheur , ignominie dans la vie d'une femme deshonnête , elle l'aime enfin comme chère à son respectable père , à sa tendre & digne mère ; non contents d'être heureux de leur propre vertu , ils veulent l'être aussi de la sienne , et son

premier bonheur à elle-même est l'espoir de faire le leur. Tous ces sentimens lui inspirent un enthousiasme qui lui élève l'ame, & tient tous ses petits penchans asservis à une passion si noble. Sophie sera chaste et honnête jusqu'à son dernier soupir ; elle l'a juré dans le fond de son ame, et elle l'a juré dans un temps où elle sentoit déjà tout ce qu'un tel serment coûte à tenir : elle l'a juré quand elle en auroit dû révoquer l'engagement, si ses sens étoient faits pour régner sur elle.

Sophie n'a pas le bonheur d'être une aimable française, froide par tempéramment et coquette par vanité, voulant plutôt briller que plaire, cherchant l'amusement et non le plaisir. Le seul besoin d'aimer la dévore, il vient la distraire et troubler son cœur dans les fêtes ; elle a perdu son ancienne gaieté ; les folâtres jeux ne sont plus faits pour elle. Loin de craindre l'ennui de la solitude, elle la cherche : elle y pense à celui qui doit la lui rendre douce ; tous les indifférens l'importunent ; il ne lui faut pas une cour, mais un amant ; elle aime mieux plaire à un seul honnête homme, et lui plaire toujours, que d'élever en sa faveur le cri de la mode qui dure un jour, et le lendemain se change en huée.

Les femmes sont les juges naturels du mérite des hommes , comme ils le sont du mérite des femmes ; cela est de leur droit réciproque , et ni les uns ni les autres ne l'ignorent. Sophie connoît ce droit et en use , mais avec la modestie qui convient à sa jeunesse , à son inexpérience , à son état ; elle ne juge que des choses qui sont à sa portée , et elle n'en juge que quand cela sert à développer quelque maxime utile. Elle ne parle des absens qu'avec la plus grande circonspection , surtout si ce sont des femmes. Elle pense que ce qui les rend médisantes et satyriques , est de parler de leur sexe : tant qu'elles se bornent à parler du nôtre , elles ne sont qu'équitables. Sophie s'y borne donc. Quant aux femmes , elle n'en parle jamais que pour en dire le bien qu'elle sait : c'est un honneur qu'elle croit devoir à son sexe ; et pour celles dont elle ne sait aucun bien à dire , elle n'en dit rien du tout , et cela s'entend.

Sophie a peu d'usage du monde ; mais elle est obligeante , attentive , et met de la grace à tout ce qu'elle fait. Un heureux naturel la sert mieux que beaucoup d'art. Elle a une certaine politesse à elle , qui ne tient point aux formules , qui n'est point asservie aux

moderés, qui ne change point avec elles, qui ne fait rien par usage, mais qui vient d'un vrai désir de plaire, & qui plaît. Elle ne sait point les complimens triviaux et n'en invente point de plus recherchés; elle ne dit pas qu'elle est très-obligée, qu'on lui fait beaucoup d'honneur, qu'on ne prenne pas la peine, &c. Elle s'avise encore moins de tourner des phrases. Pour une attention, pour une politesse établie, elle répond par une révérence ou par un simple *je vous remercie*: mais ce mot dit de sa bouche en vaut bien un autre. Pour un vrai service elle laisse parler son cœur, et ce n'est pas un compliment qu'il trouve. Elle n'a jamais souffert que l'usage français l'asservit au joug des simagrées, comme d'étendre sa main en passant d'une chambre à l'autre sur un bras sexagénaire qu'elle auroit grande envie de soutenir. Quand un galant musqué lui offre cet impertinent service, elle laisse l'officieux bras sur l'escalier et s'élançe en deux sauts dans la chambre, en disant qu'elle n'est point boîteuse. En effet, quoiqu'elle ne soit pas grande, elle n'a jamais voulu de talons hauts: elle a les pieds assez petits pour s'en passer.

Non seulement elle se tient dans le silence

& dans le respect avec les femmes , mais même avec les hommes mariés , ou beaucoup plus âgés qu'elles ; elle n'acceptera jamais de place au-dessus d'eux que par obéissance , et reprendra la sienne au-dessous , sitôt qu'elle le pourra ; car elle sait que les droits de l'âge vont avant ceux du sexe , comme ayant pour eux le préjugé de la sagesse , qui doit être honorée avant tout.

Avec les jeunes gens de son âge , c'est autre chose ; elle a besoin d'un ton différent pour leur en imposer , et elle sait le prendre sans quitter l'air modeste qui lui convient. S'ils sont modestes et réservés eux-mêmes , elle gardera volontiers avec eux l'aimable familiarité de la jeunesse ; leurs entretiens pleins d'innocence seront badins , mais décens ; s'ils deviennent sérieux , elle veut qu'ils soient utiles ; s'ils dénègèrent en fadeurs , elle les fera bientôt cesser , car elle méprise sur-tout le petit jargon de la galanterie , comme très - offensant pour son sexe. Elle sait bien que l'homme qu'elle cherche n'a pas ce jargon-là , et jamais elle ne souffre volontiers d'un autre ce qui ne convient pas à celui dont elle a le caractère empreint au fond du cœur. La haute opinion - qu'elle a des droits de son sexe , la fierté d'âme qui lui donne la pureté de ses

sentimens, cette énergie de la vertu qu'elle sent en elle-même, et qui la rend respectable à ses propres yeux, lui font écouter avec indignation les propos doucereux dont on prétend l'amuser. Elle ne les reçoit point avec une colère apparente, mais avec un ironique applaudissement qui déconcerte, ou d'un ton froid auquel on ne s'attend point. Qu'un beau Phébus lui débite ses gentilleses, la loue avec esprit, sur le sien, sur sa beauté, sur ses graces, sur le prix du bonheur de lui plaire, elle est fille à l'interrompre en lui disant poliment : « monsieur, j'ai grand'peur de savoir ces choses-là mieux que vous; si nous n'avons rien de plus curieux à dire, je crois que nous pouvons finir ici l'entretien ». Accompanyer ces mots d'une grande révérence, et puis se trouver à vingt pas de lui, n'est pour elle que l'affaire d'un instant. Demandez à vos agréables, s'ils est aisé d'étaler son caquet avec un esprit ausssi rebours que celui-là.

Ce n'est pas pourtant qu'elle n'aime fort à être louée, pourvu que ce soit tout de bon, et qu'elle puisse croire qu'on pense en effet le bien qu'on lui dit d'elle. Pour paroître touché de son mérite, il faut commencer par en montrer. Un hommage fondé sur l'estime peut flatter son cœur altier : mais tout galant



persifflage est toujours rebuté ; Sophie n'est pas faite pour exercer les petits talens d'un baladin.

---

P E N S É E S M O R A L E S .

**O**N ne peut réfléchir sur les mœurs , qu'on ne se plaise à se rappeler l'image de la simplicité des premiers temps. C'est un beau rivage paré des seules mains de la nature , vers lequel on tourne incessamment les yeux , et dont on se sent éloigner à regret.

La seule leçon de morale qui convienne à l'enfance, et la plus importante à tout âge, est de ne jamais faire de mal à personne. Le précepte même de faire du bien , s'il n'est subordonné à celui-là , est dangereux , faux , contradictoire. Qui est-ce qui ne fait pas du bien ? Tout le monde en fait , le méchant comme les autres ; il fait un heureux aux dépens de cent misérables , et de là viennent toutes nos calamités. Les plus sublimes vertus sont négatives : elles sont aussi les plus difficiles , parce qu'elles sont sans ostentation , et au-dessus même de ce plaisir si doux au cœur de l'homme , d'en renvoyer un autre content de nous.



Oh ! quel bien fait nécessairement à ses semblables celui d'entre eux , s'il en est un , qui ne leur fait jamais de mal ! de quelle intrépidité d'ame , de quelle vigueur de caractère , il a besoin pour cela ! Ce n'est pas en raisonnant sur cette maxime , c'est en tâchant de la pratiquer , qu'on sent combien il est grand et pénible d'y réussir.

Le précepte de ne jamais nuire à autrui emporte celui de tenir à la société humaine le moins qu'il est possible , car dans l'état social , le bien de l'un fait nécessairement le mal de l'autre. Ce rapport est dans l'essence de la chose , et rien ne sauroit le changer ; qu'on cherche , sur ce principe , lequel est le meilleur , de l'homme social , ou du solitaire. Un auteur illustre dit qu'il n'y a que le méchant qui soit seul ; moi je dis qu'il n'y a que le bon qui soit seul ; si cette proposition est moins sentencieuse , elle est plus vraie et mieux raisonnée que la précédente. Si le méchant étoit seul , quel mal feroit-il ? C'est dans la société qu'il dresse ses machines pour nuire aux autres.

Il faut étudier la société par les hommes , et les hommes par la société : ceux qui voudront traiter séparément la politique et la morale , n'entendront jamais rien à aucune des deux. En s'attachant d'abord aux relations

primitives, on voit comment les hommes en doivent être affectés, et quelles passions en doivent naître. On voit que c'est réciproquement par le progrès des passions que ces relations se multiplient et se resserrent. C'est moins la force des bras que la modération des cœurs, qui rend les hommes indépendans et libres. Quiconque desire peu de choses tient à peu de gens; mais confondant toujours nos vains desirs avec nos besoins physiques, ceux qui ont fait de ces derniers les fondemens de la société humaine, sont toujours pris les effets pour les causes, et n'ont fait que s'égarer dans tous leurs raisonnemens.

Il n'y a point de connoissance morale qu'on ne puisse acquérir par l'expérience d'autrui ou par la sienne. Dans le cas où cette expérience est dangereuse, au lieu de la faire soi-même, on tire sa leçon de l'histoire.

N'allons pas chercher dans les livres des principes et des règles que nous trouverons plus sûrement au dedans de nous. Laissons-là toutes les vaines disputes des philosophes sur le bonheur et sur la vertu; employons à nous rendre bons et heureux le tems qu'ils perdent à chercher comment on doit l'être, et proposons-nous de grands exemples à imiter, plutôt que de vains systèmes à suivre.

Celui qui a tâché de vivre de manière à n'avoir pas besoin de songer à la mort, la voit venir sans effroi. Qui s'endort dans le sein d'un père, n'est pas en souci du réveil.

On diroit aux murmures des impatiens mortels, que Dieu leur doit la récompense avant le mérite, et qu'il est obligé de payer leur vertu d'avance. O ! soyons bons premièrement, et puis nous serons heureux. N'exigeons pas le prix avant la victoire, ni le salaire avant le travail. Ce n'est point dans la lice, disoit Plutarque, que les vainqueurs de nos jeux sacrés sont couronnés ; c'est après qu'ils l'ont parcourue.

Le premier prix de la justice est de sentir qu'on la pratique.

La paix de l'ame consiste dans le mépris de tout ce qui peut la troubler.

Si c'est la raison qui fait l'homme, c'est le sentiment qui le conduit.

Les grandeurs du monde corrompent l'ame, l'indigence l'avilie.

Si la tristesse attendrit l'ame, une profonde affliction l'endurcit.

On perd tout le temps qu'on peut mieux employer.

C'est un second crime de tenir un serment criminel.

Un état permanent est-il fait pour l'homme ? Non , quand on a tout acquis il faut perdre , ne fut-ce que le plaisir de la possession , qui s'use par elle.

Les chagrins et les peines peuvent être comptés par des avantages , en ce qu'ils empêchent le cœur de s'endurcir aux malheurs d'autrui. On ne sait pas quelle douceur c'est de s'attendrir sur ses propres maux et sur ceux des autres. La sensibilité porte toujours dans l'ame un certain contentement de soi-même indépendamment de l'infortune et des événemens.

Le pays des chimères est en ce monde , le seul digne d'être habité ; et tel est le néant des choses humaines , que hors l'être existant par lui-même , il n'y a rien de beau que ce qui n'est pas.

La pure morale est si chargée de devoirs sévères que , si on la surcharge encore de formes différentes , c'est presque toujours aux dépens de l'essentiel. On dit que c'est le cas de la plupart des moines , qui , soumis à mille règles inutiles , ne savent ce que c'est qu'honneur et vertu.

Nul ne peut être heureux , s'il ne jouit de sa propre estime.

Si la véritable jouissance de l'ame est dans la contemplation du beau , comment le mé-

chant peut-il l'aimer dans autrui , sans être forcé de se haïr lui-même ?

Il n'y a d'asyle sûr que celui où l'on peut échapper à la honte et au repentir.

Les mauvaises maximes sont pires que les mauvaises actions. Les passions dérégées inspirent les mauvaises actions ; mais les mauvaises maximes corrompent la raison même , et ne laissent plus de ressource pour revenir au bien.

L'amour-propre est un instrument utile , mais dangereux. Souvent il blesse la main qui s'en sert , et fait rarement du bien sans mal.

L'abus du savoir produit l'incrédulité. Tout savant dédaigne le sentiment vulgaire ; chacun en veut avoir un à soi. L'orgueilleuse philosophie mène à l'esprit-fort , comme l'aveugle dévotion au fanatisme.

L'intérêt particulier nous trompe , il n'y a que l'espoir du juste qui ne trompe point.

Tel est le sort de l'humanité : la raison nous montre le but , et les passions nous en écartent.

Tout est source de mal au delà du nécessaire physique. La nature ne nous donne que trop de besoins ; et c'est au moins une très-haute imprudence de les multiplier sans nécessité , et mettre ainsi son ame dans une plus grande dépendance.

Le premier pas vers le vice est de mettre du mystère aux actions innocentes ; et quiconque aime à se cacher , a tôt ou tard raison de se cacher. Un seul précepte de moral peut tenir lieu de tous les autres ; c'est celui-ci : « Ne fais, ni ne dis jamais rien que tu ne veuilles que tout le monde voie et entende ; » et pour moi j'ai toujours regardé comme le plus estimable des hommes ce Romain qui vouloit que sa maison fût construite de manière qu'on vit tout ce qui s'y faisoit.

C'est le dernier degré de l'opprobre , de perdre avec l'innocence le sentiment qui la faisoit aimer.

Il y a des objets si odieux , qu'il n'est pas même permis à l'homme d'honneur de les voir. L'indignation de la vertu ne peut supporter le spectacle du vice.

Le sage observe le désordre public qu'il ne peut arrêter ; il l'observe , et montre sur son visage attristé la douleur qu'il lui cause ; mais quant aux désordres particuliers , il s'y oppose ou détourne les yeux de peur qu'ils ne s'autorisent de sa présence.

Les illusions de l'orgueil sont la source de nos plus grands maux : mais la contemplation de la misère humaine rend le sage toujours modéré. Il se tient à sa place , il ne

s'agite point pour en sortir , il n'use point inutilement ses forces pour jouir de ce qu'il ne peut conserver , et les employant toutes à bien posséder ce qu'il a , il est en effet plus puissant et plus riche de tout ce qu'il desire de moins que nous. Être mortel et périssable , irai-je me former des nœuds éternels sur cette terre , où tout change , où tout passe , et dont je disparaîtrai demain ?

La patience est amère ; mais son fruit est doux.

Il faut une ame saine pour sentir les charmes de la retraite.

Une ame saine peut donner du goût à des occupations communes . comme la santé du corps fait trouver bon les alimens les plus simples.

L'esprit s'étrécit à mesure que l'ame se corrompt.

Quiconque rougit est déjà coupable : la vraie innocence n'a honte de rien.

Tout ce qui tient à l'homme se sent de sa caducité ; tout est fini , tout est passager dans la vie humaine . et quand l'état qui nous rend heureux dureroit sans cesse , l'habitude d'en jouir nous en ôteroit le goût. Si rien ne change au dehors , le cœur change ; le bonheur nous quitte , ou nous le quittons.

Souvent l'injustice et la fraude trouvent des protecteurs ; jamais elles n'ont le public pour elles : c'est en ceci que la voix du peuple est la voix de Dieu.

---

P E N S É E S D I V E R S E S .

**T**ANT de livres d'histoires, de relations, de voyages qu'on imprime, nous font négliger le livre du monde, ou si nous y lisons encore, chacun s'en tient à son feuillet.

On n'est curieux qu'à proportion qu'on est instruit.

L'ignorance n'est un obstacle ni au bien ni au mal ; elle est seulement l'état naturel de l'homme.

L'ignorance n'a jamais fait de mal ; l'erreur seule est funeste. On ne s'égare point, parce qu'on ne sait pas, mais parce qu'on croit savoir.

Naturellement l'homme ne pense guère. Penser est un art qu'il apprend comme tous les autres, et même plus difficilement.

L'étude use la machine, épuise les esprits, détruit la force, endort le courage ; et cela seul montre assez qu'elle n'est pas faite pour nous.

Rien ne conserve mieux l'habitude de ré-



fléchir, que d'être plus content de soi que de sa fortune.

Un sot peut réfléchir quelquefois ; mais ce n'est jamais qu'après la sottise.

Il n'y a qu'un géomètre et un sot qui puissent parler sans figures.

C'est une chose bien commode que la critique ; car où l'on attaque avec un mot, il faut des pages pour se défendre.

Il y a peu de phrases qu'on ne puisse rendre absurdes en les isolant. Cette manœuvre a toujours été le talent des critiques subalternes ou envieux.

Il y a une gentillesse de style, qui, n'étant point naturelle, ne vient d'elle-même à personne, et marque la prétention de celui qui s'en sert.

Tout observateur qui se pique d'esprit, est suspect. Sans y songer il peut sacrifier la vérité des choses à l'éclat des pensées, et faire jouer sa phrase aux dépens de la justice.

Il y a un certain unisson d'ames qui s'aperçoit au premier instant, et qui produit bientôt la familiarité.

Le penser mâle des ames fortes leur donne un idiôme particulier ; et les ames communes n'ont pas la grammaire de cette langue.

Le plus lent à promettre est toujours le plus fidèle à tenir.

C'est un excellent moyen de bien voir les conséquences des choses , que de sentir vivement tous les risques qu'elles nous font courir.

Quelquefois le mystère a su rendre son voile au sein de la turbulente joie et du fracas des festins.

La gourmandise est le vice des cœurs qui n'ont point d'étoffe.

On peut résister à tout , hors à la bienveillance : et il n'y a pas de moyen plus sûr d'acquérir l'affection des autres , que de leur donner la sienne.

Que ceux qui nous exhortent à faire ce qu'ils disent , et non ce qu'ils font , disent une grande absurdité ! qui ne fait pas ce qu'il dit , ne le dit jamais bien ; car le langage du cœur qui touche et persuade , y manque.

Les cœurs qu'échauffe un feu céleste , trouvent dans leurs propres sentimens une sorte de jouissance pure et délicate indépendante de la fortune et du reste de l'univers.

Les consolations indiscrettes ne font qu'aigrir les violentes afflictions.

C'est sur-tout la continuité des maux qui rend leur poids insupportable , et l'ame résiste bien plus aisément aux vives douleurs qu'à la tristesse prolongée.

Un cœur malade ne peut guère écouter la raison que par l'organe du sentiment.

Quand l'amour s'est insinué trop avant dans la substance de l'ame , il est bien difficile de l'en chasser ; il en renforce et pénètre tous les traits comme une eau forte et corrosive.

Un cœur langissant est tendre ; la tristesse fait fermenter l'amour.

Le jargon fleuri de la galanterie est beaucoup plus éloigné du sentiment , que le ton le plus simple qu'on puisse prendre.

Louer quelqu'un en face , à moins que ce ne soit sa maîtresse , qu'est-ce faire autre chose , sinon le taxer de vanité ?

Tout est plein de ces poltrons adroits qui cherchent , comme on dit , à tâter leur homme ; c'est-à-dire à découvrir quelqu'un qui soit encore plus poltron qu'eux , et aux dépens duquel ils puissent se faire valoir.

On ne s'ennuye jamais de son état , quand on n'en connoît point de plus agréable. De tous les hommes du monde , les sauvages sont les moins curieux : tout leur est indifférent : ils ne jouissent pas des choses , mais d'eux ; ils passent leur vie à ne rien faire , et ne s'ennuyent jamais.

L'homme du monde est tout entier dans son masque. N'étant presque jamais en lui-même , il y est toujours étranger et mal à son aise , quand il est forcé d'y rentrer. Ce

qu'il est n'est rien, ce qu'il paroît est tout pour lui.

C'est dans les appartements dorés qu'un écolier va prendre les airs du monde ; mais le sage en apprend les mystères dans la cheminée du pauvre.

Une des choses qui rendent les prédications les plus inutiles , est qu'on les fait indifféremment à tout le monde , sans discernement et sans choix. Comment peut-on penser que le même sermon convienne à tant d'auditeurs , si diversement disposés , si différens d'esprit , d'humeurs , d'âge , de sexe , d'états et d'opinions ? Il n'y en a peut être pas deux auxquels ce qu'on dit à tous puisse être convenable ; et toutes nos affections ont si peu de constance , qu'il n'y a peut-être pas deux momens dans la vie de chaque homme , où le même discours fit sur lui la même impression.

Les récompenses sont prodiguées au bel-esprit , et la vertu reste sans honneurs. Il y a mille prix pour les beaux discours , aucun pour les belles actions.

La liberté n'est dans aucune forme de gouvernement ; elle est dans le cœur de l'homme libre , il la porte par-tout avec lui ; l'homme vil porte par-tout la servitude.

Être pauvre sans être libre, c'est le pire état où l'homme puisse tomber.

Le démon de la propriété infecte tout ce qu'il touche.

Il n'y a point d'association plus commune que celle du faste et de la lésine.

Par-tout où l'on substitue l'utile à l'agréable, l'agréable y gagne presque toujours.

Jamais homme sans défauts, eut-il de grandes vertus ?

Dans le nord, les hommes consomment beaucoup sur un sol ingrat ; dans le midi, ils consomment peu sur un sol fertile. De la naît une indifférence qui rend les uns laborieux, et les autres contemplatifs. La société nous offre en même lieu l'image de ces différences entre les pauvres et les riches. Les premiers habitent le sol ingrat, et les autres le pays fertile.

Je n'ai jamais vu d'homme ayant de la fierté dans l'ame, en montrer dans son maintien. Cette affectation est bien plus propre aux ames viles et vaines.

Le meilleur mariage expose à des hasards ; et comme une eau pure et calme commence à se troubler aux approches de l'orage, un cœur timide et chaste ne voit point sans quelque alarme le prochain changement de son état.

Une bonne mère s'amuse pour amuser ses enfans, comme la colombe amollit dans son estomac le grain dont elle veut nourrir ses petits.

Il y a de la peine et non du goût à troubler l'ordre de la nature , à lui arracher des productions involontaires qu'elle donne à regret dans sa malédiction, et qui , n'ayant ni qualité , ni saveur , ne peuvent ni nourrir l'estomac , ni flatter le palais. Rien n'est plus insipide que les primeurs : ce n'est qu'à grands frais que tel riche de Paris , avec ses fourneaux et ses serres-chaudes , vient à bout de n'avoir sur sa table que de mauvais légumes et de mauvais fruits. Si j'avois des cerises quand il gèle , et des melons ambrés au cœur de l'hiver , avec quel plaisir les goûterois-je , quand mon palais n'a besoin d'être humecté ni rafraîchi ? Dans les ardeurs de la canicule , le lourd marron me seroit-il fort agréable ! Le préférerois-je sortant de la poêle , à la groseille , à la fraise , et aux fruits désaltérans qui me sont offerts sur la terre sans tant de soins ? Couvrir sa cheminée au mois de janvier de végétations forcées , de fleurs pâles et sans odeur , c'est moins parer l'hiver que déparer le printemps ; c'est s'ôter le plaisir d'aller dans les bois chercher la première violette , épier le premier  
bourgeon ,

bourgeon , et s'écrier dans un saisissement de joie : mortels , vous n'êtes pas abandonnés ; la nature vit encore.

Combien d'illustres portes ont des suisses ou portiers qui n'entendent que par gestes , et dont les oreilles sont dans leurs mains !

Le spectacle du monde , disoit Pythagore , ressemble à celui des jeux olympiques. Les uns y tiennent boutique , et ne songent qu'à leur profit ; les autres y payent de leur personne , et cherchent la gloire ; d'autres se contentent de voir les jeux , et ceux-là ne sont pas les pires.

Les Orientaux , bien que très-voluptueux , sont tous logés et meublés simplement. Ils regardent la vie comme un voyage , et leur maison comme un cabaret. Cette raison prend peu sur nous autres riches , qui nous arrangons pour vivre toujours.

La chasse endurecit le cœur aussi bien que le corps ; elle accoutume au sang , à la cruauté. On a fait Diane ennemie de l'amour , et l'allégorie est très-juste : les langueurs de l'amour ne naissent que dans un doux repos ; un violent exercice étouffe les sentimens tendres. Dans les bois , dans les lieux champêtres , l'amant , le chasseur sont si diversement affectés , que sur les mêmes objets , ils portent des

images toutes différentes. Les ombrages frais, les bocages, les doux asyles du premier, ne sont pour l'autre que des viandis, des forts, des remises, où l'un n'entend que rossignols, que ramage, l'autre se figure les cors, et les cris des chiens : l'un n'imagine que Dryades et Nymphes ; l'autre que piqueurs, meutes et chevaux.

L'abus de la toilette n'est pas ce qu'on pense ; il vient bien plus d'ennui que de vanité. Une femme qui passe six heures à sa toilette, n'ignore point qu'elle n'en sort pas mieux mise que celle qui n'y passe qu'une demi-heure ; mais c'est autant de pris sur l'asommante longueur du temps, et il vaut mieux s'amuser de soi que de s'ennuyer de tout.

On croit que la phisionomie n'est qu'un simple développement des traits déjà marqués par la nature. Pour moi, je penserois qu'oultre ce développement, les traits du visage d'un homme viennent insensiblement à se former et prendre de la phisionomie par l'impression fréquente et habituelle de certaines affections de l'ame. Ces affections se marquent sur le visage, rien n'est plus certain ; et quand elles tournent en habitudes, elles y doivent laisser des impressions dura-



bles. Voilà comment je conçois que la phisionomie annonce le caractère, et qu'on peut quelquefois juger de l'un par l'autre, sans aller chercher des explications mystérieuses, qui supposent des connoissances que nous n'avons pas.

Pour vivre dans le monde, il faut savoir traiter avec les hommes, il faut connoître les instrumens qui donnent prise sur eux; il faut calculer l'action et réaction de l'intérêt particulier dans la société civile, et prévoir si juste les événemens, qu'on soit rarement trompé dans ses entreprises, ou qu'on ait du moins toujours pris les meilleurs moyens pour réussir.

Les hommes ayant des têtes si diversement organisées, ne sauroient être affectés tous également des mêmes argumens. Ce qui paroît évident à l'un, ne paroît pas même probable à l'autre; l'un, par son tour d'esprit, n'est frappé que d'un genre de preuves, l'autre ne l'est que d'un genre tout différent. Tous peuvent bien quelquefois convenir des mêmes choses; mais il est très-rare qu'ils en conviennent par les mêmes raisons: ce qui montre combien la dispute en elle-même est peu sensée. Autant vaudroit vouloir forcer autrui de voir par nos yeux.

Chaque âge a ses ressorts qui le font mouvoir, mais l'homme est toujours le même. A dix ans il est mené par des gâteaux; à vingt, par une maîtresse; à trente, par les plaisirs; à quarante, par l'ambition; à cinquante par l'avarice: quand ne court il qu'après la sagesse?

Si l'on pouvoit prolonger le bonheur de l'amour dans le mariage, on auroit le paradis sur la terre.

Il est bien difficile qu'un état si contraire à la nature, tel que le célibat, n'amène pas quelque désordre public ou caché. Le moyen d'échapper toujours à l'ennemi qu'on porte sans cesse avec soi!

Le temps perd pour nous sa mesure, quand nos passions veulent régler son cours à leur gré. La montre du sage est l'égalité d'humeur et la paix de l'ame; il est toujours à son heure, et il la connoît toujours.

La meilleure manière de juger de ses lectures, est de sonder les dispositions où elles laissent l'ame. Quelle sorte de bonté peut avoir un livre qui ne porte point ses lecteurs au bien?

F I N.

---

# T A B L E

## Des articles du second volume.

<i>PLAISIRS , Amusemens.</i>	Page 1
<i>Théâtre.</i>	7
<i>Tragédie.</i>	15
<i>Comédie.</i>	18
<i>Comédiens , comédiennes.</i>	37
<i>Musique.</i>	42
<i>Assemblée de danse.</i>	46
<i>Dessin.</i>	48
<i>Conversation , politesse , art de tenir maison.</i>	49
<i>Jeu.</i>	54
<i>Maîtres , domestiques.</i>	55
<i>Campagne.</i>	60
<i>Histoire.</i>	64
<i>Romans.</i>	77
<i>Voyages.</i>	80
<i>Homme.</i>	89
<i>Etude de l'homme.</i>	95
<i>Liberté de l'homme.</i>	96
<i>Nature de l'homme , immatèrialité de l'ame.</i>	100
<i>Raison.</i>	107
<i>Entendement de l'homme.</i>	108
<i>Grandeur de l'homme.</i>	109

T A B L E.

<i>Foiblesse de l'homme.</i>	110
<i>Sag-ssse humaine.</i>	111
<i>Homme sauvage.</i>	112
<i>Homme civil.</i>	115
<i>Difference de l'homme policé et de l'homme sauvage.</i>	118
<i>L'homme comparé à l'animal.</i>	121
<i>Femmes.</i>	124
<i>Filles.</i>	136
<i>Société conjugale.</i>	142
<i>Devoirs des mères.</i>	153
<i>Devoirs des pères.</i>	158
<i>Education.</i>	159
<i>Enfans.</i>	164
<i>Adolescence.</i>	181
<i>Portrait et caractère d'Emile ou de l'élève de J. J. Rousseau , à l'âge de dix ou douze ans.</i>	188
<i>Portrait et caractère du même élève dans un âge plus avancé , de son entrée dans le monde , et comment il s'y comporte.</i>	196
<i>Portrait et caractère de Sophie , ou de la compagne future d'Emile.</i>	202
<i>Pensées morales.</i>	214
<i>Pensées diverses.</i>	222

Fin de la Table.







